


30478 - 12

Ex Libris

~~Benedicti Nicolai Ingelz~~

~~emptus a [illegible] 1708~~

F: X: Collignon

1744



OEUVRES DIVERSES

De M. DE FONTENELLE

De l'Academie Françoise.

TOME SECOND.

Qui contient

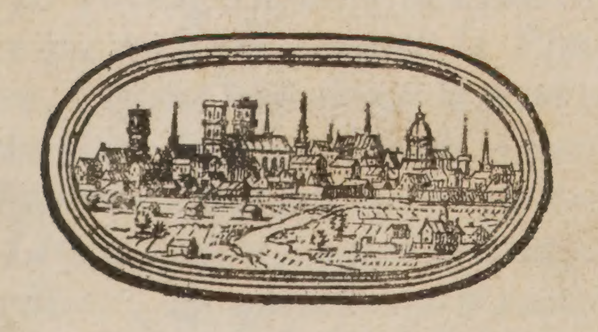
L'ENTRETIEN SUR LA PLURALITE' DES MONDES;

L'HISTOIRE DES ORACLES.

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ
DES
MONDES.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygen-Dam.

M. D. C C I.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

Je suis à peu prés dans le mesme cas où se trouva Ciceron, lors qu'il entreprit de mettre en sa Langue des Matieres de Philosophie, qui jusque-là n'avoient esté traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit, que ses Ouvrages seroient fort inutiles, parce que ceux qui aimoient la Philosophie, s'estant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs, negligeroient aprés cela de la voir dans des Livres Latins, qui ne seroient pas Originaux, & que ceux qui n'avoient pas de goust pour la Philosophie ne se soucioient de la voir ny en Latin ny en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire, que ceux qui n'estoient pas

Philoſophes, ſeroient tentez de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins; & que ceux qui l'eſtoient déja par la lecture des Livres Grecs, ſeroient bien-aiſes de voir comment ces choſes-là avoient eſté maniées en Latin.

Ciceron avoit raiſon de parler ainſi. L'excellence de ſon genie, & la grande réputation qu'il avoit déja acquiſe, luy garantiſſoient le ſuccés de cette nouvelle ſorte d'Ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moy, je ſuis bien éloigné d'avoir les meſmes ſujets de confiance dans une entrepriſe preſque pareille à la ſienne. J'ay voulu traiter la Philoſophie d'une maniere qui ne fût point Philoſophique; j'ay tâché de l'amener à un point, où elle ne fuſt ny trop ſeche pour les Gens du Monde, ny trop badine pour les Sçavans; mais ſi on me dit à peu prés comme à Ciceron, qu'un pareil Ouvrage n'eſt propre ny aux Sçavans,

vans, qui n'y peuvent rien apprendre, ny aux Gens du Monde, qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre, je n'ay garde de répondre ce qu'il répondit. Il ſe peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philoſophie convinſt à tout le monde, j'en aye trouvé un où elle ne convienne à perſonne; les milieux ſont trop difficiles à tenir, & je ne croy pas qu'il me prenne envie de me mettre une ſeconde fois dans la meſme peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, & qui ont quelque connoiſſance de la Phyſique, que je n'ay point du tout prétendu les inſtruire, mais ſeulement les divertir, en leur preſentant d'une maniere un peu plus agreable & plus égayée, ce qu'ils ſçavent déja plus ſolidement, & j'avertis ceux à qui ces Matieres ſont nouvelles, que j'ay crû les pouvoir inſtruire & les divertir tout enſemble. Les

premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent icy de l'utilité, & les ſeconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément

Je ne m'amuſeray point à dire que j'ay choiſi dans toute la Philoſophie la matiere la plus capable de piquer la curioſité. Il ſemble que rien ne devroit nous intereſſer davantage, que de ſçavoir comment eſt fait ce Monde que nous habitons, s'il y a d'autres Mondes ſemblables, & qui ſoient habitez auſſi; mais aprés tout, s'inquiete de tout cela qui veut. Ceux qui ont des penſées à perdre, les peuvent perdre ſur ces ſortes de ſujets, mais tout le monde n'eſt pas en eſtat de faire cette dépenſe inutile.

J'ay mis dans ces Entretiens une Femme que l'on inſtruit, & qui n'a jamais oüy parler de ces choſes-là. J'ay crû que cette fiction me ſerviroit, & à rendre l'Ouvrage

plus

plus ſuſceptible d'agrément, & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme, qui ne ſortant jamais des bornes d'une perſonne qui n'a nulle teinture de Science, ne laiſſe pas d'entendre ce qu'on luy dit, & de ranger dans ſa teſte ſans confuſion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoy y auroit-il des Femmes qui cedaſſent à cette Marquiſe imaginaire, qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut ſe diſpenſer de concevoir?

A la verité elle s'applique un peu, mais qu'eſt-icy que s'appliquer? Ce n'eſt pas penetrer à force de meditation une choſe obſcure d'elle-meſme, ou expliquée obſcurément, c'eſt ſeulement ne point lire ſans ſe repreſenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siſtême de Philoſophie, que la meſme application qu'il faut donner à la Princeſſe de Cleves, ſi on veut en ſuivre bien l'intrigue, &

en connoistre toute la beauté. Il est vray que les Idées de ce Livre-cy sont moins familieres à la pluspart des Femmes que celles de la Princesse de Cleves, mais elles n'en sont pas plus obscures, & je suis seur qu'à une seconde lecture tout au plus, il ne leur en sera rien échapé.

Comme je n'ay pas pretendu faire un Sistême en l'air, & qui n'eust aucun fondement, j'ay employé de vrais raisonnemens de Physique, & j'en ay employé autant qu'il a esté necessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les Idées de Physique y sont riantes d'elles-mesmes, & que dans le mesme temps qu'elles contentent la raison, elles donnent à l'imagination un Spectacle qui luy plaist autant que s'il estoit fait exprés pour elle.

Quand j'ay trouvé quelques morceaux qui n'estoient pas tout-à-fait

de

de cette espece, je leur ay donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques*, où il sauve le fond de sa matiere, qui est tout-à-fait seche, par des digressions frequentes & souvent fort agréables.* Ovide *mesme en a fait autant dans l'Art d'aimer, quoy que le fond de sa matiere fust infiniment plus agreable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a cru qu'il estoit ennuyeux de parler toujours d'une mesme chose, fust-ce de galanterie.* Pour *moy, qui avois plus de besoin que luy du secours des digressions, je ne m'en suis pourtant servy qu'avec assez de ménagement. Je les ay autorisées par la liberté naturelle de la* Conversation*; je ne les ay placées que dans des endroits où j'ay crû qu'on seroit bien-aise de les trouver; j'en ay mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvra-*

vrage, parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assez accoutumé aux Idées principales que je luy offre ; enfin je les ay prises dans mon sujet mesme, ou assez proche de mon sujet.

Je n'ay rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes, qui fust entierement impossible & chimerique. J'ay tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les Visions mesme que j'ay ajoûtées à cela ont quelque fondement réel. Le vray & le faux sont meslez icy, mais ils y sont toûjours aisez à distinguer. Je n'entreprens point de justifier un composé si bizarre, c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-estre les plus difficiles à contenter, non que l'on

n'ait à leur donner de fort bonnes raiſons, mais parce qu'il ſemble qu'ils ne ſe payent pas, s'ils ne veulent, de toutes les raiſons qui ſont bonnes. Ce ſont les Gens ſcrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que ſur la Terre. Je reſpecte juſqu'aux délicateſſes exceſſives que l'on a ſur le fait de la Religion, & celle-là meſme je l'aurois reſpectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, ſi elle eſtoit contraire à l'opinion que j'ay priſe, mais ce qui va peut-eſtre vous paroiſtre ſurprenant, elle ne regarde pas ſeulement ce Siſtême, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démeſler une petite erreur d'imagination Quand on vous dit que la Lune eſt habitée, vous vous y repreſentez auſſitoſt des hommes faits comme nous,

&

& puis, si vous estes un peu Theologien, vous voila plein de difficultez. La posterité d'Adam n'a pas pû s'étendre jusque dans la Lune, ny envoy r des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas Fils d'Adam. Or il seroit embarassant dans la Theologie, qu'il y eust des Hommes qui ne descendissent pas de luy. Il n'est pas besoin d'en dire davantage, toutes les difficultez imaginables se reduisent à cela, & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour estre mis dans un Livre aussi peu grave que celuy-cy. L'objection roule donc toute entiere sur les Hommes de la Lune, mais ce sont ceux qui la font, qui mettent des Hommes dans la Lune, moi, je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes. Que sont-ils donc? Je ne les

ay

ay point veus, ce n'eſt pas pour les avoir veus que j'en parle. Et ne ſoupçonnez pas que ce ſoit une défaite dont je me ſerve pour éluder voſtre objection, que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune, vous verrez qu'il eſt impoſſible qu'il y en ait ſelon l'idée que j'ay de la diverſité infinie que la Nature doit avoir miſe dans ſes Ouvrages. Cette idée regne dans tout le Livre, & elle ne peut eſtre conteſtée d'aucun Philoſophe. Ainſi je croy que je n'entendray faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens ſans les avoir lûs. Mais eſt-ce un ſujet de me raſſurer? Non, c'en eſt un au contraire tres legitime de craindre que l'objection ne me ſoit faite de bien des endroits.

On trouvera dans cette nouvelle Edition, outre quelques augmentations ſemées dans le Corps du Livre, un nouvel Entretien, où j'ay ramaſſé

ſé des raiſonnemens, que je n'avois pas employez dans les autres Entretiens, & les dernieres Découvertes qui ont eſté faites dans le Ciel, dont quelque-unes n'ont pas meſme encore eſté publiées.



ENTRETIENS


1·Mercure · 2·Venus · 3 · La Terre · 4 · Mars · 5 · Jupiter · 6 · Saturne ·
I. D'oliuar Sculpsit

ENTRETIENS SUR LA PLURALITE' DES MONDES.

*A MONSIEUR L****

VOUS voulez, Monsieur, que je vous rende un compte exact de la maniere dont j'ay passé mon temps à la Campagne chez Madame la Marquise de G * * * Sçavez-vous bien que ce compte exact sera un Livre, & ce qu'il y a de pis, un Livre de Philosophie. Vous vous attendez à des Festes, à des Parties de Jeu ou de Chasse, & vous aurez des Planetes, des Mondes, des Tourbillons; il n'a presque esté question que de ces choses-là. Heureusement vous estes Philosophe, & vous ne vous en moquerez pas tant qu'un autre. Peut-estre même serez-vous bien-aise que j'aye attiré Madame la Marquise dans le

party de la Philoſophie. Nous ne pouvions faire une acquiſition plus conſiderable, car je compte que la beauté & la jeuneſſe ſont toujours des choſes d'un grand prix. Ne croyez-vous pas que ſi la Sageſſe elle-même vouloit ſe preſenter aux hommes avec ſuccés, elle ne feroit point mal de paroiſtre ſous une figure qui approchaſt un peu de celle de la Marquiſe? Sur tout ſi elle pouvoit avoir dans ſa converſation les meſmes agrémens, je ſuis perſuadé que tout le monde courroit aprés la Sageſſe. Ne vous attendez pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous feray le récit des Entretiens que j'ay eus avec cette Dame; il faudroit preſque avoir autant d'eſprit qu'elle en a, pour repeter ce qu'elle a dit, de la maniere dont elle l'a dit. Vous luy verrez ſeulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoiſſez. Pour moy, je la tiens ſçavante à cauſe de l'extréme facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'eſt-ce qui luy manque? D'avoir ouvert les yeux ſur des Livres; cela n'eſt rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuſerois, ſi j'oſois, le nom de Sçavans. Au reſte, Monſieur, vous m'aurez une obligation. Je ſçay bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Converſations que j'ay euës avec la Marquiſe, je ſerois en droit de vous décrire le Chaſteau où elle eſtoit allée paſſer l'Automne; on a ſouvent décrit des Chaſteaux pour de moindres occaſions; mais je vous feray grace ſur cela. Il ſuffit que vous ſçachiez que quand j'arrivay chez elle,

je

je n'y trouvay point de Compagnie, & que j'en fus fort aiſe. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable ; ils ſe paſſerent à épuiſer les Nouvelles de Paris d'où je venois, mais en ſuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviſeray par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eûmes de ces Entretiens que les Soirs.



PREMIER SOIR.

Que la Terre eſt une Planete qui tourne ſur elle-meſme, & autour du Soleil.

NOUS allâmes donc un Soir aprés ſoupé, nous promener dans le Parc. Il faiſoit un frais délicieux, qui nous récompenſoit d'une journée fort chaude que nous avions eſſuyée. La Lune eſtoit levée, il y avoit peut-eſtre une heure, & ſes rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des arbres, faiſoient un agréable mélange d'un blanc fort vif, avec tout ce verd qui paroiſſoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobaſt, ou qui obſcurciſt la moindre Etoile: elles eſtoient toutes d'un or pur & éclatant, & qui eſtoit encore relevé par le fond bleu où elles ſont attachées. Ce ſpectacle me fit rêver, & peut-eſtre ſans la Marquiſe euſſay-je rêvé aſſez long-temps; mais la preſence d'une ſi aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvez-vous pas, luy dis-je, que le jour meſme n'eſt pas ſi beau qu'une belle nuit? Ouy, me répondit-elle, la beauté du jour eſt comme une Beauté blonde, qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit eſt une Beauté brune qui eſt plus touchante. Vous eſtes bien genereuſe, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'eſtes pas. Il eſt pourtant vray que le jour eſt ce qu'il y a de plus

plus beau dans la Nature, & que les Heroïnes de Roman, qui ſont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, ſont preſque toujours blondes. Ce n'eſt rien que la beauté, repliqua-t'elle, ſi elle ne touche, Avoüez que le jour ne vous euſt jamais jetté dans une réverie auſſi douce que celle où je vous ay veu preſt de tomber tout à l'heure à la veuë de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en recompenſe, une Blonde comme vous, me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute ſa beauté brune. Quand cela feroit vray, repliqua-t'elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour, puis que les Blondes doivent être dans ſes intereſts, fiſt auſſi le meſme effet. Pourquoy les Amans, qui ſont bons Juges de ce qui touche, ne s'adreſſent-ils jamais qu'à la nuit dans toutes les Chanſons & dans toutes les Elegies que je connois? Il faut bien que la nuit ait leurs remerciemens, luy dis-je. Mais, reprit-elle, elle a auſſi toutes leurs plaintes. Le jour ne s'attire point leurs confidences; d'où cela vient-il? C'eſt apparemment, répondis-je, qu'il n'inſpire point je ne ſçay quoy de triſte & de paſſionné. Il ſemble pendant la nuit que tout ſoit en repos. On s'imagine que les Etoiles marchent avec plus de ſilence que le Soleil: les objets que le Ciel preſente ſont plus doux; la veuë s'y arreſte plus aiſément; enfin on en rêve mieux, parce qu'on ſe flate d'eſtre alors dans toute la Nature la ſeule perſonne occupée à rê-

rêver. Peut-estre aussi que le spectacle du jour est trop uniforme, ce n'est qu'un Soleil, & une voûte bleuë, mais il se peut que la veuë de toutes ces Etoiles semées confusément, & disposées au hazard en mille figures differentes, favorise la rêverie, & un certain desordre de pensées où l'on ne tombe point sans plaisir. J'ay toujours senty ce que vous me dites, reprit-elle, j'aime les Etoiles, & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah! m'écriay-je, je ne puis luy pardonner de me faire perdre de veuë tous ces Mondes. Qu'appellez-vous tous ces Mondes, me dit-elle en me regardant, & en se tournant vers moy? Je vous demande pardon, repondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie, & aussi-tost mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie, reprit-elle? Helas, repliquai-je, je suis bien fâché qu'il faille vous l'avoüer; je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien estre un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fust vray, mais je le tiens pour vray, parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me réjoüit, & qui s'est placée dans mon esprit d'une maniere riante. Selon moy, il n'y a pas jusqu'aux Veritez à qui l'agrément ne soit necessaire. Et bien, reprit-elle, puis que vostre folie est si réjoüissante, donnez-la-moy: je croirai sur les Etoiles tout ce qu'il vous plaira, pourveu que j'y trouve du plaisir. Ah! Madame, répondis-je bien viste, ce n'est pas un plaisir com-

comme celuy que vous auriez à une Comedie de Moliere ; ç'en est un qui est je ne sçai où dans la raison, & qui ne fait rire que l'esprit. Quoy donc, reprit-elle, croyez-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire, apprenez-moy vos Etoiles. Non, repliquay-je, il ne me sera point reproché que dans un Bois, à dix heures du Soir, j'aye parlé de Philosophie à la plus aimable personne que je connoisse. Cherchez ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me défendre encore quelque temps sur ce ton-là, il fallut ceder. Je luy fis du moins promettre, pour mon honneur, qu'elle me garderoit le secret, & quand je fus hors d'estat de m'en pouvoir dédire, & que je voulus parler, je vis que je ne sçavois par où commencer mon discours : car à une personne comme elle qui ne sçavoit rien en matiere de Physique, il faloit prendre les choses de bien loin, pour luy prouver que la Terre pouvoit estre une Planete, les Planetes autant de Terres, & toutes les Etoiles autant de Soleils qui éclairoient des Mondes. J'en revenois toujours à luy dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en nostre place. A la fin cependant, pour luy donner une idée generale de la Philosophie, voicy par où je commençay.

Toute la Philosophie, luy dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a

l'eſprit curieux, & les yeux mauvais : car ſi vous aviez les yeux meilleurs que vous ne les avez, vous verriez bien ſi les Etoiles ſont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou ſi elles n'en ſont pas ; & d'un autre côté ſi vous étiez moins curieuſe, vous ne vous ſoucieriez pas de le ſçavoir, ce qui reviendroit au meſme ; mais on veut ſçavoir plus qu'on ne voit, c'eſt-là la difficulté. Encore ſi ce qu'on voit, on le voyoit bien, ce ſeroit toujours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'eſt. Ainſi les vrais Philoſophes paſſent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'eſt pas, ce me ſemble, trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature eſt un grand Spectacle qui reſſemble à celuy de l'Opera. Du lieu où vous eſtes à l'Opera, vous ne voyez pas le Theatre tout-à-fait comme il eſt ; on a diſpoſé les Décorations & les Machines pour faire de loin un effet agréable, & on cache à voſtre veuë ces rouës & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Auſſi ne vous embaraſſez-vous guere de deviner comment tout cela jouë. Il n'y a peut-eſtre que quelque Machiniſte caché dans le Parterre, qui s'inquiete d'un Vol qui luy aura paru extraordinaire, & qui veut abſolument démeſler comment ce Vol a eſté executé. Vous voyez bien que ce Machiniſte là eſt aſſez fait comme les Philoſophes. Mais ce qui, à l'égard des Philoſophes, augmente

mente la difficulté, c'eſt que dans les Machines que la Nature preſente à nos yeux, les cordes ſont parfaitement bien cachées, & elles le ſont ſi bien, qu'on a eſté long-temps à deviner ce qui cauſoit les mouvement de l'Univers; car repreſentez-vous tous les Sages à l'Opera, ces Pithagores, ces Platons, ces Ariſtotes, & tous ces Gens dont le nom fait aujourd'huy tant de bruit à nos Oreilles. Suppoſons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne ſçavoient point comment le derriere du Theatre eſtoit diſpoſé. L'un d'eux diſoit, *C'eſt une certaine Vertu ſecrete qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton eſt compoſé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Theatre; il n'eſt point à ſon aiſe quand il n'y eſt pas.* L'autre, *Phaëton n'eſtoit pas fait pour voler, mais il aime mieux voler que de laiſſer le haut du Theatre vuide*; & cent autres rêveries, que je m'étonne qui n'ayent perdu de reputation toute l'Antiquité. A la fin Deſcartes, & quelques autres Modernes ſont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il eſt tiré par des cordes, & qu'un poids plus peſant que lui deſcend.* Ainſi on ne croit plus qu'un corps ſe remuë, s'il n'eſt tiré, ou plûtoſt pouſſé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il deſcende, ſi ce n'eſt par l'effet d'un contrepoids, ou d'un reſſort; & qui verroit la Nature telle qu'elle eſt, ne

verroit que le derriere du Theatre de l'Opéra. A ce compte, dit la Marquiſe, la Philoſophie eſt devenuë bien méchanique? Si méchanique, répondis-je, que je crains qu'on n'en ait bien-toſt honte. On veut que l'Univers ne ſoit en grand, que ce qu'une Montre eſt en petit, & que tour s'y conduiſe par des mouvemens reglez qui dependent de l'arrangement des parties. Avoüez la verité. N'avez-vous point eu quelquefois une idée plus ſublime de l'Univers, & ne luy avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne meritoit? J'ay vû des gens qui l'en eſtimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moy, repliqua-t-elle, je l'en eſtime beaucoup plus, depuis que je ſçay qu'il reſſemble à une Montre. Il eſt ſurprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il eſt, ne roule que ſur des choſes ſi ſimples.

Je ne ſçay pas, luy-répondis-je, qui vous a donné des idées ſi ſaines, mais en verité il n'eſt pas trop commun de les avoir. Aſſez de Gens ont toujours dans la teſte un faux Merveilleux envelopé d'une obſcurité qu'ils reſpectent. Ils n'admirent la Nature que parce qu'ils la croyent une eſpece de Magie où l'on n'entend rien, & il eſt ſeur qu'une choſe eſt deshonorée auprés d'eux, dez qu'elle peut eſtre conceuë. Mais, Madame, continuay-je, vous eſtes ſi bien diſpoſée à entrer dans tout ce que je veux vous dire, que je croy que je n'ay qu'à tirer le rideau, & à vous montrer le Monde.

De

De la Terre où nous sommes, ce que nous voyons de plus éloigné, c'est ce Ciel bleu, cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes, parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel qui les emporte avec soy d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette derniere voûte des Cieux, sont suspendus à differentes hauteurs, le Soleil, la Lune, & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planetes, Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne. Ces Planetes n'estant point attachées à un mesme Ciel, & ayant des mouvemens inégaux, elles se regardent diversement, & figurent diversement ensemble, au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la mesme situation les unes à l'égard des autres. Le Chariot, par exemple, que vous voyez qui est formé de ces sept Etoiles, a toujours esté fait comme il est, & le sera toujours; mais la Lune est tantost proche du Soleil, tantost elle en est éloignée, & il en va de mesme des autres Planetes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée, dont le grand loisir produisit les premieres Observations qui ont esté le fondement de l'Astronomie; car l'Astronomie est née dans la Chaldée, comme la Geometrie nâquit en Egypte, où les Inondations du Nil qui confondoient les bornes des champs, furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes, pour reconnoistre

son

ſon champ d'avec celuy de ſon voiſin. Ainſi l'Aſtronomie eſt fille de l'Oiſiveté, la Geometrie eſt fille de l'Intereſt, & s'il eſtoit queſtion de la Poëſie, nous trouverions apparemment qu'elle eſt fille de l'Amour.

Je ſuis bien-aiſe, dit la Marquiſe, d'avoir appris cette genealogie des Sciences, & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Aſtronomie. La Geometrie, ſelon ce que vous me dites, demanderoit une ame plus intereſſée que je ne l'ay, & la Poëſie en demanderoit une plus tendre, mais j'ay autant de loiſir que l'Aſtronomie en peut demander. Heureuſement encore nous ſommes à la campagne, & nous y menons quaſi une vie paſtorale; tout cela convient à l'Aſtronomie. Ne vous y trompez pas, Madame, repris-je. Ce n'eſt pas la vraye vie paſtorale que de parler des Planetes, & des Etoiles Fixes. Voyez ſi c'eſt à cela que les Gens de l'Aſtrée paſſent leur temps. Oh, répondit-elle, cette ſorte de Bergerie-là eſt trop dangereuſe. J'aime mieux celle de ces Chaldéens dont vous me parliez. Recommencez un peu, s'il vous plaiſt, à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette diſpoſition des Cieux que vous m'avez dite, de quoy fut-il queſtion? Il fut queſtion, repris-je, de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient eſtre arrangées, & c'eſt-là ce que les Sçavans appellent faire un Siſtême. Mais avant que je vous explique le premier des Siſtêmes, il faut que vous re-

mar-

marquiez, s'il vous plaiſt, que nous ſommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athenien dont vous avez entendu parler, qui s'eſtoit mis dans la fantaiſie, que tous les Vaiſſeaux qui abordoient au Port de Pirée, luy appartenoient. Noſtre folie à nous autres, eſt de croire auſſi que toute la Nature ſans exception eſt deſtinée à nos uſages, & quand on demande à nos Philoſophes à quoi ſert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie ſuffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles ſervent à leur réjoüir la veüe. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fuſt en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps Celeſtes qui etoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au deſſus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au deſſus de la Lune, on plaça Mercure, enſuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Audeſſus de tout cela eſtoit le Ciel des Etoiles fixes. La Terre ſe trouvoit juſtement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ces Cercles eſtoient plus grands, plus ils eſtoient éloignez de la Terre, & par conſéquent les Planetes plus éloignées employoient plus de temps à faire leurs cours, ce qui effectivement eſt vray. Mais je ne ſçay pas, interrompit la Marquiſe, pourquoy vous n'approuvez pas cet ordre-là dans l'Univers; il me paroiſt aſſez net,

net, & aſſez intelligible, & pour moy, je vous declare que je m'en contente. Je puis me vanter, repliquay-je, que je vous adoucis bien tout ce Siſtême. Si je vous le donnois tel qu'il a eſté conçû par Ptolomée ſon Auteur, ou par ceux qui y ont travaillé aprés luy, il vous jetteroit dans une épouvante horrible. Comme les mouvemens des Planetes ne ſont pas ſi reguliers qu'elles n'aillent tantoſt plus viſte, tantoſt plus lentement, tantoſt en un ſens, tantoſt en un autre, & qu'elles ne ſoient quelquefois plus éloignées de la Terre, quelquefois plus proches; les Anciens avoient imaginé je ne ſçay combien de Cercles differemment entrelaſſez les uns dans les autres, par leſquels ils ſauvoient toutes ces bizarreries. L'embaras de tous ces Cercles eſtoit ſi grand, que dans un temps où l'on ne connoiſſoit encore rien de meilleur, un Roy de Caſtille, grand Mathematicien, mais apparemment peu devot, diſoit que ſi Dieu l'euſt appellé à ſon Conſeil quand il fit le Monde, il luy euſt donné de bons avis. La penſée eſt trop libertine, mais cela meſme eſt aſſez plaiſant, que ce Siſtême fuſt alors une occaſion de péché, parce qu'il eſtoit trop confus. Les bons avis que ce Roy vouloit donner, regardoient, ſans doute, la ſuppreſſion de tous ces Cercles, dont on avoit embaraſſé les mouvemens celeſtes. Apparemment ils regardoient auſſi une autre ſuppreſſion de deux ou trois Cieux ſuperflus qu'on avoit mis au delà des Etoiles Fixes. Ces Philoſophes, pour expliquer

quer une ſorte de mouvement dans les Corps celeſtes, faiſoient au delà du dernier Ciel que nous voyons, un Ciel de Criſtal, qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inferieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement? c'eſtoit auſſi toſt un autre Ciel de Criſtal. Enfin les Cieux de Criſtal ne leur coûtoient rien. Et pourquoy ne faiſoit-on les Cieux que de Criſtal, dit la Marquiſe? N'euſſent-ils pas eſté bons de quelque autre matiere? Non, répondis-je, il faloit que la lumiere paſſaſt au travers; & d'ailleurs il faloit que les Cieux fuſſent ſolides. Il le faloit abſolument, car Ariſtote avoit trouvé que la ſolidité eſtoit une choſe attachée à la nobleſſe de leur nature, & puiſqu'il l'avoit dit, on n'avoit garde d'en douter. Mais on a veu des Cometes qui eſtant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois, briſeroient tout le Criſtal des Cieux par où elles paſſent, & caſſeroient tout l'Univers; & il a falu ſe reſoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide, telle que l'air. Enfin il eſt hors de doute par les Obſervations de ces derniers Siecles, que Venus & Mercure tournent autour du Soleil, & non autour de la Terre, & l'ancien Siſtême eſt abſolument inſoûtenable par cet endroit. Je vais donc vous en propoſer un qui ſatisfait à tout, & qui diſpenſeroit le Roy de Caſtille de donner des avis, car il eſt d'une ſimplicité charmante, & qui ſeule le feroit préferer. Il ſembleroit, interrompit la Marquiſe, que vôtre Philoſophie eſt une eſpece d'enchere, où ceux qui offrent de faire les choſes

à moins

à moins de frais, l'emportent ſur les autres. Il eſt vray, repris-je, & ce n'eſt que par-là qu'on peut attraper le Plan ſut lequel la Nature a fait ſon Ouvrage. Elle eſt d'une épargne extraordinaire; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui luy coûtera un peu moins, quand ce moins ne ſeroit preſque rien, ſoïez ſeure qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne neanmoins s'accorde avec une magnificence ſurprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'eſt que la magnificence eſt dans le deſſein, & l'épargne dans l'execution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand deſſein que l'on execute à peu de frais. Nous autres nous ſommes ſujets à renverſer ſouvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le deſſein qu'a eu la Nature, & la magnificence dans l'execution. Nous luy donnons un petit deſſein, qu'elle execute avec dix fois plus de dépenſe qu'il ne faudroit; cela eſt tout-à fait ridicule. Je ſeray bien-aiſe, dit-elle, que le Siſtême dont vous m'allez parler, imite de fort prés la Nature, car ce grand ménage-là tournera au profit de mon imagination, qui n'aura pas tant de peine à comprendte ce que vous me direz. Il n'y a plus icy d'embaras inutiles, repris-je. Figurez vous un Allemand nommé Copernic, qui fait main baſſe ſur tous ces Cercles differens, & ſur tous ces Cieux ſolides qui avoient eſté imaginez par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pieces. Saiſi d'une noble fureur d'Aſtronome, il prend la Terre, & l'envoye bien loin du

centre de l'Univers, où elle s'estoit placée & dans ce centre, il y met le Soleil, à qui cet honneur estoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre, & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent, c'est en quelque sorte par hazard, & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne presentement autour du Soleil; la Terre y tourne elle-mesme, & pour la punir du long repos qu'elle s'estoit attribué, Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage celeste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner, il ne luy est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendez un peu, dit la Marquise, il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement, que je ne croy pas les avoir entenduës. Le Soleil est au centre de l'Univers, & là il est immobile; aprés luy qu'est-ce qui suit? C'est Mercure, répondis-je, il tourne autour du Soleil, en sorte que le Soleil est le centre du Cercle que Mercure décrit. Au dessus de Mercure est Venus, qui tourne de mesme autour du Soleil. Ensuite vient la Terre, qui estant plus élevée que Mercure & Venus, décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin suivent Mars, Jupiter, Saturne, selon l'ordre où je vous les nomme, & vous voyez bien

que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous; auſſi employe-t-il plus de temps qu'aucune Planete à faire ſa révolution. Et la Lune? vous l'oubliez, interrompit elle. Je la retrouveray bien, repris-je. La Lune tourne autour de la Terre, & ne l'abandonne point; mais comme la Terre avance toûjours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil, la Lune la ſuit en tournant toûjours autour d'elle, & ſi elle tourne autour du Soleil, ce n'eſt que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens, répondit-elle, & j'aime la Lune, de nous eſtre reſtée, lorſque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avoüez que ſi voſtre Allemand euſt pû nous la faire perdre, il l'auroit fait volontiers, car je vois dans tout ſon procedé qu'il eſtoit bien mal intentionné pour la Terre. Je luy ſçay bon gré, repliquai-je, d'avoir rabatu la vanité des hommes, qui s'eſtoient mis à la plus belle place de l'Univers, & j'ay du plaiſir à voir preſentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon, répondit-elle, croyez-vous que la vanité des hommes s'étende juſqu'à l'Aſtronomie? Croyez-vous m'avoir humiliée pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil? Je vous jure que je ne m'en eſtime pas moins. Mon Dieu, Madame, repris-je, je ſçay bien qu'on ſera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers que de celuy qu'on croit devoir tenir dans une chambre, & que la préſeance de

deux

deux Planetes ne ſera jamais une ſi grande affaire, que celle de deux Ambaſſadeurs. Cependant la meſme inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une Ceremonie, fait qu'un Philoſophe dans un Siſtême ſe met au centre du Monde, s'il peut. Il eſt bien-aiſe que tout ſoit fait pour luy; il ſuppoſe, peut-eſtre ſans s'en appercevoir, ce principe qui le flatte, & ſon cœur ne laiſſe pas de s'intereſſer à une affaire de pure ſpeculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'eſt-là une calomnie que vous avez inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siſtême de Copernic, puis qu'il eſt ſi humiliant. Auſſi, repris-je, Copernic luy-meſme ſe défioit-il fort du ſuccés de ſon opinion. Il fut tres-long-temps à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y reſolut à la priere de Gens tres-conſiderables; mais auſſi le jour qu'on luy apporta le premier Exemplaire imprimé de ſon Livre, ſçavez-vous ce qu'il fit? Il mourut. Il ne voulut point eſſuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & ſe tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquiſe, il faut rendre juſtice à tout le monde. Il eſt ſeur qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil, car enfin on ne change point de place, & on ſe retrouve toûjours le matin où l'on s'eſtoit couché le ſoir. Je voy, ce me ſemble, à voſtre air, que vous m'allez dire, que comme la Terre toute entiere marche... Aſſu-

rément, interrompis-je, c'eſt la meſme choſe que ſi vous vous endormiez dans un Bateau qui allaſt ſur la Riviere, vous vous retrouveriez à voſtre réveil dans la meſme place & dans la meſme ſituation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüy, mais, repliqua-t-elle, voicy une difference, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de meſme de la Terre, j'y retrouve toutes choſes comme je les avois laiſſées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage eſt changé auſſi. Vous ſçavez qu'au delà de tous les Cercles des Planetes ſont les Etoiles fixes, voilà noſtre rivage. Je ſuis ſur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle : j'y voy le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en pouſſant ma veuë en ligne droite au delà du Soleil, je le verrois neceſſairement répondre à quelques Etoiles fixes, mais je voy aiſément pendant la nuit à quelles Etoiles il a répondu le jour, & c'eſt exactement la meſme choſe. Si la Terre ne changeoit point de place ſur le Cercle où elle eſt, je verrois toûjours le Soleil répondre aux meſmes Etoiles fixes ; mais dés qu'elle change de place, il faut que je le voye répondre à d'autres. C'eſt-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait ſon Cercle en un an autour du Soleil, je voy le Soleil en l'eſpace d'une année ré-

pon-

pondre successivement à diverses Etoiles fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiaque. Voulez-vous que je vous fasse icy une figure sur le sable ? Non, répondit-elle, je m'en passeray bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air sçavant que je ne veux pas qu'il ait. N'ay-je pas oüy dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Isle qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, en voyant de certaines figures, des lignes, & des Cercles tracez sur le bord de la Mer : *Courage, Compagnons, l'Isle est habitée, voicy des pas d'hommes* ? Vous jugez bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye icy.

Il vaut mieux en effet, repondis-je, qu'on n'y voye que des pas d'Amans, c'est à-dire, vostre nom & vos chiffres gravez sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là, je vous prie, les Adorateurs, reprit-elle, & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mesmes ; mais ce tour ne s'acheve qu'en un an, & celuy que le Soleil fait tous les jours sur nostre teste, comment se fait-il ? Avez-vous remarqué, luy répondis-je, qu'une boule qui rouleroit sur cette allée, auroit deux mouvemens ? elle iroit vers le bout de l'allée, & en mesme temps elle tourneroit plusieurs fois sur elle-mesme, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut des-

descendroit en bas, & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la mesme chose. Dans le temps qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil, elle tourne sur elle-mesme en vingt-quatre heures. Ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil, & le recouvre, & à mesure qu'on tourne vers le costé où est le Soleil, il semble qu'il s'éleve, & quand on commence à s'en éloigner, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assez plaisant, dit-elle, la Terre prend tout sur soy, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles fixes paroissent faire un tour sur nostre teste en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination ? Imagination pure, repris-je, qui vient de la mesme cause. Les Planetes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des temps inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'huy répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles fixes, nous la voyons demain à la mesme heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent aussi, mais plus ou moins viste que nous ; cela nous met dans differens points de veuë à leur égard & nous fait paroistre dans leurs cours des bizarreries, dont il n'est pas necessaire que je vous parle. Il suffit que vous sçachiez
que

que ce qu'il y a d'irregulier dans les Planetes ne vient que de la diverſe maniere dont nôtre mouvement nous les fait rencontrer, & qu'au fond elles ſont toutes tres-reglées. Je conſens qu'elles le ſoient, dit la Marquiſe, mais je voudrois bien que leur regularité coûtaſt moins à la Terre; on ne l'a guere menagée, & pour une groſſe maſſe auſſi peſante qu'elle eſt, on luy demande bien de l'agilité. Mais, luy répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil, & tous les autres Aſtres qui ſont de tres grands Corps, fiſſent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immenſe, que les Etoiles fixes qui ſeroient dans le plus grand Cercle, où le mouvement eſt toûjours le plus fort, parcouruſſent en un jour trois cens millions de lieuës, & allaſſent plus loin que d'icy à la Chine, dans le temps qu'on pourroit prononcer ces mots, *Allez viſte à la Chine*? Car il faut que tout cela arrive, ſi la Terre ne tourne pas ſur elle-meſme en vingt-quatre heures. En verité, il eſt bien plus raiſonnable qu'elle faſſe ce tour, qui n'eſt tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyez bien que neuf mille lieuës en comparaiſon de trois cens millions, ne ſont qu'une bagatelle.

Oh! repliqua la Marquiſe, le Soleil & les Aſtres ſont tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien; mais la Terre ne paroiſt guere portative. Et croiriez-vous repris-je, ſi vous n'en aviez point l'experience, que ce

fust quelque chose de bien portatif, qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon, chargé de plus de trois mille hommes, & d'une tres-grande quantité de Marchandises? Cependant il ne faut qu'un petit soufle de vent pour le faire aller sur l'eau, parce que l'eau est liquide & que se laissant diviser avec facilité, elle resiste peu au mouvement du Navire; ou s'il est au milieu d'une Riviere, il suivra sans peine le fil de l'eau, parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la Terre, toute massive qu'elle est, est aisément portée au milieu de la matiere celeste, qui est mille fois plus fluide que l'eau, & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fust cramponnée pour resister au mouvement de cette matiere celeste, & ne s'y pas laisser emporter? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Riviere.

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soûtient-elle sur vostre matiere celeste, qui doit estre bien legere, puis qu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est plus fluide soit plus leger. Que dites-vous de nôtre gros Vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puis qu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurez le gros Vaisseau. Mais m'assurez-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une piroüette aussi

legere que vous me faites la Terre? Et bien, luy répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voicy bien un autre Sistême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourveu à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assez inconsiderez pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere celeste. Je gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fust le moins du monde en péril de se mouvoir, ils doubleroient les Elephans.

Cela le meriteroit bien, repris-je en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance, & si vous en avez besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans nostre Sistême autant qu'il vous plaira; ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Serieusement, reprit-elle, je ne croy pas dés à present qu'ils me soient fort necessaires, & je me sens assez de courage pour oser tourner. Vous irez encore plus loin, repliquay-je, vous tournerez avec plaisir, & vous vous ferez sur ce Sistême des idées réjoüissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air; & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moy en vingt-quatre heures. Je voi passer sous mes yeux tous ces visages differens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazannez, les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux,

& puis des Turbans, & puis des Testes chevelües, & puis des Testes rases; tantost des Villes à clochers, tantost des Villes à longues aiguilles qui ont des Croissans, tantost des Villes à Tours de Porcelaine, tantost de grands Pays qui n'ont que des Cabanes: icy, de vastes Mers; là des Deserts épouvantables; enfin toute cette varieté infinie qui est sur la surface de la Terre.

En verité, dit-elle, tout cela meriteroit bien que l'on donnast vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le mesme lieu où nous sommes à present, je ne dis pas dans ce Parc, mais dans ce mesme lieu à le prendre dans l'air, il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent nostre place; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic, luy répondis-je, ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par icy des Anglois qui raisonneront peut-estre de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de nostre Philosophie; ensuite viendra une grande Mer, & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y sera pas si à son aise que nous. Aprés cela paroistront des Iroquois, qui mangeront tout vif quelque prisonnier de guerre, qui fera sembant de ne s'en pas soucier; des Femmes de la Terre de Jesso, qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris, & à se peindre de bleu les lévres & les sourcils, pour

pour plaire aux plus vilains Hommes du monde; des Tartares qui iront fort devotement en Pelerinage vers ce Grand Preſtre, qui ne ſort jamais d'un lieu obſcur où il n'eſt éclairé que par des Lampes, à la lumiere deſquelles on l'adore; de belles Circaſſiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu, horſmis ce qu'elles croyent qui appartient eſſentiellement à leurs Maris; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Perſans; enfin nous, qui debiterons peut-eſtre encore des rêveries.

Il eſt aſſez plaiſant, dit la Marquiſe, d'imaginer ce que vous venez de me dire; mais ſi je voyois tout cela d'enhaut, je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre, ſelon que les objets me plairoient plus ou moins, & je vous aſſure que je ferois paſſer bien viſte ceux qui s'embaraſſent de Politique, ou qui mangent leurs Ennemis; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curioſité. J'en aurois pour ces Belles Circaſſiennes, par exemple, qui ont un uſage ſi particulier. Mais il me vient une difficulté ſerieuſe. Si la Terre tourne, nous changeons d'air à chaque moment, & nous reſpirons toûjours celuy d'un autre Pays. Nullement, Madame, répondis-je, l'air qui environne la Terre ne s'étend que juſqu'à une certaine hauteur, peut-eſtre juſqu'à vingt lieuës; il nous ſuit, & tourne avec nous. Vous avez veu quelquefois l'ouvrage d'un

Ver à Soye, ou ces Coques, que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée, mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort leger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre qui est assez solide, est couverte depuis sa surface jusqu'à vingt-lieuës de hauteur tout au plus, d'une espece de duvet, qui est l'air, & toute la Coque de Ver à Soye tourne en mesme temps. Au delà de l'air est la matiere celeste, incomparablement plus pure, plus subtile, & mesme plus agitée qu'il n'est.

Vous me presentez la Terre sous des idées bien méprisables, dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à Soye qu'il se fait de si grands Travaux, de si grandes Guerres, & qu'il regne de tous costez une si grande agitation. Ouy, répondis-je, & pendant ce temps-là, la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers, nous emporte tous ensemble d'un mouvement général, & se jouë de la petite boule.

Il me semble, reprit-elle, qu'il est ridicule d'estre sur quelque chose qui tourne, & de se tourmenter tant; mais le malheur est qu'on n'est pas assez assuré qu'on tourne; car enfin, à ne vous rien celer, toutes les précautions que vous prenez pour empescher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre, me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse?

Les

Les mouvemens les plus naturels, répondis-je, & les plus ordinaires ſont ceux qui ſe font le moins ſentir, cela eſt vray juſque dans la Morale. Le mouvement de l'Amour propre nous eſt ſi naturel, que le plus ſouvent nous ne le ſentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah! vous moraliſez, dit-elle, quand il eſt queſtion de Phiſique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, auſſi bien en voila aſſez pour la premiere fois. Demain nous reviendrons icy, vous avec vos Siſtémes, & moy avec mon ignorance.

En retournant au Chaſteau je luy dis pour épuiſer la matiere des Siſtémes, qu'il y en avoit un troiſiéme inventé par Ticho-Brahé, qui voulant abſolument que la Terre fuſt immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faiſoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planetes, parce que depuis les nouvelles Découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planetes autour de la Terre. Mais la Marquiſe qui a le diſcernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puis qu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'eſtoit plus ſi propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planetes tournoient autour de luy; que ce Siſtême ne pouvoit eſtre propre tout au plus qu'à ſouſtenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien en-

envie de la soustenir, & nullement à la persuader; & enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celuy de Copernic, qui est plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet la simplicité dont il est persuade, & sa hardiesse fait plaisir.

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dez que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyay sçavoir de ses nouvelles & luy demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit répondre qu'elle estoit déja accoûtumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic luy-mesme. Quelque temps aprés il vint chez elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la Campagne. Encore leur fut on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnesteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moy nous nous retrouvâmes libres, le soir Nous allâmes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussi-tost sur nos Sistêmes. Elle les avoit si bien conceus, qu'elle dédaigna

na d'en parler une ſeconde fois, & elle voulut que je la menaſſe à quelque choſe de nouveau. Et bien donc, luy dis-je, puiſque le Soleil, qui eſt preſentement immobile, a ceſſé d'étre Planete, & que la Terre qui ſe meut autour de luy, a commencé d'en eſtre une, vous ne ſerez pas ſi ſurpriſe d'entendre dire que la Lune eſt une Terre comme celle-cy, & qu'apparemment elle eſt habitée. Je n'ay pourtant jamais oüy parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une viſion. C'en eſt peut-eſtre une auſſi, répondis-je. Je ne prens party dans ces choſes-là que comme on en prend dans les Guerres Civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toûjours des intelligences dans le party oppoſé, & qu'on a des ménagemens avec ſes Ennemis meſme. Pour moy, quoy que je croye la Lune habitée, je ne laiſſe pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croyent pas, & je me tiens toûjours en eſtat de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur, ſi elle avoit le deſſus; mais en attendant qu'ils ayent ſur nous quelque avantage conſiderable, voicy ce qui m'a mis du coſté des Habitans de la Lune.

Suppoſons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & ſaint Denis, & qu'un Bourgeois de Paris qui ne ſera jamais ſorty de ſa Ville, ſoit ſur les Tours de Noſtre-Dame, & voye ſaint Denis de loin; on luy demandera s'ils croit que ſaint Denis ſoit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non;

car,

car, dira-t-il, je vois bien les Habitans de Paris, mais ceux de S. Denis, je ne les voy point, & on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui luy repreſentera qu'à la verité quand on eſt ſur les Tours de Nôtre-Dame, on ne voit pas les Habitans de ſaint Denis, mais que l'éloignement en eſt cauſe; que tout ce qu'on peut voir de ſaint Denis reſſemble fort à Paris; que ſaint Denis a des Clochers, des Maiſons, des Murailles, & qu'il pourroit bien encore reſſembler à Paris en ce qui eſt d'eſtre habité. Tout cela ne gagnera rien ſur mon Bourgeois, il s'obſtinera toûjours à ſouſtenir que ſaint Denis n'eſt point habité, puiſqu'il n'y voit perſonne. Noſtre ſaint Denis c'eſt la Lune, & chacun de nous eſt ce Bourgeois de Paris, qui n'eſt jamais ſorty de ſa Ville.

Ah! interrompit la Marquiſe, vous nous faites tort, nous ne ſommes point ſi ſots que voſtre Bourgeois. Puis qu'il voit que ſaint Denis eſt tout fait comme Paris, il faut qu'il ait perdu la raiſon pour ne le pas croire habité; mais la Lune n'eſt point du tout faite comme la Terre. Prenez garde, Madame, repris-je, car s'il faut que la Lune reſſemble en tout à la Terre, vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë, répondit-elle, qu'il n'y aura pas moyen de s'en diſpenſer, & je vous vois un air de confiance qui me fait déja peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fuſſe jamais doutée, me rendent timide ſur tout le reſte, mais

pour-

pourtant ſeroit-il bien poſſible que la Terre fuſt lumineuſe comme la Lune? car il faut cela pour leur reſſemblance. Helas! Madame, repliquay-je, eſtre lumineux n'eſt pas ſi grand'choſe que vous penſez. Il n'y a que le Soleil en qui cela ſoit une qualité conſiderable. Il eſt lumineux par luy-meſme,& en vertu d'une nature particuliere qu'il a, mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles ſont éclairées de luy. Il envoye ſa lumiere à la Lune, elle nous la renvoye, & il faut que la Terre renvoye auſſi à la Lune la lumiere du Soleil, il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune, que de la Lune à la Terre.

Mais, dit la Marquiſe, la Terre eſt-elle auſſi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil? Je vous vois toujours pour la Lune, repris-je, un reſte d'eſtime dont vous ne ſçauriez vous défaire. La lumiere eſt compoſée de petites balles qui bondiſſent ſur ce qui eſt ſolide, & retournent d'un autre coſté, au lieu qu'elles paſſent au travers de ce qui leur preſente des ouvertures en ligne droite, comme l'air ou le verre. Ainſi ce qui fait que la Lune nous éclaire, c'eſt qu'elle eſt un Corps dur & ſolide, qui nous renvoye ces petites balles. Or je croy que vous ne conteſterez pas à la Terre cette meſme dureté & cette meſme ſolidité. Admirez donc ce que c'eſt que d'eſtre poſté avantageuſement. Parce que la Lune eſt éloignée de nous, nous ne la voyons que comme un Corps lumineux, & nous ignorons que ce ſoit une

grosse masse, toute semblable à la Terre. Au contraire parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop prés, elle ne nous paroist qu'une grosse masse, propre seulement à fournir de la pasture aux Animaux, & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse faute de ne nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la mesme maniere, dit la Marquise, lors que nous sommes frappez de l'éclat des Conditions élevées au dessus des nostres, & que nous ne voyons pas qu'au fond elles se ressemblent toutes extremement.

C'est la mesme chose, répondis-je. Nous voulons juger de tout, & nous sommes toujours dans un mauvais point de veuë. Nous voulons juger de nous, nous en sommes trop prés ; nous voulons juger des autres, nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre ce seroit la vraye place pour les bien voir. Il faudroit estre simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consoleray jamais, dit-elle, de l'injustice que nous faisons à la Terre, & de la préocupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurez que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous ne connoissons les nostres, & qu'ils prennent nostre Terre pour un Astre, sans sçavoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela, repris-je, je vous le garantis. Nous leur paroissons faire assez regulierement nos fonctions d'Astre. Il est vray

qu'ils

qu'ils ne nons voyent pas décrire un Cercle autour d'eux; mais il n'importe, voicy ce que c'eſt. La moitié de la Lune qui ſe trouva tournée vers nous au commencement du Monde, y a toujours eſté tournée depuis; elle ne nous preſente jamais que ces yeux, cette bouche, & le reſte de ce viſage que noſtre imagination luy compoſe ſur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié oppoſée ſe preſentoit à nous, d'autres taches differemment arrangées, nous feroient ſans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'eſt pas que la Lune ne tourne ſur elle-meſme, elle y tourne en autant de temps qu'autour de la Terre, c'eſt-à-dire en un mois; mais lors qu'elle fait une partie de ce tour ſur elle-meſme, & qu'il devroit ſe cacher à nous, une joüe, par exemple, de ce pretendu viſage, & paroiſtre quelque autre choſe, elle fait juſtement une ſemblable partie de ſon Cercle autour de la Terre, & ſe mettant dans un nouveau point de veuë, elle nous montre encore cette meſme jouë. Ainſi la Lune, qui à l'égard du Soleil, & des autres Aſtres, tourne ſur elle-meſme, n'y tourne point à noſtre égard. Ils luy paroiſſent tous ſe lever, & ſe coucher en l'eſpace de quinze jours, mais pour noſtre Terre elle la voit toujours ſuſpenduë au meſme endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guere à un Corps qui doit paſſer pour un Aſtre, mais auſſi elle n'eſt pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du viſage

ſe cache quelquefois, & qu'un petit coin de la moitié oppoſée ſe montre. Or elle ne manque pas, ſur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquiſe, ſont faites comme nous, qui rejettons toûjours ſur les autres ce qui eſt en nous meſmes. La Terre dit, *Ce n'eſt pas moy qui tourne, c'eſt le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'eſt pas moy qui tremble, c'eſt la Terre.* Il y a bien de l'erreur par tout. Je ne vous conſeille pas d'entreprendre d'y rien reformer, répondis-je : il vaut mieux que vous acheviez de vous convaincre de l'entiere reſſemblance de la Terre & de la Lune. Repreſentez-vous ces deux grandes Boules ſuſpenduës dans les Cieux. Vous ſçavez que le Soleil éclaire toûjours une moitié des Corps qui ſont ronds, & que l'autre moitié eſt dans l'ombre. Il y a donc toûjours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui eſt éclairée du Soleil, c'eſt-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui eſt dans la nuit. Remarquez d'ailleurs que comme une Balle a moins de force & de viteſſe aprés qu'elle a été donner contre une muraille qui l'a renvoyée d'un autre coſté, de meſme la lumiere s'affoiblit lors qu'elle a eſté refléchie par quelque Corps. Cette lumiere blanchâtre qui nous vient de la Lune, eſt la lumiere meſme du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réfléxion.

xion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lors qu'elle estoit reçeuë directement sur la Lune, & cette lumiere éclatante que nous recevons du Soleil, & que la Terre réflechit sur la Lune, ne doit plus estre qu'une lumiere blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroist lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour, & les parties de la Terre qui ont le jour, lors qu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la maniere dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut necessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nons n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumiere pour se faire voir; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, estant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans estre veuë, & nous voit sous la mesme figure que nous voyons la pleine-Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune pleine Terre, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voila le Croissant. Alors aussi les

parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je sçauray tout le reste quand il me plaira, je n'ay qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en general que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nostre, & je gage que quand nous avons pleine-Lune, c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre; qu'alors ils ne nous voyent point du tout, & qu'ils comptent Nouvelle Terre. Je ne voudrois pas qu'il me fust reproché de m'estre fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles? Il ne tient qu'à vous de le deviner, répondis-je. Quand la Lune est Nouvelle, qu'elle est entre le Soleil & nous, & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour, vous voyez bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil, cette ombre nous le cache, & en mesme temps noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui estoit veuë par la moitié obscure de la Lune. Voila donc une Eclipse de Soleil pour nous pendant nostre jour, & une Eclipse de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lors que la Lune est pleine, la Terre est entre-elle & le Soleil, & toute la moitié obscure de la

Terre

Terre eſt tournée vers toute la moitié lumineuſe de la Lune. L'ombre de la Terre ſe jette donc vers la Lune; ſi elle tombe ſur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuſe que nous voyons, & à cette moitié lumineuſe qui avoit le jour, elle luy dérobe le Soleil. Voila donc une Eclipſe de Lune pour nous pendant noſtre nuit, & une Eclipſe de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle joüiſſoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipſes toutes les fois que la Lune eſt entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'eſt que ſouvent ces trois Corps ne ſont pas tres-exactement rangez en ligne droite, & que par conſéquent celuy qui devroit faire l'Eclipſe, jette ſon ombre un peu à coſté de celuy qui en devroit eſtre couvert.

Je ſuis fort étonnée, dit la Marquiſe, qu'il y ait ſi peu de miſtere aux Eclipſes, & que tout le monde n'en devine pas la cauſe. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des Peuples qui de la maniere dont ils s'y prennent, ne le devineront encore de long-temps. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipſent, c'eſt qu'un certain Demon qui a les Griffes fort noires, les étend ſur ces Aſtres dont il veut ſe ſaiſir, & vous voyez pendant ce temps-là les Rivieres couvertes de Teſtes d'Indiens qui ſe ſont mis dans l'eau juſqu'au cou, parce que c'eſt une ſituation tres-devote, ſelon eux, & tres-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils ſe défendent bien contre le

Demon. En Amerique, on eſtoit perſuadé que le Soleil & la Lune eſtoient fâchez quand ils s'éclipſoient, & Dieu ſçait ce qu'on ne faiſoit pas pour ſe racommoder avec eux. Mais les Grecs qui eſtoient ſi raffinez, n'ont-ils pas cru long-temps que la Lune eſtoit enſorcelée, & que des Magiciennes la faiſoient deſcendre du Ciel pour jetter ſur les Herbes une certaine écume malfaiſante. Et nous n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a guere plus de quarante ans, à une certaine Eclipſe de Soleil qui arriva? Une infinité de Gens ne ſe tinrent-ils pas enfermez dans des caves, & les Philoſophes qui écrivirent pour nous raſſurer, n'écrivirent-ils pas en vain?

En verité, reprit-elle, tout cela eſt trop honteux pour les hommes, il devroit y avoir un Arreſt du Genre humain qui défendiſt qu'on parlaſt jamais d'Eclipſe, de peur que l'on ne conſerve la memoire des ſotiſes qui ont eſté faites ou dites ſur ce Chapitre là. Il faudroit donc, repliquay-je, que le meſme Arreſt aboliſt la memoire de toutes choſes, & défendiſt qu'on parlaſt jamais de rien, car je ne ſçache rien au monde qui ne ſoit les monument de quelque ſotiſe des hommes.

Dites-moy, je vous prie, une choſe, dit la Marquiſe. Ont-ils autant de peur des Eclipſes dans la Lune, que nous en avons icy? Il me paroiſtroit tout-à-fait burleſque que les Indiens de ce pays-là ſe miſſent à l'eau comme les noſtres, que les Ameriquains creuſſent noſtre Terre fâchée contre eux, que les Grecs s'ima-

s'imaginassent que nous fussions ensorcelez, & que nous allassions gâter leurs Herbes, & qu'enfin nous leurs rendissions la consternation qu'ils causent icy-bas. Je n'en doute nullement, répondis-je. Je voudrois bien sçavoir pourquoy Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que nous leur en fassions; Je croirois mesme, ajoûtay-je en riant, que comme un nombre prodigieux d'hommes ont esté assez foux, & le sont encore assez pour adorer la Lune, il y a des Gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre, & que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Aprés cela, dit-elle, nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune, & à donner des crises à ses Malades, mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là, pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons, j'avouë que je crains toûjours que nous n'ayons quelque desavantage.

Ne craignez rien, répondis-je, il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sote espece de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à estre generalement répandu, & quoy que je ne fasse que deviner celle des Gens de la Lune, je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus seures qui nous viennent de-là.

Et quelles sont ces Nouvelles seures, interrompit-elle? Ce sont celles, répondis-je, qui nous sont raportées par ces Sçavans qui

y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de tres-hautes Montagnes, des Abiſmes tres-profonds.

Vous me ſurprenez, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir ſur la Lune des Montagnes & des Abiſmes, cela ſe reconnoiſt apparemment à des inégalitez remarquables; mais comment diſtinguer des Terres & des Mers? On les diſtingue, répondis-je; parce que les Eaux qui laiſſent paſſer au travers d'elles-meſme une partie de la lumiere, & qui en renvoyent moins, paroiſſent de loin comme des taches obſcures, & que les Terres qui par leur ſolidité la renvoyent toute, ſont des endroits plus brillans. L'illuſtre Monſieur Caſſini, l'homme du monde à qui le Ciel eſt mieux connu, a découvert ſur la Lune quelque choſe qui ſe ſepare en deux, ſe réünit enſuite, & ſe va perdre dans une eſpece de Puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'eſt une Riviere. Enfin on connoiſt aſſez bien toutes ces differentes parties pour leur avoir donné des noms, & ce ſont preſque tous noms de Sçavans. Un endroit s'appelle Copernic, un autre Archimede, un autre Galilée, il y a une Mer Caſpienne, les Monts Porphirites, le Lac noir; enfin la deſcription de la Lune eſt ſi exacte, qu'un Sçavant qui s'y trouveroit preſentement, ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais, reprit-elle, je ſerois bienaiſe de ſça-
voir

voir encore plus en détail comment eſt fait le dedans du Pays. Il n'eſt pas poſſible, repliquay-je, que Meſſieurs de l'Obſervatoire vous en inſtruiſent, il faut le demander à Aſtolfe, qui fut conduit dans la Lune par ſaint Jean. Je vous parle d'une des plus agreables folies de l'Arioſte, & je ſuis ſeur que vous ſerez bien-aiſe de la ſçavoir. J'avouë qu'il euſt mieux fait de n'y pas mêler ſaint Jean, dont le nom eſt ſi digne de reſpect; mais enfin c'eſt une licence Poëtique, qui peut ſeulement paſſer pour un peu trop gaye, Tout le Poëme eſt dedié à un Cardinal, & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au devant de quelques Editions. Voicy dequoy il s'agit. Roland, Neveu de Charlemagne, eſtoit devenu fou, parce que la belle Angelique luy avoit preferé Medor. Un jour Aſtolfe, brave Paladin, ſe trouva dans le Paradis Terreſtre qui eſtoit ſur la cime d'une Montagne tres-haute, où ſon Hippogrife l'avoit porté, Là il recontra ſaint Jean, qui luy dit que pour guerir la folie de Roland, il eſtoit neceſſaire qu'ils fiſſent enſemble le Voyage de la Lune. Aſtolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays, ne ſe fait point prier, & auſſi-toſt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apoſtre & le Paladin. Comme Aſtolfe n'eſtoit pas grand Philoſophe, il fut fort ſurpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne luy auoit paru de deſſus la Terre. Il fut bien plus ſurpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes,

d'au-

d'autres Villes, d'autres Foreſts, & ce qui m'auroit bien ſurpris auſſi, des Nimphes qui chaſſoient dans ces Foreſts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune, c'eſtoit un Vallon où ſe trouvoit tout ce qui ſe perdoit ſur la Terre, de quelque eſpece qu'il fuſt, & les Couronnes & les Richeſſes & la Renommée, & une infinité d'Eſperances, & le temps qu'on donne au Jeu, & les Aumônes qu'on fait faire aprés ſa mort, & les vers qu'on préſente aux Princes, & les Soupirs des Amans.

Pour les Soupirs des Amans, interrompit la Marquiſe, je ne ſçay pas ſi du temps de l'Arioſte ils eſtoient perdus, mais en ce temps-cy, je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y euſt-il que vous, Madame, repris-je, vous y avez fait aller tous ceux qu'on vous a adreſſez, & c'eſt dequoy faire dans la Lune un amas conſiderable. Enfin la Lune eſt ſi exacte à recueiller ce qui ſe perd icy bas que tout y eſt, mais l'Arioſte ne vous dit cela qu'à l'oreille, tout y eſt juſqu'à la Donation de Conſtantin. C'eſt que les Papes ont prétendu eſtre Maiſtres de Rome & de l'Italie en vertu d'une Donation que l'Empereur Conſtantin leur en avoit faite, & la verité eſt qu'on ne ſçauroit dire ce qu'elle eſt devenuë. Mais devinez de quelle ſorte de choſe on ne trouve point dans la Lune ; de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu ſur la Terre, s'y eſt tres-bien conſervé. En recompenſe il n'eſt pas croyable combien il y a dans la Lune d'Eſprits perdus. Ce ſont autant de Phioles plei-

pleines d'une liqueur fort ſubtile, & qui s'évapore aiſément ſi elle n'eſt enfermée, & ſur chacune de ces Phioles eſt écrit le nom de celuy à qui l'eſprit appartient. Je croy que l'Arioſte les met toutes en un tas, mais j'aime mieux me figurer qu'elles ſont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Aſtolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crus tres-ſages, eſtoient pourtant bien pleines, & pour moy je ſuis perſuadé que la mienne s'eſt remplie conſiderablement depuis que je vous entretiens de Viſions, tantoſt Philoſophiques, tantoſt Poëtiques, mais ce qui me conſole, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que par tout ce que je vous dis, je ne vous faſſe avoir bien-toſt auſſi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la ſienne parmy tant d'autres. Il s'en ſaiſit avec la permiſſion de ſaint Jean, & reprit tout ſon Eſprit par le nez comme de l'Eau de la Reine de Hongrie; mais l'Arioſte dit qu'il ne le porta pas bien loin, & qu'il le laiſſa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque temps de là. Il n'oublia pas la Phiole de Roland, qui eſtoit le ſujet du Voyage. Il eut aſſez de peine à la porter, car l'Eſprit de ce Heros eſtoit de ſa nature aſſez peſant, & il n'y en manquoit pas une ſeule goute. Enſuite l'Arioſte, ſelon ſa loüable coutume de dire tout ce qu'il luy plaiſt, apoſtrophe ſa Maiſtreſſe, & luy dit en de fort beaux Vers, *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en raporter l'eſprit*

que vos charmes m'ont fait perdre? Je ne me plaindrois pas de cette perte là, pourveu qu'elle n'allaſt pas plus loin, mais s'il faut que la choſe continuë comme elle a commencé, je n'ay qu'à m'attendre à devenir tel que j'ay décrit Roland. Je ne croy pourtant pas que pour ravoir mon eſprit, il ſoit beſoin que j'aille par les airs, juſque dans la Lune, mon eſprit ne loge pas ſi haut, il va errant ſur vos yeux, ſur voſtre bouche, & ſi vous voulez bien que je m'en reſaiſiſſe, permettez que je le recueille avec mes lévres. Cela n'eſt-il pas joly? Pour moy, à raiſonner comme l'Arioſte, je ſerois d'avis qu'on ne perdiſt jamais l'eſprit que par l'Amour, car vous voyez qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des levres qui ſçachent le recouvrer, mais, quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le perdons, par exemple, à Philoſopher preſentement, il va dans la Lune, & on ne le rattrape pas quand on veut. En recompenſe, répondit la Marquiſe, nos Phioles ſeront honorablement dans le Quartier des Phioles philoſophiques, au lieu que nos Eſprits iroient peut-eſtre icy errans ſur quelqu'un qui n'en ſeroit pas digne. Mais pour achever de m'oſter le mien, dites-moy, & dites-moy bien ſerieuſement, ſi vous croyez qu'il y ait des Hommes dans la Lune, car juſqu'à preſent vous ne m'en avez pas parlé d'une maniere aſſez poſitive. Moy, repris-je? Je ne croy point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyez combien la face de la Nature eſt changée d'icy à la Chine; d'au-

d'autres Viſages, d'autres Figures, d'autres Mœurs, & preſque d'autres Principes de raiſonnement. D'icy à la Lune le changement doit eſtre bien plus conſiderable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes, à peine ſont-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve ; ce ſont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois aſſez imparfaite, mais preſque ſans aucune raiſon humaine. Qui pourroit pouſſer juſqu'à la Lune, aſſurément ce ne ſeroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles ſortes de Gens ſeroient-ce donc, reprit la Marquiſe, avec un air d'impatience? De bonne foy, Madame, repliquay-je, je n'en ſçay rien. S'il ſe pouvoit faire que nous euſſions de la raiſon, & que nous ne fuſſions pourtant pas Hommes ; & ſi d'ailleurs nous habitions la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y euſt icy bas cette eſpece bizarre de Creatures qu'on appelle le Genre humain? pourrions nous bien nous figurer quelque choſe qui euſt des paſſions ſi folles, & des reflexions ſi ſages; une durée ſi courte, & des veuës ſi longues; tant de ſcience ſur des choſes preſque inutiles, & tant d'ignorance ſur les plus importantes ; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude; une ſi forte envie d'eſtre heureux, & une ſi grande incapacité de l'eſtre? Il faudroit que les Gens de la Lune euſſent bien de l'eſprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons inceſſamment nous-meſmes, & nous en ſommes

mes encore à deviner comment nous sommes faits. On a esté réduit à dire que les Dieux estoient pleins de Nectar lors qu'ils firent les Hommes, & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid, ils ne pûrent s'empescher d'en rire. Nous voilà donc bien en seureté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas; mais je voudrois que nous les pussions deviner, car en verité cela inquiete de sçavoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voyons, & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoy, répondis-je, n'avez-vous point d'inquietude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entierement inconnuë, Nous sommes portez eux & nous sur un mesme Vaisseau dont ils occupent la Prouë, & nous la Pouppe. Vous voyez que de la Pouppe à la Proüe il n'y a aucune communication, & qu'à un bout du Navire on ne sçait point quelles Gens sont à l'autre, ny ce qu'ils y font; & vous voudriez sçavoir ce qui se passe dans la Lune, dans cet autre Vaisseau qui flotte loin de nous par les Cieux?

Oh! reprit-elle, je compte les Habitans de la Terre Australe pour connus, parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup, & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir; ils demeureront toûjours là, & ne nous échaperont pas; mais ces Gens de la Lune, on ne les connoistra jamais, cela est desesperant. Si je vous répondois serieusement, repliquay-je, qu'on

qu'on ne ſçait ce qui arrivera, vous vous mocqueriez de moy, & je le meriterois ſans doute. Cependant je me défendrois aſſez bien, ſi je voulois. J'ay une penſée tres-ridicule, qui a un air de vray-ſemblance qui me ſurprend ; je ne ſçay où elle peut l'avoir pris, eſtant auſſi impertinente qu'elle eſt. Je gage que je vais vous reduire à avoüer contre toute raiſon, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettez-vous dans l'eſprit l'eſtat où eſtoit l'Amerique avant qu'elle euſt eſté découverte par Chriſtophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoiſtre les Sciences, ils ne connoiſſoient pas les Arts les plus ſimples, & les plus neceſſaires. Ils alloient nuds, ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc, ils n'avoient jamais conceu que des hommes puſſent eſtre portez par des Animaux; ils regardoient la Mer comme un grand eſpace deffendu aux hommes, qui ſe joignoit au Ciel, & au delà duquel il n'y avoit rien. Il eſt vray qu'aprés avoir paſſé des années entieres à creuſer le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils ſe mettoient ſur Mer dans ce tronc, & alloient terre à terre portez par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaiſſeau eſtoit ſujet à eſtre ſouvent renverſé, il faloit qu'ils ſe miſſent auſſi-toſt à la nage pour le ratraper, & à proprement parler, ils nageoient toûjours, hormis le temps qu'ils s'y délaſſoient. Qui leur euſt dit qu'il y avoit une ſorte de Navigation incomparablement plus

parfaite, qu'on pouvoit traverser cette étenduë infinie d'eaux de tel costé & de tel sens qu'on vouloit, qu'on s'y pouvoit arrester sans mouvement au milieu des Flots émeus, qu'on estoit maistre de la vitesse avec laquelle on alloit, qu'enfin cette Mer, quelque vaste qu'elle fust, n'estoit point un obstacle à la communication des Peuples, pourveu seulement qu'il y eust des Peuples au delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais creu Cependant voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se presente à eux. De grands corps énormes qui paroissent avoir des aisles blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jetter sur le rivage des Gens inconnus tout écaillez de fer, disposant comme ils veulent de Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur resiste. D'où sont-ils venus? Qui a pû les amener par dessus les Mers? Qui a mis le feu en leur disposition? Sont-ce des Dieux? Sont-ce les Enfans du Soleil? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sçay, Madame, si vous entrez comme moy dans la surprise des Ameriquains, mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille. Aprés cela, je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre, Les Ameriquains eussent-ils creu qu'il y en eust deu avoir entre l'Amerique & l'Europe qu'ils ne connoissoient seulement pas? Il est vray qu'il

qu'il faudra traverser ce grand espace d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune; mais ces grandes Mers paroissoient-elles aux Ameriquains plus propres à estre traversées? En verité, dit la Marquise en me regardant, vous estes fou. Qui vous dit le contraire, répondis-je? Mais je veux vous le prouver, reprit-elle, je ne me contente pas de l'aveu que vous en faites. Les Ameriquains estoient si ignorans, qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pust se faire des chemins au travers des Mers si vastes; mais nous qui avons tant de connoissances, nous nous figurerions bien qu'on pust aller par les Airs, si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible, repliquay-je, on commence déja à voler un peu; plusieurs personnes differentes ont trouvé le secret de s'ajuster des ailes qui les soutiennent en l'air, de leur donner du mouvement, & de passer par dessus des Rivieres, ou de voler d'un Clocher à un autre. A la verité ce n'a pas esté un vol d'Aigle, & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oyseaux un bras ou une jambe; mais enfin cela ne represente encore que les premieres planches que l'on a mises sur l'eau, & qui ont esté le commencement de la Navigation. De ces planches-là, il y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître, il se perfectionnera, & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Pré-

tendons-nous avoir découvert toutes choſes, ou les avoir miſes à un point qu'on n'y puiſſe rien ajoûter? Eh! de grace, conſentons qu'il y ait encore quelque choſe à faire pour les Siecles à venir. Je ne conſentiray point, dit-elle, qu'on vole jamais, que d'une maniere à ſe rompre auſſi-toſt le cou. Et bien, luy répondis-je, ſi vous voulez qu'on vole toûjours ſi mal icy, on volera mieux dans la Lune; ſes Habitans ſeront plus propres que nous à ce meſtier; car il n'importe que nous allions là, ou qu'ils viennent icy, & nous ſerons comme les Ameriquains qui ne ſe figuroient pas qu'on puſt naviger, quoy qu'à l'autre bout du Monde on navigeaſt fort bien. Les Gens de la Lnne ſeroient donc déja venus, reprit-elle preſque en colere. Les Européens n'ont eſté en Amerique qu'aux bout de ſix mille ans, repliquay-je, en éclatant de rire, il leur fallut ce temps-là pour perfectionner la Navigation juſqu'au point de pouvoir traverſer l'Ocean. Les Gens de la Lune ſçavent peut eſtre déja faire de petits voyages dans l'air, à l'heure qu'il eſt, ils s'exercent; quand ils ſeront plus habiles & plus experimentez, nous les verrons, & Dieu ſçait quelle ſurpriſe. Vous eſtes inſuportable, dit-elle, de me pouſſer à bout avec un raiſonnement auſſi creux que celuy-là. Si vous me fâchez repris-je, je ſçay bien ce que j'ajoûteray encore pour le fortifier. Remarquez que le Monde ſe dévelope peu à peu. Les Anciens ſe tenoient bien ſeurs que la Zone Torride, & les Zones Glacia-

les

ſes ne pouvoient eſtre habitées à cauſe de l'excés ou du chaud ou du froid, & du tems des Romains la Carte generale de la Terre n'éſtoit guere plus étenduë que la Carte de leur Empire, ce qui avoit de la grandeur en un ſens, & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laiſſa pas de ſe trouver des hommes, & dans des Pays tres chauds & dans des Pays tres-froids; voilà déja le Monde augmenté. Enſuite on jugea que l'Ocean couvroit toute la Terre, horſmis ce qui eſtoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais oüy parler, & puis auroient-ils eu les pieds en haut, & la teſte en bas? Aprés ce beau raiſonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle reformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendez bien, Madame, ces Antipodes-là qu'on a trouvez contre toute eſperance, devroient nous apprendre à eſtre retenus dans nos jugemens. Le Monde achevera peut-eſtre de ſe déveloper pour nous, on connoiſtra juſqu'à la Lune. Nous n'en ſommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'eſt pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela ſe faſſe d'ordre. Quand nous aurons bien connu noſtre habitation, il nous ſera permis de connoiſtre celle de nos Voiſins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquiſe en me regardant attentivement, je vous trouve ſi profond ſur cette matiere; qu'il n'eſt pas poſſible que vous ne croyez tout de bon ce

que vous dites. J'en ſerois bien fâché, répondis-je, je veux ſeulement vous faire voir qu'on peut aſſez bien ſoûtenir une opinion chimerique, pour embaraſſer une perſonne d'eſprit, mais non pas aſſez bien pour la perſuader. Il n'y a que la verité qui perſuade, meſme ſans avoir beſoin de paroiſtre avec toutes ſes preuves. Elle entre ſi naturellement dans l'eſprit que quand on l'apprend pour la premiere fois il ſemble qu'on ne faſſe que s'en ſouvenir. Ah! vous me ſoulagez, repliqua la Marquiſe, voſtre faux raiſonnement m'incommodoit, & je me ſens plus en état d'aller me coucher tranquillement, ſi vous voulez bien que nous nous retirions.

TROISIE'ME SOIR.

Particularitez du Monde de la Lune. Que les autres Planetes ſont habitées auſſi.

LA Marquiſe voulut m'engager pendant le jour à pourſuivre nos Entretiens, mais je luy repreſentay que nous ne devions confier de telles réveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puiſqu'auſſi bien elles en eſtoient l'objet. Nous ne manquaſmes pas à aller le ſoir dans le Parc, qui devenoit un lieu conſacré à nos Converſations ſçavantes.

J'ay bien des nouvelles à vous apprendre, luy-dis-je; la Lune que je vous diſois hier, qui

qui ſelon toutes les apparences eſtoit habitée, pourroit bien ne l'eſtre point; j'ay penſé à une choſe qui met ſes Habitans en péril. Je ne ſouffriray point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviez preparée à voir ces Gens là venir icy au premier jour, & aujourd'huy ils ne ſeroient ſeulement pas au monde; vous ne vous joüerez point ainſi de moy, vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune, j'ay ſurmonté la peine que j'y avois; je les croiray. Vous allez bien viſte, repris-je, il faut ne donner que la moitié de ſon eſprit aux choſes de cette eſpece que l'on croit, & en reſerver une autre moitié libre, où le contraire puiſſe eſtre admis, s'il en eſt beſoin. Je ne me paye point de Sentences, repliqua-t-elle, allons au fait. Ne faut-il pas raiſonner de la Lune comme de Saint Denis? Non, répondis-je, la Lune ne reſſemble pas autant à la Terre que Saint Denis reſſemble à Paris. Le Soleil éleve de la Terre des Eaux, des exhalaiſons & des vapeurs, qui montant en l'air juſqu'à quelque hauteur, s'y aſſemblent, & forment les nüages. Ces nüages ſuſpendus voltigent irregulierement autour de noſtre Globe, & ombragent tantoſt un Pays, tantoſt un autre. Qui verroit la Terre de loin, remarqueroit ſouvent quelques changemens ſur ſa face, parce qu'un grand Pays couvert par des nüages, ſeroit un endroit obſcur, & deviendroit plus lumineux dés qu'il ſeroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de place, ou s'aſſembleroient diverſe-

ment, ou disparoiſtroient tout à fait. O
verroit donc auſſi ces meſmes changemens ſu
la face de la Lune, ſi elle avoit des nüage
autour d'elle; mais tout au contraire, toute
ſes taches ſont fixes, les endroits lumineux
le ſont toujours, & voilà le malheur A ce
compte là, le Soleil n'éleve point de vapeurs
ny d'exhalaiſons de deſſus la Lune. C'eſt
donc un corps infiniment plus dur & plus ſo-
lide que noſtre Terre, dont les parties les plus
ſubtiles ſe dégagent aiſément d'avec les autres
& montent en haut dés qu'elles ſont miſes en
mouvement par la chaleur. Il faut que ce ſoit
quelque amas de Rochers & de Marbres, où
il ne ſe fait point d'évaporations, d'ailleurs
elles ſe font ſi naturellement & ſi neceſſaire-
ment, où il y a des Eaux, qu'il ne doit
point y avoir d'eaux où il ne s'en fait point.
Qui ſont donc les Habitans de ces Rochers
qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays
qui n'a point d'eaux? Et quoy, s'écria t-el-
le, il ne vous ſouvient plus que vous m'avez
aſſeurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers
que l'on diſtinguoit d'icy? Ce n'eſt qu'une
conjecture, répondis-je, j'en ſuis bien fâché;
ces endroits obſcurs qu'on prend pour des
Mers, ne ſont peut-eſtre que de grandes ca-
vitez. De la diſtance où nous ſommes, il
eſt permis de ne pas deviner tout à fait juſte.
Mais, dit-elle, cela ſuffira-t-il pour nous faire
abandonner les Habitans de la Lune? Non
pas tout à fait, Madame, répondis-je, nous
ne nous déterminerons ny pour eux, ny con-
tre

tre eux, Je vous avouë ma foiblesse, repliqua-t-elle, je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination, j'ay besoin de croire. Fixez-moy promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune; conservons-les, ou aneantissons-les pour jamais, & qu'il n'en soit plus parlé ; mais conservons-les plûtôt, s'il se peut, j'ay pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisseray donc pas la Lune déserte, repris-je, repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la verité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point, on ne peut pas croire qu'elle ait des nüages autour d'elle, qui ombragent tantost une partie, tantost une autre, mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs n'y d'exhalaisons. Nos nüages que nous voyons portez en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre estoient separées en trop petites parties pour pouvoir estre veuës, & qui ont rencontré un peu plus haut une froideur qui les a resserrées, & renduës visibles par la réunion de leurs parties, aprés quoy ce sont de gros nüages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluyes. Mais ces mesmes vapeurs, & ces mesmes exhalaisons se tiennent quelquefois assez dispersées pour estre imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées tres-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Il se peut aussi que les vapeurs qui sortent de la Lune, car enfin

il faut qu'il en ſorte, il n'eſt pas croyable que la Lune ſoit une maſſe dont toutes les parties ſoient d'une égale ſolidité, toutes également en repos les unes auprés des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil ſur elles; nous ne connoiſſons aucun corps de cette nature, les Marbres meſme n'en ſont pas, tout ce qui eſt le plus ſolide change & s'altere, ou par le mouvement ſecret & inviſible qu'il a en luy-meſme, ou par celuy qu'il reçoit de dehors; Il ſe peut donc que les vapeurs qui ſortent de la Lune, ne ſe raſſemblent point autour d'elle en nüages, & ne retombent point ſur elle en pluyes, mais ſeulement en roſées. Il ſuffit pour cela que l'air dont apparemment la Lune eſt environnée en ſon particulier, comme noſtre Terre l'eſt du ſien, ſoit un peu different de noſtre air, & les vapeurs de la Lune un peu differentes des vapeurs de la Terre, ce qui eſt quelque choſe de plus que vrayſemblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matiere eſtant diſpoſée dans la Lune autrement que ſur la Terre, les effets ſoient differens, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement interieur dans les parties de la Lune, ou produit par des cauſes étrangeres, voilà ſes Habitans qui renaiſſent, & nous avons le fond neceſſaire pour leur ſubſiſtance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la maniere de la Lune que

je fais profeſſion de ne pas connoiſtre, le tout proportionné aux beſoins de ſes Habitans, que je ne connois pas non plus.

C'eſt-à-dire, me dit la Marquiſe, que vous ſçavez ſeulement que tout eſt bien, ſans ſçavoir comme il eſt ; c'eſt beaucoup d'ignorance ſur bien peu de ſçience, mais il faut s'en conſoler ; je ſuis encore trop heureuſe que vous ayez rendu à la Lune ſes Habitans. Je ſuis meſme fort contente que vous luy donniez un Air qui l'enveloppe en ſon particulier, il me sembleroit deſormais que ſans cela une Planete ſeroit trop nuë.

Ces deux Airs differens, repris-je, contribuënt à empeſcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler, que ſçavons-nous, comme je vous diſois hier, ſi on ne volera pas fort bien quelque jour ? J'avouë pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre ſeroit encore une difficulté à ſurmonter, qui eſt aſſurement conſiderable, mais quand meſme elle ne s'y rencontreroit pas, quand meſme les deux Planetes ſeroient fort proches, il ne ſeroit pas poſſible de paſſer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'eau eſt l'air des Poiſſons, ils ne paſſent jamais dans l'air des Oyſeaux, ny les Oyſeaux dans l'air des Poiſſons ; ce n'eſt pas la diſtance qui les en empeſche, c'eſt que chacun a pour priſon l'air qu'il reſpire. Nous trouvons que le noſtre eſt meſlé de vapeurs plus épaiſſes & plus groſſieres que celuy de la Lune. A ce

compte

compte un Habitant de la Lune qui ſeroit arrivé aux confins de noſtre Monde, ſe noyeroit dés qu'il entreroit dans noſtre Air, & nous le verrions tomber mort ſur la Terre.

Oh! que j'aurois d'envie, s'écria la Marquiſe, qu'il arrivaſt quelque grand nauffrage qui répandiſt içy bon nombre de ces gens-là, dont nous irions conſiderer à noſtre aiſe les figures extraordinaires! Mais, repliquay-je, s'ils eſtoient aſſez habiles pour naviger ſur la ſurface exterieure de noſtre Air, & que de là par la curioſité de nous voir, ils nous peſchaſſent comme des Poiſſons, cela vous plairoit-il? Pourquoy non, repondit-elle en riant? Pour moy, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs Filets, ſeulement pour avoir le plaiſir de voir ceux qui m'auroient peſchée.

Songez, repliquay-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de noſtre Air, il n'eſt pas reſpirable pour nous dans toute ſon étenduë, il s'en faut bien; Il ne l'eſt déja preſque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'air le plus pur, ne diſent auſſi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des viſites & tres-rares & tres-courtes, c'eſt qu'il y en a peu dentr'eux qui ſçachent plonger, & que ceux-là meſme ne peuvent faire juſqu'au fond de cet air épais où nous ſommes, que des plongeons de tres peu de durée. Voilà donc bien des barrieres naturel-

les qui nous deffendent la ſortie de noſtre Monde, & l'entrée de celuy de la Lune. Tâchons du moins pour noſtre conſolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde là. Je croy, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Aſtres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroiſſent qu'au travers d'une eſpece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'eſt noſtre Air, meſlé comme il eſt de vapeurs, & d'exhalaiſons, & qui ne s'étend pas bien haut. Quelques Modernes prétendent que de luy-meſme il eſt bleu auſſi bien que l'eau de la Mer, & que cette couleur ne paroiſt dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel, diſent-ils, où ſont attachées les Etoiles Fixes, n'a de luy-meſme aucune lumiere, & par conſequent il devroit paroiſtre noir; mais on le voit au travers de l'Air, qui eſt bleu, & il paroiſt bleu. Si cela eſt, les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent paſſer au travers de l'Air ſans ſe teindre un peu de ſa couleur, & perdre autant de celle qui leur eſt naturelle. Mais quand meſme l'Air ne ſeroit pas coloré de luy-meſme, il eſt certain qu'au travers d'un gros broüillard, la lumiere d'un flambeau qu'on voit un peu de loin, paroiſt toute rougeâtre, quoy que ce ne ſoit pas ſa vraye couleur, & noſtre Air n'eſt non plus qu'un gros broüillard, qui nous doit alterer la vraye couleur & du Ciel, & du Soleil, & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la ma-

matiere celeste de nous apporter la lumiere & les couleurs dans toute leur pureté, & telles qu'elles sont. Ainsi, puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que nostre Air, ou il est teint en luy-mesme d'une autre couleur, ou du moins c'est un autre broüillard qui cause une autre alteration aux couleurs des corps celestes. Enfin, à l'égard des Gens de la Lune, cette Lunette au travers de laquelle on voit tout, est changée.

Cela me fait preferer nostre sejour à celuy de la Lune, dit la Marquise, je ne sçaurois croire que l'assortiment des couleurs celestes y soit aussi beau qu'il l'est icy. Mettons, si vous voulez, un Ciel rouge, & des Etoiles vertes l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre, repris-je, que vous assortiriez un habit, ou un meuble; mais croyez-moy, la nature a bien de l'esprit; laissez-luy le soin d'inventer un assortiment de couleur pour la Lune, & je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vuë different, & de le varier d'une maniere toûjours agréable.

Je reconnois son adresse, interrompit la Marquise, elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de veuë, elle n'a changé que les Lunettes, & elle a l'honneur de cette grande diversité, sans en avoir fait la dépense. Avec un air bleu, elle nous donne un Ciel bleu, & peut-estre avec un Air rouge, elle

elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune, c'eſt pourtant toûjours le meſme Ciel. Il me paroiſt qu'elle nous a mis auſſi dans l'imagination de certaines Lunettes. au travers deſquelles on voit tout, & qui changent fort les objets à l'égard de chaque homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le ſéjour d'Aſtrée. Un Philoſophe la voit comme une groſſe Planete qui va par les Cieux, toute couverte de Fous. Je ne croy pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune, qu'il fait icy d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle eſt plus ſurprenant dans nos imaginations, repliquay-je, car ce ne ſont que les meſmes objets, qu'on voit ſi differemment; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets, ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit icy. Peut-eſtre ne connoiſſent-ils point en ce Pais-là l'Aurore, ny les Crepuſcules. L'Air qui nous environne. & qui eſt élevé au deſſus de nous, reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber ſur la Terre, & parce qu'il eſt fort groſſier, il en arreſte une partie, & nous les envoye, quoy qu'ils ne nous fuſſent pas naturellement deſtinez. Ainſi l'Aurore & les Crepuſcules ſont une grace que la Nature nous fait; c'eſt une lumiere que régulierement nous ne devrions point avoir, & qu'elle nous donne par deſſus ce qui nous eſt dû Mais dans la Lune, où apparemment l'Air eſt plus pur,

il pourroit bien n'estre pas si propre à renvoyer en bas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil se leve, ou aprés qu'il est couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur, qui en se fortifiant peu à peu, les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil, ou qui en s'affoiblissant comme de nuance eu nuance, les accoutumeroit à sa perte. Ils sont dans des tenebres profondes, & tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau, voila leurs yeux frappez de tout l'éclat qui est dans le Soleil; ils sont dans une lumiere vive & éclatante, & tout d'un coup les voila tombez dans des tenebres profondes. Le jour & la nuit ne sont point liez par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-ciel est encore une chose qui manque aux Gens de la Lune, car si l'Aurore est un effet de la grossiéreté de l'air & des vapeurs, l'Arc-en-Ciel se forme dans les nuages d'où tombent les pluyes, & nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puis qu'il n'y a autour de la lune ny vapeurs assez grossieres, ny nuages pluvieux, adieu l'Arc-en-ciel avec l'Aurore, & à quoy ressembleront les belles de ce Pays-là? Quelle source de comparaisons perduë?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là, dit la Marquise, & je trouve qu'on est assez bien recompensé dans la Lune, de n'avoir ni Aurore, ni Arc-en-Ciel, car on ne doit avoir par la mesme raison ny Foudres ny Tonnerres, puisque ce-sont aussi des choses qui se for-

forment dans les nüages. On a de beaux jours toûjours ſereins, pendant leſquels on ne perd point le Soleil de veuë. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne ſe montrent; on ne connoiſt ny les orages ny les tempeſtes, ny tout ce qui paroiſt eſtre un effet de la colere du Ciel; trouvez-vous qu'on ſoit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un ſéjour enchanté, répondis-je; cependant je ne ſçay s'il eſt ſi délicieux d'avoir toûjours ſur la teſte, pendant des jours qui en valent quinze des noſtres, un Soleil ardent dont aucun nüage ne modere la chaleur. Peut-eſtre auſſi eſt-ce à cauſe de cela que la Nature a creuſé dans la Lune des eſpeces de Puits, qui ſont aſſez grands pour eſtre apperceus par nos Lunettes; car ce ne ſont point des Vallées qui ſoient entre des Montagnes, ce ſont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats. Que ſçait-on ſi les Habitans de la Lune, incommodez par l'ardeur perpetuelle du Soleil, ne ſe refugient point dans ces grands Puits? Ils n'habitent peut-eſtre point ailleurs, c'eſt là qu'ils bâtiſſent leurs Villes. Nous voyons icy que la Rome ſoûterraine eſtoit preſque auſſi grande que la Rome qui eſtoit ſur Terre. Il ne faudroit qu'oſter celle-cy, le reſte ſeroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un Peuple eſt dans un Puits, & d'un Puits à l'autre il y a des chemins ſoûterrains pour la communication des Peuples. Vous vous moquez de cette viſion, j'y conſens de tout mon cœur; cependant à vous parler tres-

ſerieuſement, vous pourriez vous tromper plûtoſt que moy. Vous croyez que les Gens de la Lune doivent habiter ſur la ſurface de leur Planete, parce que nous habitons ſur la ſurface de la noſtre : c'eſt tout le contraire, puiſque nous habitons ſur la ſurface de noſtre Planete, ils pourroient bien n'habiter pas ſur la ſurface de la leur. D'icy là il faut que toutes choſes ſoient bien differentes.

Il n'importe, dit la Marquiſe, je ne puis me réſoudre à laiſſer vivre les habitans de la Lune dans une obſcurité perpetuelle. Vous y auriez encore plus de peine, repris-je, ſi vous ſçaviez qu'un grand Philoſophe de l'Antiquité a fait de la Lune le ſéjour des Ames qui ont mérité icy d'eſtre bien-heureuſes. Toute leur felicité conſiſte en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Celeſtes font par leurs mouvemens; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre, elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie; alors, dit-il, ces Ames crient comme des deſeſperées, & la Lune ſe haſte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit ſi fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver icy les bienheureux de la Lune, car apparemment on nous les envoye auſſi, & dans ces deux Planetes on croit avoir aſſez pourvû à la felicité des Ames, de les avoir tranſportées dans un autre Monde. Serieuſement, repris-je, ce ne ſeroit pas un plaiſir mediocre de voir pluſieurs mondes differens. Ce voyage me réjoüit quelquefois beau-

coup

coup à ne le faire qu'en imagination, & que ſeroit-ce, ſi on le faiſot en effet? Cela vaudroit bien mieux que d'aller d'icy au Japon, c'eſt-à-dire de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre ſur un autre pour ne voir que des hommes. Et bien, dit-elle, faiſons le Voyage des Planetes, comme nous pourrons; qui nous en empeſche? Allons nous placer dans tous ces differens points de veuë, & de là conſiderons l'Univers. N'avons-nous plus rien à voir dans la Lune? Ce Monde là n'eſt pas encore épuiſé, répondis-je. Vous vous ſouvenez bien que les deux mouvemens, par leſquels la Lune tourne ſur elle-meſme & autour de nous, eſtant égaux, l'un rend toûjours à nos yeux ce que l'autre leur devroit dérober, & qu'ainſi elle nous preſente toûjours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye, & comme la Lune doit eſtre cenſée ne tourner point ſur ſon centre à noſtre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toûjours, & toûjours attachez au meſme endroit du Ciel. Quand elle eſt dans la nuit, & ces nuits là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, enſuite un plus grand, & preſque d'heure en heure la lumiere luy paroiſt ſe répandre ſur la face de la Terre juſqu'à-ce qu'enfin elle la couvre entiere, au lieu que ces meſmes changemens ne nous paroiſſent arriver ſur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-tems de veuë. Je voudrois bien pouvoir de-

viner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que nostre Terre leur paroist immobile, lors que tous les autres Corps Célestes se levent & se couchent sur leurs testes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur, car elle est quarante fois plus grosse que la Lune, & quand les Poëtes veulent loüer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant voicy une difficulté. On voit fort sensiblement dedans la Lune, nostre Terre tourner sur son centre. Representez-vous nostre Europe, nostre Asie, nostre Amerique, qui se presentent à eux l'une aprés l'autre en petit, & différemment figurées, à peu prés comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroistre nouveau aux voyageurs, qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toûjours. Ah! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont esté de retour en ce grand païs auquel nous sommes inconnus! Il me vient en l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre, il se fait des especes de Pelerinages pour venir nous considerer, & qu'il y a des honneurs & des privileges pour ceux qui ont veu une fois en leur vie la grosse Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilege d'estre mieux éclairez pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit estre beaucoup

moins

moins commode à cet égard là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avions entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assez exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune en tirant vers le Soleil, on trouve Venus, Sur Venus je reprens le Saint Denis. Venus tourne sur-elle-mesme, & autour du Soleil comme la Lune, on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantost en Croissant, tantost en Décours, tantost Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre.

La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoy Venus ne le sera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toûjours, *pourquoy non*? vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planetes. N'en doutez pas, repliquay-je, ce *pourquoy non*, a une vertu qui suffira pour peupler tout, Nous voyons que toutes les Planetes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui se la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mesmes mouvemens, jusque-là tout est égal. Cependant il faudroit concevoir que ces grands Corps auroient esté faits pour n'estre point habitez, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye; pour moy, je ne m'y puis pas resoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermy dans vostre opi-

nion depuis quelques inſtans. Je viens de voir le moment que la Lune ſeroit deſerte, & que vous ne vous en ſouciez pas beaucoup, & preſentement ſi on oſoit vous dire que toutes les Planetes ne ſont pas auſſi habitées que la Terre, je voy bien que vous vous mettriez en colere. Il eſt vray, répondis-je, que dans le moment où vous venez de me ſurprendre; ſi vous m'euſſiez contredit ſur les Habitans des Planetes, non ſeulement je vous les aurois ſoutenus, mais je crois que je vous aurois dit comment ils eſtoient tous faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ay jamais ſi bien crûs que dans celuy-là; preſentement meſme que je ſuis un peu plus de ſens froid, je ne laiſſe pas de trouver qu'il ſeroit bien étrange que la Terre fuſt auſſi habitée qu'elle l'eſt, & que les autres Planetes ne le fuſſent point du tout; car ne croyez pas que nous voyons tout ce qui habite la Terre; il y a autant d'eſpeces d'Animaux inviſibles que de viſibles. Nous voyons depuis l'Elephant juſqu'au Ciron, là finit nôtre veuë; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux, dont il eſt l'Elephant, & que nos yeux ne ſçauroient appercevoir ſans ſecours. On a veu avec des Lunettes de tres-petites gouttes d'Eau de Pluie, ou de Vinaigre, ou d'autres Liqueurs, remplies de petits Poiſſons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais ſoupçonnez d'y habiter, & il y a quelque apparence que le goût qu'elles font ſentir, ſont les piqueures que ces petits Animaux font à la lan-

langue & au palais. Mélez de certaines choſes dans quelques-unes de ces Liqueurs, ou expoſez-les au Soleil, ou laiſſez-les ſe corrompre, voila auſſi-toſt de nouvelles eſpeces de petits Animaux.

Beaucoup de corps qui paroiſſent ſolides ne ſont que des amas de ces Animaux imperceptibles, qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre eſt un petit Monde habité par des Vermiſſeaux inviſibles, à qui elle paroiſt d'une étenduë immenſe, qui y connoiſſent des Montagnes & des Abiſmes, & qui d'un coſté de la feüille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermiſſeaux qui y vivent, que nous avec nos Antipodes. A plus forte raiſon, ce me ſemble, une groſſe Planete ſera-t-elle un Monde habité. On a trouvé juſque dans des eſpeces de pierres tres-dures de petits Vers ſans nombre, qui y eſtoient logez de toutes parts dans des vuides inſenſibles, & qui ne ſe nourriſſoient que de la ſubſtance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurez-vous combien il y avoit de ces petits Vers, & pendant combien d'années ils ſubſiſtoient de la groſſeur d'un grain de ſable; & ſur cet exemple, quand la Lune ne ſeroit qu'un amas de rochers, je la ferois plûtoſt ronger par ſes Habitans que de n'y en pas mettre. Enfin tout eſt vivant, tout eſt animé: mettez toutes ces eſpeces d'Animaux nouvellement découvertes, & meſme toutes celles que l'on conçoit aiſément qui ſont encore à dé-

découvrir, avec celles que l'on a toûjours veuës, vous trouverez assûrément que la Terre est bien peuplée, & que la Nature y a si liberalement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vist seulement la moitié. Croirez-vous qu'aprés qu'elle a poussé icy sa fecondité jusqu'à l'excés, elle ait esté pour toutes les autres Planetes d'une sterilité à n'y rien produire de vivant?

Ma raison est assez bien convaincuë, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarassée de la diversité qu'il faut établir entr'eux; car je voy bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des repetitions, les aura tous faits differéns, mais comment se representer cela? Ce n'est pas à l'imagination à pretendre le representer, répondis-je, elle n'est pas propre à aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine veuë universelle, la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en general sur un mesme modele; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulez, & des Affriquains paroissent estre faits sur deux modeles particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage? Nous ne sommes dans l'Univers que com-

comme une petite Famille, dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre Planete, c'est une autre Famille dont les visages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à mesure que l'on s'éloigne, & qui verroit un Habitant de la Lune, & un Habitant de la Terre, remarqueroit bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Icy, par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin on ne parle point du tout. Icy, le raisonnement se forme entierement par l'experience ; ailleurs l'experience y ajoûte fort peu de chose ; plus loin les Viellards n'en sçavent pas plus que les Enfans. Icy, on se tourmente de l'avenir plus que du passé ; ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin on ne se tourmente ny de l'un ny de l'autre, & ceux-là ne sont peut-estre pas les plus malheureux. On dit qu'il pourroit bien nous manquer un sixiéme Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixiéme Sens est apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possedons. Peut-estre mesme y-a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels ; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en est écheu que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoistre d'autres. Nos Sciences ont de

certaines bornes que l'Eſprit humain n'a jamais pû paſſer, il y a un point où elles nous manquent tout à coup; le reſte eſt pour d'autres Mondes, où quelque choſe de ce que nous ſçavons eſt inconnu. Cette Planete-cy joüit des douceurs de l'Amour, mais elle eſt toûjours deſolée en pluſieurs de ſes parties par les fureurs de la Guerre. Dans un autre Planete on joüit d'une Paix éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoiſt point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les Hommes pour la diſtribution du bonheur ou des talens, elle l'aura ſans doute pratiqué en grand entre les Mondes; & elle ſe ſera bien ſouvenuë de mettre en uſage ce ſecret merveilleux qu'elle a de diverſifier toutes choſes, & de les égaler en meſme temps par les compenſations.

Eſtes-vous contente, Madame, ajoûtay-je en quittant le ton ſerieux? Vous ay-je débité aſſez de chimeres? Vrayement, répondit-elle, il me ſemble que j'ay preſentement moins de peine à attrapper les differences de tous ces Mondes. Mon imagination travaille ſur le plan que vous m'avez donné. Je me repreſente comme je puis des Caracteres & des Coutumes extraordinaires pour les Habitans des Planetes, & je leur compoſe meſmes des figures tout-à-fait bizarres. Je ne vous les pourrois pas décrire, mais je voy pourtant quelque choſe. Pour ces figures-là, repliquay-je, je vous conſeille d'en laiſſer le ſoin aux Songes que vous aurez cette nuit. Nous verrons

demain

demain s'ils vous auront bien servie, & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planete.

QUATRIE'ME SOIR.

Particularitez des Mondes de Venus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, & de Saturne.

LEs Songes ne furent point heureux : ils representerent toûjours quelque chose qui ressembloit à ce que l'on voit icy. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochent à la veuë de nos Tableaux, de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bizarres & grotesques. *Bon*, nous disent-ils, *cela est tout fait comme des hommes*, *il n'y a pas là d'imagination.* Il falut donc se resoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes, & se contenter d'en deviner ce que nous pourrions en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en estions à Venus. On est bien seur, dis-je à la Marquise, que Venus tourne sur elle-mesme, mais on ne sçait pas bien en quel temps, ny par consequent combien ses jours durent. Pour ses années, elles ne sont que de huit mois, puis qu'elle tourne en ce temps-là autour du Soleil. Comme elle est quarante fois plus petite que la Terre, la Terre de dedans Venus paroist une Planete quarante fois plus

plus grande, que Venus ne nous paroist d'icy; & comme la Lune est aussi quarante fois plus petite que la Terre, elle paroist de dedans Venus à peu prés de la mesme grandeur dont Venus nous paroist d'icy.

Vous m'affligez, dit la Marquise. Je voy bien que la Terre n'est pas pour Venus l'Etoile du Berger, & la Mere des Amours, comme Venus l'est pour la Terre; car la Terre de dedans Venus paroist trop grande, mais la Lune qui y paroist de la mesme grandeur dont Venus nous paroist d'icy, est justement taillée comme il faut pour y estre Mere des Amours, & Etoile du Berger. Ces noms ne peuvent convenir qu'à une petite Planete qui soit jolie, claire, brillante, & qui ait un air galant. C'est asseurément une destinée agréable pour nostre Lune que de presider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs Conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est tres-favorable aux Amours, Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumiere plus vive & plus de chaleur.

Je voy presentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins; un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toûjours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous

tous les jours des Feſtes, des Danſes & des Tournois. Permettez-moy de vous dire, Madame, repliquay, que vous ne connoiſſez guere bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient eſté auprés d'eux que des Lappons & des Groëenlandois pour la froideur & pour la ſtupidité.

Mais que ſera-ce des Habitans de Mercure? Ils ſont encore plus proches du Soleil; il faut qu'ils ſoient fous à force de vivacité. Je croy qu'ils n'ont point de memoire, non plus que la pluſpart des Negres, qu'ils ne font jamais de reflexion ſur rien, qu'ils n'agiſſent qu'à l'avanture, & par des mouvemens ſubits, & qu'enfin c'eſt dans Mercure que ſont les Petites Maiſons de l'Univers. Ils voyent le Soleil beaucoup plus grand que nous ne le voyons, parce qu'ils en ſont beaucoup plus proches. Il leur envoye une lumiere ſi forte, que s'ils eſtoient icy, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de tres-foibles Crepuſcules, & peut-eſtre n'y pourroient-ils pas diſtinguer les objets; & la chaleur à laquelle ils ſont accoutumez eſt ſi exceſſive, que celle qu'il fait icy au fond de l'Afrique, ſeroit propre à les glacer. Leur année n'eſt que de trois mois. La durée de leur jour ne nous eſt point connuë, parce que Mercure eſt ſi petit & ſi proche du Soleil, dans les rayons duquel il eſt preſque toûjours perdu, qu'il échape à toute l'adreſſe des Aſtronomes, & qu'on n'a pû encore avoir aſſez de priſe ſur luy, pour obſerver le mouvement qu'il doit avoir ſur ſon

ceutre

centre; mais sa petitesse fait croire qu'il acheve ce tour en peu de temps; que par consequent le jour de Mercure est fort court, & que ses Habitans voyent le Soleil comme un grand poële ardent, peu éloigné de leurs testes, & qui va d'une rapidité prodigieuse. Cela en est mieux pour eux, car apparemment ils soûpirent aprés la nuit. Ils sont éclairez pendant ce temps-là de Venus, & de la Terre, qui leur doivent paroistre assez grandes. Pour les autres Planetes, comme elles sont au delà de la Terre vers le Firmament, ils les voyent plus petites que nous ne les voyons, & n'en reçoivent que bien peu de lumiere; peut-estre n'en reçoivent-ils point du tout. Les Etoiles Fixes sonr aussi plus petites pour eux, & mesme il doit y en avoir beaucoup qui disparoissent entierement; c'est, selon moy, une perte. Je serois bien fâché de voir cette grande voûte ornée de moins d'Etoiles, & de ne voir celles qui me resteroient, que plus petites, & d'une couleur plus effacée.

Je ne suis pas si touchée, dit la Marquise, de cette perte-là que font les Habitans de Mercure, que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excés de la chaleur. Je voudrois bien que nous les soulageassions un peu. Donnons à Mercute de longues & d'abondantes pluyes qui le rafraichissent, comme on dit qu'il en tombe icy dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & mesme nous pou-

vons

vons rafraichir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent eſtre tres-chauds par leur ſituation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Aouſt, juſque-là que les Rivieres ſe gelent. C'eſt que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaiſons en ſont fort froides, & la force de la chaleur les fait ſortir de la Terre en grande abondance. Mercure ſera, ſi vous voulez, une petite Planete toute de ſalpêtre, & le Soleil tirera d'elle-meſme le remede au mal qu'il luy pourroit faire. Ce qu'il y a de ſeur, c'eſt que la nature ne ſçauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque choſe de meilleur, ſurvient, & les y fait vivre agréablement. Ainſi on pourroit meſme ſe paſſer dans Mercure du ſalpêtre & des pluyes.

Aprés Mercure, vous ſçavez qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. Le *pourquoy non*, nous manque là. Nous jugeons par la Terre qui eſt habitée, que les autres Corps de la meſme eſpece qu'elle, doivent l'eſtre auſſi, mais le Soleil n'eſt point un Corps de la meſme eſpece que la Terre, ny que les autres Planetes. Il eſt la ſource de toute cette lumiere que les Planetes ne font que ſe renvoyer les unes aux autres, aprés l'avoir reçûe de luy. Elles en peuvent faire, pour ainſi dire, des échanges entre-elles, mais elles ne la peuvent produire. Luy ſeul tire de ſoy-meſme cette précieuſe ſubſtance, il la pouſſe avec

avec force de tous coſtez ; de là elle revient à la rencontre de tout ce qui eſt ſolide, & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vaſtes traiſnées de lumiere qui ſe croiſent & ſe traverſent, & s'entrelaſſent en mille façons differentes, & forment d'admirables tiſſus de la plus riche matiere qui ſoit au monde, Auſſi le Soleil eſt-il placé dans le centre, qui eſt le lieu le plus commode d'où il puiſſe la diſtribuer également, & animer tout par ſa chaleur. Le Soleil eſt donc un Corps particulier, mais quelle ſorte de Corps? On eſt bien embaraſſé à le dire. On avoit toûjours crû que c'eſtoit un feu tres-pur, mais on s'en deſabuſa au commencement de ce Siecle, qu'on apperçût des taches ſur ſa ſurface. Comme on avoit découvert peu de temps auparavant de nouvelles Planetes dont je vous parleray, que tout le Monde Philoſophe n'avoit l'eſprit remply d'autre choſe, & qu'enfin les nouvelles Planetes s'eſtoient miſes à la mode, on jugea auſſi-toſt que ces taches en eſtoient, qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil, & qu'elles nous en cachoient neceſſairement quelque partie, en tournant leur moitié obſcure vers nous. Déja les Sçavans faiſoient leur Cour de ces prétenduës Planetes tous les Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince, les autres d'un autre, & peut-eſtre il y auroit eu querelle entr'eux à qui ſeroit demeuré le maiſtre des taches pour les nommer comme il euſt voulu.

Je ne trouve point cela bon, interrompit la

la Marquiſe. Vous me diſiez l'autre jour qu'on avoit donné aux differentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Aſtronomes, & j'en étois fort contente. Puis que les Princes prennent pour eux la Terre, il eſt juſte que les Sçavans ſe reſervent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrez, repondis-je, qu'ils puiſſent, du moins en cas de beſoin, engager aux Princes quelque Aſtre, ou quelque partie de la Lune, Quant aux taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun uſage. Il ſe trouva que ce n'eſtoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes, qui s'élevent ſur le Soleil. Elles ſont tantoſt en grande quantité, tantoſt en petit nombre, tantoſt elles diſparoiſſent toutes; quelquefois elles ſe mettent pluſieurs enſemble, quelquefois elles ſe ſeparent, quelquefois elles ſont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des tems où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & meſme aſſez longs, où il n'en paroiſt aucune. Il ſemble que le Soleil ſoit une matiere liquide. quelques-uns diſent de l'Or fondu, qui boüillonne inceſſamment, & produit des impuretez, qui par la force de ſon mouvement ſont rejettées ſur ſa ſurface. Elles s'y conſument, & puis il s'en produit d'autres Imaginez-vous quels Corps étrangers ce ſont-là, il y en a tel qui eſt peut-eſtre auſſi grand que la Terre. Jugez par-là quelle eſt la quantité de cet Or fondu, ou l'étenduë de cette grande Mer de lumiere & de feu qu'on appelle le Soleil. D'au-

tres diſent que le Soleil paroiſt avec des Lunettes tout plein de Montagnes qui vomiſſent des flâmes, & que c'eſt comme un million de Monts Etna mis enſemble; mais on dit auſſi que ces Montagnes ſont une pure viſion, cauſée par quelque choſe qui arrive dans les Lunettes. A quoy ſe fiera-t-on, s'il faut ſe défier des Lunettes meſme, auſquelles nous devons la connoiſſance de tant de nouveaux objets? Enfin, quoy que ce puiſſe eſtre que le Soleil, il ne paroiſt nullement propre à eſtre habité. C'eſt pourtant dommage, l'habitation ſeroit belle. On ſeroit au centre de tout, on verroit toutes les Planetes tourner regulierement autour de ſoy, au lieu que nous voyons dans leurs cours une infinité de bizareries, qui n'y paroiſſent que parce que nous ne ſommes pas dans le lieu propre pour en bien juger, c'eſt-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'eſt-il pas pitoyable? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde, d'où l'étude des Aſtres puiſſe eſtre extremement facile, & juſtement dans ce lieu-là, il n'y a perſonne. Vous n'y ſongez pas, dit la Marquiſe. Qui ſeroit dans le Soleil, ne verroit rien, ny Planetes, ny Etoiles fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout? Ce ſeroient ſes Habitans qui ſeroient bien fondez à ſe croire ſeuls dans toute la Nature.

J'avouë que je m'étois trompé, répondis-je. Je ne ſongeois qu'à la ſituation où eſt le Soleil, & non à l'effet de ſa lumiere; mais vous qui me redreſſez ſi à propos, vous voulez

lez bien que je vous dise que vous vous estes trompée aussi, les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumiere, ou ils ne la pourroient recevoir, faute d'en estre à quelque distance, & tout bien consideré, le Soleil ne seroit qu'un séjour d'aveugles; encore un coup, il n'est pas fait pour estre habité; mais voulez-vous que nous poursuivions nostre Voyage des Mondes? Nous sommes arrivez au centre qui est toûjours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond, il faudroit presentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune toutes Planetes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se presente. Mars n'a rien de curieux que je sçache, ses jours ne sont pas d'une heure entiere plus longs que les nostres; mais ses années valent deux de nos années. Il est plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand & moins vif que nous ne le voyons; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arreste. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites! Ce sont quatre petites Planetes qui tournent autour de luy, comme nostre Lune tourne autour de nous. Mais, interrompit la Marquise, pourquoy y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qn'elles? Serieusement il me paroistroit plus regulier & plus uniforme que toutes les Planetes, grandes & petites, n'eussent

 sent

ſent que le meſme mouvement autour du Soleil.

Ah! Madame, repliquay-je, ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Tourbillons de Deſcartes, ces Tourbillons dont le nom eſt ſi terrible, & l'idée ſi agréable, vous ne parleriez pas comme vous faites. La teſte me duſt-elle tourner, dit-elle en riant ; il eſt beau de ſçavoir ce que c'eſt que les Tourbillons. Achevez de me rendre folle, je ne me ménage plus, je ne connois plus de retenuë ſur la Philoſophie ; laiſſons parler le monde ; & donnons nous aux Tourbillons. Je ne vous connoiſſois pas de pareils emportemens, repris-je ; c'eſt dommage qu'ils n'ayent que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon, c'eſt un amas de matiere dont les parties ſont détachées les unes des autres, & ſe meuvent toutes en un meſme ſens ; permis à elles d'avoir pendant ce tems-là quelques petits mouvemens particuliers, pourveu qu'elles ſuivent toûjours le mouvement general. Ainſi un Tourbillon de vent, c'eſt une infinité de petites parties d'air qui tournent en rond toutes enſemble, & envelopent ce qu'elles rencontrent. Vous ſçavez que les Planetes ſont portées dans la matiere celeſte, qui eſt d'une ſubtilité, & d'une agitat on prodigieuſe. Tout ce grand amas de matiere celeſte, qui eſt depuis le Soleil juſqu'aux Etoiles fixes, tourne en rond, & emportant avec ſoy les Planetes, les fait tourner toutes en un meſme ſens autour du Soleil, qui occupe centre

tre, mais en des temps plus ou moins longs, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas juſqu'au Soleil qui ne tourne ſur luy-meſme, parce qu'il eſt juſtement au milieu de toute cette matiere celeſte ; & vous remarquerez en paſſant, que quand la Terre ſeroit dans la place où il eſt, elle ne pourroit encore faire moins que de tourner ſur elle-meſme.

Voilà quel eſt le grand Tourbillon dont le Soleil eſt comme le Maiſtre ; mais en meſme temps les Planetes ſe compoſent de petits Tourbillons particuliers à l'imitation de celuy du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil, ne laiſſe pas de tourner autour d'elle-meſme, & fait tourner auſſi autour d'elle en meſme ſens une certaine quantité de cette matiere celeſte, qui eſt toûjours preſte à ſuivre tous les mouvemens qu'on luy veut donner, s'ils ne la détournent pas de ſon mouvement general. C'eſt-là le Tourbillon particulier de la Planete, & elle le pouſſe auſſi loin que la force de ſon mouvement ſe peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indiſpenſablement à tourner autour d'elle, & le tout enſemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'eſt ainſi qu'au commencement du Monde nous nous fiſmes ſuivre par la Lune, parce qu'elle ſe trouva dans l'étenduë de

noſtre Tourbillon, & tout-à-fait à noſtre bien-ſéance. Jupiter dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puiſſant que nous. Il y avoit dans ſon voiſinage quatre petites Planetes, il ſe les aſſujettit toutes quatre; & nous qui ſommes une Planete principale, croyez-vous que nous l'euſſions eſté, ſi nous nous fuſſions trouvez proches de luy? Il eſt quatre vingt-dix-fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis ſans peine dans ſon Tourbillon, & nous ne ſerions qu'une Lune de ſa dépendance, au lieu que nous en avons une qui eſt dans la noſtre; tant il eſt vray que le ſeul hazard de la ſituation décide ſouvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous aſſeure, dit la Marquiſe, que nous demeurerons toûjours où nous ſommes? Je commence à craindre que nous ne faſſions la folie de nous approcher d'une Planete auſſi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous abſorber; car il me paroiſt que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'eſt la matiere celeſte, elle devroit agiter les Planetes irregulierement, tantoſt les approcher, tantoſt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions auſſi-toſt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut eſtre irions-nous ſoumettre à noſtre domination Mercure & Venus, qui ſont de petites Planetes, & qui ne nous pourroient reſiſter. Mais nous n'avons rien à eſperer ny à craindre, les Planetes ſe tiennent où elles ſont, & les nouvelles conqueſtes leur ſont défenduës, comme elles

l'e-

n'estoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous sçavez bien que quand on met de l'huile avec de l'eau, l'huile surnage, Qu'on mette sur ces deux liqueurs un Corps extremement leger, l'huile le soutiendra, & il n'ira pas jusqu'à l'eau Qu'on y mette un autre Corps plus pesant, & qui soit justement d'une certaine pesanteur, il passera aù travers de l'huile, qui sera trop foible pour l'arrester, & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau, qui aura la force de le soûtenir. Ainsi dans cette liqueur composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux Corps inegalement pesans se mettent naturellement à deux places differentes, & jamais l'un ne montera, ny l'eau ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent separées, & qu'on y plonge d'autres corps, il arrivera la mesme chose. Representez-vous que la matiere Celeste qui remplit ce grand Tourbillon, a differentes couches qui s'envélopent les unes les autres, & dont les pesanteurs sont differentes, comme celles de l'huile & de l'eau, & des autres liqueurs. Les Planetes ont aussi differentes pesanteurs; chacune d'elles par consequent s'arreste dans la couche qui a precisément la force necessaire pour la soûtenir, & qui luy fait équilibre, & vous voyez bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois, dit la Marquise, que ces pesanteurs-là reglent fort bien les rangs. Plust à Dieu qu'il y eust quelque chose de pareil qui les reglast parmy nous, & qui fixât les gens dans

dans les places qui leur ſont naturellement convenables! Me voila fort en repos du coſté de Iupiter. Je ſuis bien-aiſe qu'il nous laiſſe dans noſtre petit Tourbillon avec noſtre Lune unique. Je ſuis d'humeur à me borner aiſément, & je ne luy envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les luy envier, repris-je, il n'en a point plus qu'il ne luy en faut. Dans l'éloignement où il eſt du Soleil, ſes Lunes ne reçoivent & ne luy renvoyent qu'une lumiere aſſez foible. Il eſt vray que comme il tourne ſur luy-meſme en dix heures, & que ſes nuits qui par conſequent n'en durent que cinq, ſont fort courtes, quatre Lunes ne paroiſtroient pas ſi neceſſaires; mais il y a autre choſe à conſiderer. Icy ſous les Pôles, on a ſix mois de jour & ſix mois de nuit. C'eſt que les Pôles ſont les deux extremitez de la Terre les plus éloignées des lieux où le Soleil donne à plomb, & ſur leſquels il paroiſt faire ſa courſe. La Lune tient, ou paroiſt tenir la meſme route à peu prés que le Soleil, & ſi les Habitans des Pôles voyent le Soleil pendant toute une moitié de ſa courſe d'un an, & pendant toute l'autre moitié ne le voyent point, ils voyent auſſi la Lune pendant toute une moitié de ſa courſe d'un mois, c'eſt-à-dire pendant quinze jours, & ils ne la voyent point pendant toute l'autre moitié. Les années de Jupiter en valent douze des noſtres, & il doit y avoir dans cette Planete deux extremitez opposées, où l'on ait des jours & des nuits de ſix ans entiers. Des nuits de ſix ans ſont bien lon-

longues, auſſi eſt-ce principalement pour elles que je croy que les quatre Lunes ſont faites. Celle qui à l'égard de Jupiter eſt la plus élevée, fait ſon cercle autour de luy en dix-ſept jours, la ſeconde en ſept, la troiſiéme en trois jours & demy, la quatriéme en quarante-deux heures. Leurs courſes eſtant coupées juſtement par la moitié pour ces malheureux Pays qui ont ſix ans de nuit, il ne ſe peut paſſer vingt & une heures, qu'on ne voye paroiſtre au moins la derniere Lune. C'eſt quelque conſolation pendant des tenebres d'une durée ſi ennuyeuſe; mais quelque lieu que l'on habite dans Jupiter, ces quatre Lunes vous y donnent les plus jolis ſpectacles du monde. Tantoſt elles ſe levent toutes quatre enſemble, & puis ſe ſeparent ſelon l'inegalité de leurs cours; tantoſt elles ſont toutes à leur Midy rangées l'une au deſſus de l'autre; tantoſt on les voit toutes quatre ſur l'Horiſon à des diſtances égales; tantoſt quand deux ſe levent, deux autres ſe couchent; ſur tout j'aimerois à voir ce jeu perpetuel d'Eclipſes qu'elles font, car il ne ſe paſſe point de jour qu'elles ne s'éclipſent les unes les autres, ou qu'elles n'éclipſent le Soleil, & aſſurément les éclipſes s'eſtant renduës ſi familieres en ce Monde-là, elles y ſont un ſujet de divertiſſement, & non pas de frayeur, comme en celuy-cy.

Et vous ne manquerez pas, dit la Marquiſe, à faire habiter ces quatre Lunes, quoy que ce ne ſoient que de petites Planetes ſubalternes, deſtinées ſeulement à en éclairer une autre pendant

les nuits ? N'en doutez nullemeut, répondis-je. Ces Planetes n'en ſont pas moins dignes d'eſtre habitées pour avoir le malheur d'eſtre aſſervies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc, reprit-elle, que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter, fuſſent comme des Colonies de Jupiter ; qu'elles euſſent receu de luy, s'il eſtoit poſſible, leurs Coûtumes ; que par conſéquent elles luy rendiſſent quelque ſorte d'hommage, & ne regardaſſent la grande Planete qu'avec reſpect. Ne faudroit-il point auſſi, luy dis-je, que les quatre Lunes envoyaſſent de temps en temps des Députez dans Jupiter, pour luy prêter ſerment de fidelité ? Pour moy, je vous avouë que le peu de ſupériorité que nous avons ſur les Gens de noſtre Lune, me fait douter que Jupiter en ait beaucoup ſur les Habitans des ſiennes, & je croy que l'avantage auquel il puiſſe le plus raiſonnablement prétendre, c'eſt de leur faire peur. Par exemple, dans celle qui eſt la plus proche de luy, ils le voyent trois cens ſoixante fois plus gros que noſtre Lune ne nous paroiſt, car il la ſurpaſſe autant en groſſeur. Il eſt, je croy, beaucoup plus proche d'eux, qu'elle n'eſt de nous, ſa groſſeur en augmente encore. Ils ont donc toûjours cette monſtrueuſe Planete ſuſpenduë ſur leurs teſtes à une diſtance aſſez petite. En verité, ſi les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombaſt ſur eux, les Habitans de cette Lune auroient bien plus de ſujet de craindre une chute de Jupiter. C'eſt peut-eſtre là auſſi la frayeur qu'ils

ont,

ont, dit-elle, au lieu de celle des Eclipſes, dont vous m'avez aſſuré qu'ils ſont exempts, & qu'il faut bien remplacer par quelque autre ſottiſe. Il le faut de neceſſité abſoluë, repondis-je. L'Inventeur du troiſiéme Siſtême dont je vous parlois l'autre jour, le celebre Ticho-Brahé, un des plus grands Aſtronomes qui furent jamais, n'avoit garde de craindre les Eclipſes, comme le Vulgaire les craint, il paſſoit ſa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place? Si en ſortant de ſon logis, la premiere perſonne qu'il rencontroit eſtoit une Vieille, ſi un Liévre traverſoit ſon chemin, Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit eſtre malheureuſe, & retournoit promptement ſe renfermer chez luy, ſans oſer commencer la moindre choſe.

Il ne ſeroit pas juſte, reprit-elle, aprés que cet homme-la n'a pû ſe délivrer impunement de la crainte des Eclipſes, que les Habitans de cette Lune de Jupiter, dont nous parlions, en fuſſent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier, ils ſubiront la Loy commune, & s'ils ſont exempts d'une erreur, ils donneront dans quelque autre; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner, éclairciſſez moy, je vous prie, une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre eſt ſi petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il? Je crains que nous ne luy ſoyons inconnus.

De bonne foy, je croy que cela eſt ainſi, ré-

répondis-je. Il faudroit qu'il vist la Terre quatre-vingt-dix fois plus petite que nous ne la voyons. C'est trop peu, il ne la voit point. Voicy seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes, qui aprés avoir bien pris de la peine à composer des Lunettes excellentes, aprés avoir choisi les plus belles Nuits pour observer, auront enfin découvert dans les Cieux une petite Planete qu'ils n'avoient jamais veuë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Pays-là en parle; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les Philosophes dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les Gens tres-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite Planete; on s'asseure bien que ce n'est point une vision; on commence mesme à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvement est d'une année; & enfin, grace à toutes les peines que se donnent les Sçavans, on sçait dans Jupiter que nostre Terre est au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette, & la veuë à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'estoit, dit la Marquise, qu'il n'est point trop agréable de sçavoir qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche, je me representerois avec plaisir ces Lunettes de Jupiter dressées vers nous, comme les no-
stres

ſtres le ſont vers luy, & cette curioſité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entre-conſiderent & demandent l'une de l'autre, *Quel Monde eſt-ce-là ? Quelles Gens l'habitent ?*

Cela ne va pas ſi viſte que vous penſez, repliquay-je. Quand on verroit noſtre Terre de dedans Jupiter, quand on l'y connoiſtroit, noſtre Terre ce n'eſt pas nous; on n'a pas le moindre ſoupçon qu'elle puiſſe eſtre habitée. Si quelqu'un vient à ſe l'imaginer, Dieu ſçait comme tout Jupiter ſe mocque de luy. Peut-eſtre meſme ſommes-nous cauſe qu'on y a fait le procés à des Philoſophes qui ont voulu ſoûtenir que nous eſtions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter ſont aſſez occupez à faire des découvertes ſur leur Planete, pour ne ſonger point du tout à nous. Elle eſt ſi grande, que s'ils navigent, aſſurément leurs Chriſtophes Colombs ne ſçauroient manquer d'employ. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoiſſent pas ſeulement de reputation la centiéme partie des autres Peuples, au lieu que dans Mercure, qui eſt fort petit, ils ſont tous voiſins les uns des autres, ils vivent familierement enſemble, & ne comptent que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter, vous jugez bien qu'on y voit encore mois venus & Mercure, qui ſont des Mondes, & plus petits, & plus éloignez de luy. En récompenſe ſes Habitans voyent leurs quatre Lunes, & Saturne avec les

les siennes & Mars. Voila assez de Planetes pour embarasser ceux d'entre-eux qui sont Astronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'Univers.

Quoy, dit la Marquise, vous comptez cela pour une grace? Sans doute, répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon seize Planetes. La nature qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens, ne nous en montre que sept, n'est, ce pas là une assez grande faveur? Mais nous, qui n'en sentons pas le prix, nous faisons si bien que nons attrapons les neuf autres qui avoient esté cachées? aussi en sommes-nous punis par les grands travaux que l'Astronomie demande presentement.

Je voy, reprit-elle, par ce nombre de seize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a aussi, repliquay-je, & quelque chose encore de bien plus remarquable. Comme son année est de trente des nostres, & que par consequent il a des Pays, où une seule nuit dure des quinze ans entiers, devinez ce que la Nature a inventé pour éclairer des nuits si affreuses. Elle ne s'est pas contentée de donner cinq Lunes à Saturne, elle a mis autour de luy un grand Cercle, ou un grand Anneau qui l'environne entierement, & qui estant assez élevé pour estre hors de l'ombre du Corps de cette Planete, réfléchit perpetuellement la lumiere du Soleil dans les lieux qui ne le voyent point.

En verité, dit la Marquise, de l'air d'une per-

perſonne qui rentroit en elle-meſme avec étonnement, tout cela eſt d'un grand ordre; il paroiſt bien que la nature a eu en veuë les beſoins de quelques Eſtres vivans, & que la diſtribution des Lunes n'a pas eſté faite au hazard. Il n'en eſt tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne, car ce n'eſtoit pas la peine d'en donner à Venus, & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits ſont fort courtes, & qui les comptent apparemment pour de plus grands bien-faits de la Nature que leurs jours meſme. Mais attendez, il me ſemble que Mars qui eſt encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le diſſimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ſes nuits des reſſources que nous ne ſçavons pas. Vous avez veu des Phoſphores, de ces matieres liquides ou ſeches, qui en recevant la lumiere du Soleil, s'en imbibent & s'en penetrent, & enſuite jettent un aſſez grand éclat dans l'obſcurité. Peut-eſtre Mars a-t-il de grands Rochers fort élevez, qui ſont des Phoſphores naturels, & qui prennent pendant le jour une proviſion de lumiere qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne ſçauriez nier que ce ne fuſt un Spectacle aſſez agreable, de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dés que le Soleil ſeroit couché, & faire ſans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous ſçavez encore

qu'il

qu'il y a en Amerique des Oiſeaux qui ſont ſi lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut ſervir pour lire. Que ſçavons-nous ſi Mars n'a point un grand nombre de ces Oiſeaux, qui dés que la nuit eſt venuë, ſe diſperſent de tous coſtez, & vont répandre un nouveau jour?

Je ne me contente, reprit-elle, ny de vos Rochers ny de vos Oiſeaux. Cela ne laiſſeroit pas deſtre joly, mais puiſque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne, & à Jupiter, c'eſt une marque qu'il faut des Lunes. J'euſſe eſté bien-aiſe que tous les Mondes éloignez du Soleil en euſſent eu, ſi Mars ne nous fuſt point venu faire une exception deſagreable. Ah! vraiment, repliquay-je, ſi vous vous mêliez de Philoſophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que vous vous accoûtumaſſiez à voir des exceptions dans les meilleurs Syſtêmes. Il y a toûjours quelque choſe qui y convient le plus juſte du monde, & puis quelque choſe auſſi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laiſſe-là, ſi on deſeſpere d'en pouvoir venir à bout. Uſons-en de meſme pour Mars, puiſqu'il ne nous eſt point favorable, & ne parlons point de luy. Nous ſerions bien étonnez ſi nous eſtions dans Saturne, de voir ſur nos teſtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demy Cercle d'un bout à l'autre de l'Horiſon, & qui nous renvoyant la lumiere du Soleil feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand

grand Anneau, interrompit elle en riant? Quoy que je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer par tout assez hardiment, je vous avouë que je n'oserois en mettre-là, cet Anneau me paroist une habitation trop irreguliere. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'estoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort prés, & eussent un mouvement égal, & que les cinq petites Lunes fussent cinq échapées de ce grand Cercle, que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne! Quoy qu'il en soit, avec le secours mesme de l'Anneau les Gens de Saturne sont assez miserables. Il leur donne de la lumiere, mais quelle lumiere, dans l'éloignement où il est du Soleil! Le Soleil mesme n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle, qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible, & si vous les mettiez dans nos Pays les plus froids, dans la Groenlande, ou dans la Lapponie, vous les verriez suër à grosses gouttes, & expirer de chaud.

Vous me donnez une idée de Saturne qui me gele, dit la Marquise, au lieu que tantost vous m'échauffiez en me parlant de Mercure. Il faut bien, repliquay-je, que les deux Mondes qui sont aux extremitez de ce grand Tourbillon, soient opposez en toutes choses.

Ainsi, reprit-elle, on est bien sage dans Saturne, car vous m'avez dit que tout le monde estoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne, repris-je, du moins

ſelon toutes les apparences, on y eſt bien flegmatique. Ce ſont gens qui ne ſçavent ce que c'eſt que de rire, qui prennent toûjours un jour pour répondre à la moindre queſtion qu'on leur fait, & qui euſſent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une penſée, dit elle. Tous les Habitans de Mercure ſont vifs, tous ceux de Saturne ſont lents. Parmy nous les uns ſont vifs, les autres lents; cela ne viendroit-il point de ce que noſtre Terre eſtant juſtement au milieu des autres Mondes, nous participons des extremitez? Il n'y a point pour les Hommes de Caractere fixe & déterminé; les uns ſont faits comme les Habitans de Mercure, les autres comme ceux de Saturne, & nous ſommes un mélange de toutes les eſpeces qui ſe trouvent dans les autres Planetes. J'aime aſſez cette idée, repris-je, nous formons une aſſemblage ſi bizarre, qu'on pourroit croire que nous ſerions ramaſſez de pluſieurs Mondes differens. A ce compte il eſt aſſez commode d'eſtre icy, on y voit tous les autres Mondes en abregé.

Du moins, reprit la Marquiſe, une commodité fort réelle qu'a noſtre Monde par ſa ſituation, c'eſt qu'il n'eſt ny ſi chaud que celuy de Mercure ou de Venus, ny ſi froid que celuy de Jupiter ou de Saturne. De plus, nous ſommes juſtement dans un endroit de la Terre où nous ne ſentons l'excés ny du chaud ny du froid. En verité ſi un certain Philoſophe rendoit graces à la Nature d'eſtre Homme

me, & non pas Beſte, Grec, & non pas Barbare, moy je veux luy rendre graces d'eſtre ſur la Planette la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperez de cette Planete. Si vous m'en croyez, Madame, répondis-je, vous luy rendrez graces d'eſtre jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Françoiſe, & non pas jeune & belle Italienne. Voila bien d'autres ſujets de reconnoiſſance, que ceux que vous tirez de la ſituation de voſtre Tourbillon, ou de la temperature de voſtre Pays.

Mon Dieu! repliqua-t-elle, laiſſez moy avoir de la reconnoiſſance ſur tout, juſque ſur le Tourbillon où je ſuis placée. La meſure de bonheur qui nous a eſté donnée, eſt aſſez petite, il n'en faut rien perdre, & il eſt bon d'avoir pour les choſes les plus communes, & les moins conſiderables, un gouſt qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaiſirs vifs, on en auroit peu, on les attendroit long-temps, & on les payeroit bien. Vous me promettez donc, repliquay-je, que ſi on vous propoſoit de ces plaiſirs vifs, vous vous ſouviendriez des Tourbillons & de moy, & que vous vous borneriez à nous? Oüi, répondit-elle, mais faites que la Philoſophie me fourniſſe toûjours des plaiſirs nouveaux. Du moins pour demain, répondis je, j'eſpere qu'ils ne vous manqueront pas. J'ay des Etoiles fixes, qui paſſent tout ce que vous avez veu juſqu'icy.

CINQUIE'ME SOIR.

Que les Etoiles Fixes ſont autant de Soleils dont chacun éclaire un Monde.

LA Marquiſe ſentit une vraye impatience de ſçavoir ce que les Etoiles fixes devien-droient. Seront-elles habitées comme les Planetes, me dit-elle? Ne le ſeront-elles pas? Enfin qu'en ferons-nous? Vous le devineriez peut-eſtre, ſi vous en aviez bien envie, répondis-je Les Etoiles fixes ne ſçauroient eſtre moins éloignées de la Terre que de quelque cinquante millions de lieuës, & ſi vous fâchiez un Aſtronome, il les mettroit encore plus loin. La diſtance du Soleil à la Planete la plus éloignée n'eſt rien par rapport à la diſtance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles fixes, & on ne prend pas la peine de la comparer. Leur lumiere, comme vous voyez, eſt aſſez vive & aſſez éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la receuſſent déja bien foible aprés un trajet de cinquante millions de lieuës; Il faudroit que par une reflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyaſſent à cette meſme diſtance. Il ſeroit impoſſible qu'une lumiere qui auroit eſſuyé une reflexion, & fait deux fois cinquante millions de lieuës, euſt cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles fixes. Les voila donc lumineuſes par elles-meſ-

meſmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils

Ne me trompay-je point, s'écria la Marquiſe, ou ſi je vois où vous me voulez mener? M'allez-vous dire: *Les Etoiles fixes ſont autant de Soleils, noſtre Soleil eſt le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de luy, pourquoy chaque Etoile fixe ne ſera-t-elle pas auſſi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Noſtre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoy chaque Etoile fixe n'en aura-t-elle pas auſſi qu'elle éclairera?* Je n'ay à vous répondre, luy dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone, *C'eſt toy qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voila l'Univers ſi grand que je m'y perds, je ne ſçay plus où je ſuis, je ne ſuis plus rien. Quoy, tout ſera diviſé en Tourbillons jettez confuſément les uns parmy les autres? Chaque Etoile ſera le centre d'un Tourbillon peut-eſtre auſſi grand que celuy où nous ſommes? Tout cet eſpace immenſe qui comprend noſtre Soleil & nos Planetes, ne ſera qu'une petite parcelle de l'Univers? Autant d'eſpaces pareils que d'Etoiles fixes? Cela me confond, me trouble, m'épouvante. Et moy, répondis-je, cela me met à mon aiſe. Quand le Ciel n'eſtoit que cette voûte bleuë, où les Etoiles eſtoient cloüées, l'Univers me paroiſſoit petit & étroit, je m'y ſentois comme oppreſſé; preſentement qu'on a donné infiniment plus d'étenduë & de profondeur à cette voûte, en la partageant en mille & mille Tourbillons; il me ſemble que je reſpire avec plus

 de

de liberté, & que je ſuis dans un plus grand air, & aſſeurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produiſant, elle a fait une profuſion de richeſſes tout-à-fait digne d'elle. Rien n'eſt ſi beau à ſe repreſenter que ce nombre prodigieux de Turbillons, dont le milieu eſt occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de luy. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous coſtez les Soleils des Tourbillons dont ils ſont environnez, mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes, qui n'ayant qu'une lumiere foible. empruntée de leur Soleil, ne la pouſſent point au de-là de leur Monde.

Vous m'offrez, dit-elle, une eſpece de Perſpective ſi longue, que la veuë n'en peut attraper le bout. Je voy clairement les Habitans de la Terre, enſuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de noſtre Tourbillon aſſez clairement, à la verité, mais moins que ceux de la Terre; aprés eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avouë qu'ils ſont tout-à-fait dans l'enfoncement, & que quelque effort que je faſſe pour les voir, je ne les apperçois preſque point. Et en effet, ne ſont-ils pas preſque aneantis par l'expreſſion meſme dont vous eſtes obligé de vous ſervir en parlant d'eux? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre eſt infiny. Nous meſmes, à qui la meſme expreſſion con-

convient, avoüez que vous ne ſçauriez preſque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moy, je commence à voir la Terre ſi effroyablement petite, que je ne croy pas avoir deſormais d'empreſſement pour aucune choſe. Aſſurément ſi on a tant d'ardeur de s'agrandir, ſi on fait deſſeins ſur deſſeins, ſi on ſe donne tant de peine, c'eſt que l'on ne connoiſt pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma pareſſe profite de mes nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondray: *Ah! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que les Etoiles fixes!* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas ſçeu, repliquay-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune eſt habitée, dit fort ſerieuſement qu'il n'eſtoit pas poſſible qu'Ariſtote ne fût dans une opinion ſi raiſonnable (comment une verité euſt-elle échapé à Ariſtote?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peut de fâcher Alexandre, qui euſt eſté au deſeſpoir de voir un Monde qu'il n'euſt pas pû conquerir. A plus forte raiſon luy euſt-on fait myſtere des Tourbillons des Etoiles fixes, quand on les euſt connus en ce temps-là; c'euſt eſté faire trop mal ſa Cour que de luy en parler. Pour moy qui les connois, je ſuis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoiſſance que j'en ay. Ils ne gueriſſent tout au plus, ſelon voſtre raiſonnement, que de l'ambition & de l'inquietude, & je n'ay point ces Maladies-là. Un peu de foibleſſe pour ce qui eſt beau, voila mon mal, & je ne croy pas que les Tourbils

lons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celuy-cy petit, mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux, ou une belle bouche, cela vaut toûjours son prix en depit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant : il se sauve de tout, & il n'y a point de Sistême qui luy puisse faire de mal. Mais aussi parlez moy franchement, vostre Sistême est-il bien vray ? Ne me déguisez rien, je vous garderay le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien legere. Une Etoile fixe est lumineuse d'elle-mesme comme le Soleil, par consequent il faut qu'elle soit comme le Soleil, le centre & l'ame d'un Monde, & qu'elle ait ses Planetes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une necessité bien absoluë ? Ecoutez, Madame, répondis-je, puisque nous sommes en humeur de mesler toûjours des folies de galanterie à nos discours les plus serieux, les raisonnemens de Mathematique sont faits comme l'Amour. Vous ne sçauriez accorder si peu de chose à un Amant, que bien-tost aprés il ne faille luy en accorder davantage, & puis encore davantage, & à la fin cela va loin. De mesme accordez à un Mathematicien le moindre principe, il va vous en tirer une consequence, qu'il faudra que vous luy accordiez aussi, & de cette consequence encore une autre, & malgré vous-mesme il vous mene si loin, qu'à peine le pouvez vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toûjours plus

plus qu'on ne leur donne. Vous convenez que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroist, je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroist point, s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empesche. De là j'ay tiré que la Lune estoit habitée, parce qu'elle ressemble à la Terre, les autres Planetes, parce qu'elles ressemblent à la Lune. Je trouve que les Etoiles fixes ressemblent à nostre Soleil, je leur attribuë tout ce qu'il a. Vous estes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut tranchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettez entre les Etoiles fixes & nostre Soleil, il faut que les Gens d'une autre Grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile fixe, qui se monstre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je. Nostre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumiere doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que luy quand nous le voyons, & il efface tout ; mais dans un autre grand Tourbillon c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nostre, qui n'y paroist que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Planetes qui tournent autour de luy, nostre Terre, par ex-

exemple, comme on ne les voit point de si loin, on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils, sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placez, & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde, ils sont uniques en leur espece, par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut il pas pourtant, reprit-elle, que les Mondes malgré cette égalité different en mille choses, car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des differences infinies?

Assurément, repris-je, mais la difficulté est de deviner. Que sçay-je? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes, qui tournent autour des Planetes plus grandes, dans l'autre il n'y en a point. Icy elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil, & font comme un petit peloton, au delà duquel s'étend un grand espace vuide, qui va jusqu'aux Tourbillons voisins; ailleurs elles prennent leur cours vers les extremitez du Tourbillon, & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas mesme qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons deserts, & sans Planetes; d'autres dont le Soleil n'estant pas justement au centre, ait un veritable mouvement, & emporte ses Planetes avec soy; d'autres dont les Planetes s'élevent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspenduës. Enfin, que voudriez-vous? En voilà bien assez

pour

pour un homme qui n'eſt jamais ſorty de ſon Tourbillon.

Ce n'en eſt guere, répondit elle, pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne ſuffit que pour cinq ou ſix, & j'en voy d'icy des miliers.

Que ſeroit-ce donc, repris-je, ſi je vous diſois qu'il y a bien d'autres Etoiles fixes, que celles que vous voyez; qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infiny qui ne ſe montrent point aux yeux, & que dans une ſeule Conſtellation, où l'on en comptoit peut-eſtre douze ou quinze, il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans tout le Ciel?

Je vous demande grace, s'écria t-elle, je me rends? vous m'accablez de Mondes & de Tourbillons. Je ſçay bien, ajoûtay-je, ce que je vous garde encore. Vous voyez cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureriez-vous bien ce que c'eſt? Une infinité de petites Etoiles inviſibles aux yeux à cauſe de leur petiteſſe, & ſemées ſi prés les unes des autres, qu'elles paroiſſent former une lueur continuë. Je voudrois que vous viſſiez avec des Lunettes cette Fourmilliere d'Aſtres, & cette graine de Monde (ſi ces expreſſions ſont permiſes. Ils reſſemblent en quelque ſorte aux Iſles Maldives, à ces douze mille petites Iſles ou Bancs de ſable, ſeparez ſeulement par des Canaux de Mer que l'on ſauteroit preſque comme des Foſſez. Ainſi les petits Tourbillons de la Voye de Lait ſont ſi ſer-

ſi ſerrez, qu'il me ſemble que d'un Monde à l'autre on pourroit ſe parler, ou meſme ſe donner la main. Du moins je croy que les Oiſeaux d'un Monde paſſent aiſément dans un autre, & que l'on y peut dreſſer des Pigeons à porter des Lettres, comme ils en portent icy dans le Levant d'une Ville à un autre. Ces petits Mondes ſortent apparemment de la regle generale, par laquelle un Soleil dans ſon Tourbillon efface dés qu'il paroiſt tous les Soleils étrangers. Si vous eſtes dans un des petits Tourbillons de la Voye de Lait, voſtre Soleil n'eſt preſque pas plus proche de vous, & n'a pas ſenſiblement plus de force ſur vos yeux, que cent mille autres Soleils de petits tourbillons Voiſins. Vous voyez donc voſtre Ciel briller d'un nombre infiny de feux, qui ſont fort proche les uns des autres, & peu éloignez de vous. Lors que vous perdez de veuë voſtre Soleil particulier, il vous en reſte encore aſſez, & voſtre nuit n'eſt pas moins éclairée que le jour, du moins la difference ne peut pas eſtre ſenſible; & pour parler plus juſte, vous n'avez jamais de nuit. Ils ſeroient bien étonnez, les Gens de ces Mondes-là, accoûtumez comme ils ſont à une clarté perpetuelle, ſi on leur diſoit qu'il y a des malheureux qui ont de veritables nuits, qui tombent dans des tenebres profondes, & qui quand ils joüiſſent de la lumiere, ne voyent meſme qu'un ſeul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Eſtres diſgraciez de la Nature, & noſtre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas, dit la Marquiſe, s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait ; je voy bien qu'elles n'y ſeroient de nul uſage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit, & qui d'ailleurs marchent dans des eſpaces trop étroits pour s'embaraſſer de cet attirail de Planetes ſubalternes. Mais ſçavez-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes ſi liberalement, vous me faites naiſtre une veritable difficulté? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils, touchent le Tourbillon où nous ſommes. Les Tourbillons ſont ronds, n'eſt-il pas vray? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une ſeule? Je veux m'imaginer cela, & je ſens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'eſprit, répondis-ie, à avoir cette difficulté-là, & meſme à ne la pouvoir réſoudre; car elle eſt tres bonne en ſoy, & de la maniere dont vous la concevez, elle eſt ſans réponſe, & c'eſt avoir bien peu d'eſprit que de trouver des réponſes à ce qui n'en a point. Si noſtre Tourbillon eſtoit de la figure d'un Dé, il àuroit ſix faces plates, & ſeroit bien éloigné d'eſtre rond, mais ſur chacune de ces faces on y pourroit mettre un Tourbillon de la meſme figure. Si au lieu de ſix faces plates, il en avoit vingt, cinquante, mille, il y auroit juſqu'à mille Tourbillons qui pourroient poſer ſur luy, chacun ſur une face, & vous concevez bien que plus un corps a de faces plates qui le terminent au dehors, plus il approche d'eſtre rond, en ſorte qu'un

Diamant

Diamant taillé à facetes de tous costez, si les facetes estoient fort petites, seroit quasi aussi rond qu'une Perle de mesme grandeur. Les Tourbilions ne sont ronds que de cette maniere là. Ils ont une infinité de faces en dehors dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales ; icy elles sont plus grandes, là plus petites. Les plus petites de nostre Tourbillon, par exemple, répondent à la Voye de Lait, & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons qui sont appuyez sur deux faces voisines, laissent quelque vuide entre eux par en bas, comme cela doit arriver tres-souvent, aussitost la Nature qui ménage bien le terrein, vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux, peut-estre par mille, qui n'incommodent point les autres, & ne laissent pas d'estre un, ou deux, ou mille Mondes de plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que nostre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoy que ces petits Mondes n'ayent esté faits que pour estre jettez dans des coins de l'Univers qui fussent dèmeurez inutiles, quoy qu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'estre fort contens d'eux-mesmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible ; & comme il faut que chacun

cun tourne autour de ſon Soleil ſans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui eſt la plus commode & la plus aiſée dans la ſituation où il eſt. Ils s'engrainent en quelque façon les uns dans les autres comme les roues d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il eſt pourtant vray qu'ils agiſſent auſſi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, eſt comme un Balon qui s'enfle de ſoy-meſme, & qui s'étendroit, ſi on le laiſſoit faire, mais il eſt auſſi-toſt repouſſé par les Mondes voiſins, & il rentre en luy-meſme, aprés quoy il recommence à s'enfler, & ainſi de ſuite; & on prétend que les Etoiles fixes ne nous envoyent cette lumiere tremblante, & ne paroiſſent briller à repriſes, que parce que leurs Tourbillons pouſſent perpetuellement le noſtre, & en ſont perpetuellement repouſſez.

J'aime fort toutes ces idées-là, dit la Marquiſe. J'aime ces Balons qui s'enflent & ſe deſenflent à chaque moment, & ces Mondes qui ſe combattent toûjours, & ſur tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumiere, qui apparemment eſt le ſeul qu'ils puiſſent avoir.

Non, non, repris-je, ce n'eſt pas le ſeul. Les Mondes voiſins nous envoyent quelquefois viſiter, & meſme aſſez magnifiquement. Il nous envoient des Cometes, qui ſont toûjours ornées, ou d'une chevelure éclatante, ou d'une barbe venerable, ou d'une queuë majeſtueuſe.

Ah?

Ah! quels Députez, dit-elle en riant! On se passeroit bien de leur visite, elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur qu'aux enfans, repliquay-je, à cause de leur équipage extraordinaire; mais les enfans sont en grand nombre. Les Cometes ne sont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extremitez, mais ce Tourbillon estant peut-estre differemment pressé par ceux qui l'environnent, est plus rond par en haut, & plus plat par en bas, & c'est par en bas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en cercle, ne pré-voyoient pas qu'en bas le Tourbillon leur manqueroit, parce qu'il est là comme écrasé, & pour continuer leur mouvement circulaire. il faut necessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon, que je suppose qui est le nostre, & qu'elles en coupent les extremitez. Aussi sont-elles toûjours fort élevées à nostre égard, elles marchent beaucoup au dessus de Saturne. Il est necessaire dans nostre Sistême, pour des raisons qui ne font rien à nostre sujet present, que depuis Saturne jusqu'aux extremitez de nostre Tourbillon, il y ait un grand espace vuide, & sans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent sans cesse l'inutilité de ce grand espace. Qu'ils ne s'inquietent plus, nous en avons trouvé l'usage, c'est l'appartement des Planetes étrangeres qui entrent dans nostre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons

pas

pas d'entrer jusque dans le cœur de noſtre Tourbillon, & de ſe mêler avec nos Planetes, nous les recevons comme le grand Seigneur reçoit les Ambaſſadeurs qu'on luy envoye. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Conſtantinople, mais ſeulement dans un Faux-bourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambaſſadeurs ſans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voiſins.

A en juger par toutes ces choſes, repliqua-t-elle, nous ſommes bien fiers. Cependant je ne ſçay pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangeres ont un air bien menaçant avec leurs queuës & leurs barbes, & peut-eſtre on nous les envoye pour nous inſulter, au lieu que les noſtres, qui ne ſont pas faites de la meſme maniere, ne ſeroient pas ſi propres à ſe faire craindre, quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queuës & les barbes, répondis-je, ne ſont que de pures apparences. Les Planetes étrangeres ne different en rien des noſtres, mais en entrant dans noſtre Tourbillon, elles prennent la queuë ou la barbe par une certaine ſorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil, & qui entre nous n'a pas encore eſté trop bien expliquée; mais toûjours on eſt ſeur qu'il ne s'agit que d'une eſpece d'illumination; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien, reprit-elle, que noſtre Saturne allaſt prendre une queuë

ou une barbe dans quelque autre Tourbillon, & y répandre l'effroy, & qu'ensuite ayant mis bas cette accompagnement terrible, il revint se ranger icy avec les autres Planetes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour luy, répondis-je, qu'il ne sorte point de nostre Tourbillon. Je vous ay dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent, & se repoussent l'un l'autre; je croy que dans ce païs-là une pauvre Planete est agitée assez rudement, & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux. Nous croyons nous autres estre bien malheureux quand il nous paroist une Comete; c'est la Comete elle mesme qui est bien malheureuse. Je ne le crois point, dit la Marquise, elle nous apporte tous ses Habitans en bonne santé. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nostre, nous menons une vie assez ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comete ont assez d'esprit pour prévoir le temps de leur passage dans nostre Monde, ceux qui ont déja fait le voyage, annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bien-tost une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle, disent-ils, peut-estre, en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-estre mesme y a-t-il des gens destinez à observer le moment où ils entrent dans nostre Monde, & qui crient aussi-tost, *Nouveau Soleil*, *Nouveau Soleil*, comme ces Matelots qui crient, *Terre*, *Terre*. Il

Il ne faut donc plus ſonger, luy dis-je, à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete, mais j'eſpere du moins que vous plaindrez ceux qui vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre, & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoy? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent? Oüy, ſans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere; grande deſolation aſſeurément dans tout le Tourbillon; mortalité generale ſur toutes les Planetes; car que faire ſans Soleil? Cette idée eſt trop funeſte, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner? Je vous diray ſi vous voulez, répondis-je, ce que diſent de fort habiles gens, que ces Etoiles fixes qui ont diſparu ne ſe ſont pas pour cela éteintes, que ce ſont des Soleils qui ne le ſont qu'à demy, c'eſt-à-dire, qui ont une moitié obſcure, & l'autre lumineuſe; que comme ils tournent ſur eux-meſmes, tantoſt ils nous preſentent la moitié lumineuſe, & qu'alors nous les voyons, tantoſt la moitié obſcure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Je prendray bien pour vous obliger cette opinion là, qui eſt plus douce que l'autre, mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des temps reglez pour paroiſtre & pour diſparoiſtre, ainſi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demy-Soleils ne peuvent pas ſubſiſter. Mais que dirons nous des Etoiles qui diſparoiſſent,

& ne ſe remontrent pas aprés le temps, pendant lequel elles auroient dû aſſurément achever de tourner ſur elles-mêmes? Vous eſtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce ſoient des demy Soleils; cependant je feray encore un effort en voſtre faveur. Ces Soleils ne ſe ſeront pas éteints; ils ſe ſeront ſeulement enfoncez dans la profondeur immenſe du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura ſuivy ſon Soleil, & tout s'y portera bien. Il eſt vray que la plus grande partie des Etoiles fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous, car en d'autres temps elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantoſt plus grandes, tantoſt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous ſuppoſerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui ſe gliſſent entre les autres, & font de certains tours, au bout deſquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile; mais voicy un étrange malheur. Il y a des Etoiles fixes qui viennent ſe montrer à nous, qui paſſent beaucoup de temps à ne faire que paroiſtre & diſparoiſtre, & enfin diſparoiſſent entierement. Des demy-Soleils reparoiſtroient dans des temps reglez, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne diſparoiſtroient qu'une fois, pour ne reparoiſtre de long-temps. Prenez voſtre réſolution, Madame, avec courage, il faut que ces Etoiles ſoient des Soleils qui s'obſcurciſ-
ſent

ſent aſſez pour ceſſer d'eſtre viſibles à nos yeux, & enſuite ſe rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obſcurcir & s'éteindre, dit la Marquiſe, luy qui eſt en luy-meſme une ſource de lumiere? Le plus aiſément du monde, ſelon Deſcartes, répondis-je. Noſtre Soleil a des taches; que ce ſoient ou des écumes, ou des broüillards, ou tout ce qu'il vous plaira, ces taches peuvent s'épaiſſir, ſe mettre pluſieurs enſemble, s'accrocher les unes aux autres, enſuite elles iront juſqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toûjours, & adieu le Soleil. Nous l'avons déja meſme échapée belle, dit-on. Le Soleil a eſté tres-paſle pendant des années entieres; pendant celle, par exemple, qui ſuivit la mort de Céſar. C'eſtoit la croûte qui commençoit à ſe faire; la force du Soleil la rompit & la diſſipa; mais ſi elle euſt continué, nous eſtions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquiſe. Preſentement que je ſçay les conſequences de la pâleur du Soleil, je croy qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir ſi je ne ſuis point pâle, j'iray voir au Ciel ſi le Soleil ne l'eſt point luy-meſme. Ah! Madame, répondis-je, raſſurez-vous, il faut du temps pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du temps? Je vous l'avouë, repris je. Toute cette maſſe immenſe de matiere qui compoſe l'Univers, eſt dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ſes parties

 n'eſt

n'eſt entierement exempte, & dés qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiez point, il faut qu'il arrive des changemens, ſoit lents; ſoit prompts, mais toujours dans des temps proportionnez à l'effet. Les Anciens eſtoient plaiſans de s'imaginer que les Corps celeſtes eſtoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loiſir de s'en aſſurer par l'experience? Les Anciens eſtoient jeunes auprés de nous. Si les Roſes qui ne durent qu'un jour faiſoient des Hiſtoires, & ſe laiſſoient des Memoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roſe, les autres qui l'auroient encore laiſſé à celles qui les devoient ſuivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient, *Nous avons toujours vû le meſme Jardinier, de memoire de Roſe on n'a vû que luy, il a toujours eſté fait comme il eſt, aſſurément il ne meurt point comme nous, il ne change ſeulement pas.* Le raiſonnement des Roſes ſeroit-il bon? Il auroit pourtant plus de fondement que celuy que faiſoient les Anciens ſur les corps celeſtes; & quand meſme il ne ſeroit arrivé aucun changement dans les Cieux juſqu'à aujourd'huy, quand ils paroiſtroient marquer qu'ils ſeroient faits pour durer toujours ſans aucune alteration, je ne les en croirois pas encore, j'attendrois une plus longue experience. Devons nous établir noſtre durée, qui n'eſt

que

que d'un inſtant, pour la meſure de quelque autre ? Seroit-ce-à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous, duſt toujours durer ? On n'eſt pas ſi aiſément éternel. Il faudroit qu'une choſe euſt paſſé bien des âges d'homme mis bout à bout pour commencer à donner quelque ſigne d'immortalité. Vraiment, dit la Marquiſe, je voy les Mondes bien éloignez d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois ſeulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roſes ; ils ne ſont que comme les Roſes meſmes qui naiſſent & qui meurent dans un Jardin les uns aprés les autres ; car je m'attens bien que s'il diſparoiſt des Etoiles anciennes, il en paroiſt de nouvelles ; il faut que l'eſpece ſe repare. Il n'eſt pas à craindre qu'elle periſſe, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne ſont que des Soleils qui ſe rapprochent de nous, aprés avoir eſté long-temps perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce ſont des Soleils qui ſe ſont dégagez de cette croûte obſcure qui commençoit à les environner. Je croy aiſément que tout cela peut eſtre, mais je croy auſſi que l'Univers peut avoir eſté fait de ſorte qu'il s'y formera de temps en temps des Soleils nouveaux. Pourquoy la matiere propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, aprés avoir eſté diſperſée en pluſieurs endroits differens, ſe ramaſſer à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ?

J'ay d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ay des ouvrages de la Nature. N'auroit elle le pouvoir que de faire naiſtre & mourir des herbes ou des Plantes par une révolution continuelle? Je ſuis perſuadé, & vous l'eſtes déja auſſi, qu'elle met en uſage ce meſme pouvoir ſur les Mondes, & qu'il ne luy en coûte pas davantage. De bonne foy, dit la Marquiſe, je trouve à preſent les Mondes, les Cieux, & les Corps celeſtes ſi ſujets au changement, que m'en voila tout-à-fait revenuë. Revenons-en encore mieux, ſi vous m'en croyez, repliquay-je, n'en parlons plus, auſſi-bien vous voila arrivée à la derniere voûte des Cieux; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au delà, il faudroit eſtre plus habile que je ne ſuis. Mettez-y encore des Mondes, n'y en mettez pas, cela dépend de vous. C'eſt proprement l'Empire des Philoſophes que ces grands Pays inviſibles qui peuvent eſtre ou n'eſtre pas ſi on veut, ou eſtre tels que l'on veut, il me ſuffit d'avoir mené voſtre eſprit auſſi loin que vont vos yeux.

Quoy? s'écria-t-elle, j'ay dans la teſte tout le Siſtême de l'Univers! je ſuis ſçavante! Oüy repliquay-je, vous l'eſtes aſſez raiſonnablement, & vous l'eſtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ay dit dés que l'envie vous en prendra. Je vous demande ſeulement pour recompenſe de mes peines, de ne voir jamais le Soleil, ny le Ciel, ny les Etoiles ſans ſonger à moy.

Puis que j'ay rendu compte de ces Entretiens au Public, je croy ne luy devoir plus rien cacher ſur cette matiere. Je publieray un nouvel Entretien, qui vint long-temps aprés les autres, mais qui fut preciſement de la meſme eſpece. Il portera le nom de Soir, puis que les autres l'ont porté, il vaut mieux que tout ſoit ſous le meſme tître.

SIXIE'ME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précedens. Dernieres Découvertes qui ont esté faites dans le Ciel.

IL y avoit long-temps que nous ne parlions plus des Mondes, Madame L. M. D. G. & moy, & nous commencions mesme à oublier que nous en eussions jamais parlé, lorsque j'allay un jour chez elle, & y entray justement comme deux hommes d'esprit, & assez connus dans le monde, en sortoient. Vous voyez bien, me dit-elle aussi-tost qu'elle me vit, quelle visite je viens de recevoir; je vous avoüeray qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriez bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux, luy répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous, je ne croy pas qu'on pust rien entreprendre de plus difficile. Je crains pourtant que vous ne l'ayez fait, reprit-elle. Je ne sçay comment la Conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut estre ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ay pas manqué de leur dire aussi-tost que toutes les Planetes estoient habitées. L'un d'eux m'a dit qu'il estoit fort persuadé que je ne le croyois pas; moy avec toute la naïveté possible, je luy ay soutenu que je le croyois, il a toujours pris cela pour une feinte d'une per-

personne qui vouloit se divertir, & j'ay crû que ce qui le rendoit si opiniaſtre à ne me pas croire moy-meſme ſur mes ſentimens, c'eſt qu'il m'eſtimoit trop pour s'imaginer que je fuſſe capable d'une opinion ſi extravagante. Pour l'autre, qui ne m'eſtime pas tant, il m'a cruë ſur ma parole. Pourquoy m'avez-vous enteſtée d'une choſe que les gens qui m'eſtiment ne peuvent pas croire que je ſoutienne ſerieuſement; Mais, Madame, luy répondis-je, pourquoy la ſouteniez-vous ſerieuſement avec des gens que je ſuis ſeur qui n'entroient dans aucun raiſonnement qui fuſt un peu ſerieux? Eſt-ce ainſi qu'il faut commettre les Habitans des Planetes? Contentons nous d'eſtre une petite troupe choiſie qui les croyons, & ne divulguons pas nos miſteres dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellez-vous peuple les deux hommes qui ſortent d'icy? Ils ont bien de l'eſprit, repliquay je, mais ils ne raiſonnent jamais. Les raiſonneurs qui ſont gens durs, les appelleront peuple ſans difficulté. D'autre part ces gens-cy s'en vengent en tournant les raiſonneurs en ridicules, & c'eſt, ce me ſemble, un ordre tres-bien établi que chaque eſpece mépriſe ce qui luy manque. Il faudroit, s'il eſtoit poſſible, s'accommoder à chacune; il euſt bien mieux valu plaiſanter des Habitans des Planetes avec ces deux hommes que vous venez de voir, puis qu'ils ſçavent plaiſanter, que d'en raiſonner, puis qu'ils ne le ſçavent pas faire. Vous en ſeriez ſortie avec leur eſtime, & les Planetes

tes n'y auroient pas perdu un ſeul de leurs Habitans Trahir la verité, dit la Marquiſe! vous n'avez point de conſcience. Je vous avouë, répondis-je, que je n'ay pas un grand zele pour ces veritez-là, & que je les ſacrifie volontiers aux moindres commoditez de la Societé. Je voy, par exemple, à quoy il tient, & à quoy il tiendra toujours que l'opinion des Habitans des Planetes ne paſſe pour auſſi vray-ſemblable qu'elle l'eſt; les Planetes ſe preſentent toujours aux yeux comme des corps qui jettent de la lumiere, & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes ſeroient habitées, mais des corps lumineux, il n'y a pas moyen. La raiſon a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes, des Prairies, la raiſon vient trop tard, le premier coup d'œil a fait ſon effet ſur nous avant elle, nous ne la voulons plus écouter, les Planetes ne ſont que des corps lumineux; & puis, comment ſeroient faits leurs Habitans? Il faudroit que noſtre imagination nous repreſentaſt auſſi-toſt leurs figures, elle ne le peut pas, c'eſt le plus court de croire qu'ils ne ſont point. Voudriez-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les intereſts me touchent d'aſſez loin, j'allaſſe attaquer ces redoutables puiſſances qu'on appelle les Sens & l'Imagination; Il faudroit bien du courage pour cette entrepriſe; on ne perſuade pas facilement aux hommes de mettre leur raiſon en la pla-

place de leurs yeux. Je voy quelquefois bien des gens assez raisonnables pour vouloir bien croire, aprés mille preuves, que les Planetes sont des Terres, mais ils ne le croyent pas de la mesme façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas veuës sous une apparence differente; il leur souvient toujours de la premiere idée qu'ils en ont prise, & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces gens-là qui en croyant nostre opinion, semblent cependant luy faire grace, & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Et quoy, interrompit-elle, n'en est-ce pas assez, pour une opinion qui n'est que vray-semblable; Vous seriez bien étonnée, repris-je, si je vous disois que le terme de vray-semblable est assez modeste. Est-il simplement vray-semblable qu'Alexandre ait esté? Vous vous en tenez fort seure, & surquoy est fondée cette certitude? Sur ce que vous en avez toutes les preuves que vous pouvez souhaiter en pareille matiere, & qu'il ne se presente pas le moindre sujet de douter, qui suspende & qui arreste vostre esprit, car du reste, vous n'avez jamais veu Alexandre, & vous n'avez pas de démonstration Mathematique qu'il ait dû estre; mais que diriez-vous si les Habitans des Planetes estoient à peu prés dans le mesme cas? On ne sçauroit vous les faire voir, & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathematique, mais toutes les preuves

ves qu'on peut ſouhaiter d'une pareille choſe, vous les avez ; la reſſemblance entiere des Planetes avec la Terre qui eſt habitée, l'impoſſibilité d'imaginer aucun autre uſage pour lequel elles euſſent eſté faites, la fecondité & la magnificence de la Nature, de certains égards qu'elle paroiſt avoir eus pour les beſoins de ſes Habitans, comme d'avoir donné des Lunes aux Planetes éloignées du Soleil, & plus de Lunes aux plus éloignées ; & ce qui eſt tres-important, tout eſt de ce coſté-là, & rien du tout de l'autre, & vous ne ſçauriez imaginer le moindre ſujet de doute, ſi vous ne reprenez les yeux & l'eſprit du Peuple. Enfin ſuppoſé qu'ils ſoient, ces Habitans des Planetes, ils ne ſçauroient ſe déclarer par plus de marques ; & par des marques plus ſenſibles ; aprés cela, c'eſt à vous à voir ſi vous ne les voulez traiter que de choſe purement vray-ſemblable. Mais vous ne voudriez pas, reprit-elle, que cela me paruſt auſſi certain qu'il me le paroiſt qu'Alexandre a eſté ? Non pas tout-à-fait, répondis-je, car quoy que nous ayons ſur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la ſituation où nous ſommes, le nombre de ces preuves n'eſt pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes, interrompit-elle, car je ne ſçay plus en quel rang les mettre dans mon eſprit, ils ne ſont pas tout-à-fait certains, ils ſont plus que vray-ſemblables, cela m'embaraſſe trop. Ah : Madame, repliquay-je, ne vous

vous découragez pas. Les Horloges les plus communes & les plus groſſieres marquent les heures, il n'y a que celles qui ſont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De meſme les eſprits ordinaires ſentent bien la difference d'une ſimple vray-ſemblance à une certiude entiere; mais il n'y a que les eſprits fins qui ſentent le plus ou le moins de certitude ou de vray-ſemblance, & qui en marquent, pour ainſi dire, les minutes par leur ſentiment. Placez les Habitans des Planetes un peu au deſſous d'Alexandre, mais au deſſus de je ne ſçay combien de points d'hiſtoire qui ne ſont pas tout-à-fait prouvez; je croy qu'ils seront bien-là. J'aime l'ordre, dit-elle, & vous me faites plaiſir d'arranger mes idées; mais pourquoy n'avez-vous pas déja pris ce ſoin-là? Parce que quand vous croirez les Habitans des Planetes un peu plus, un peu moins qu'ils ne meritent, il n'y aura pas grand malheur, répondis-je. Je ſuis ſeur que vous ne croyez pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit eſtre crû, en eſtes-vous beaucoup à plaindre? Oh! pour cela, reprit-elle, j'en fais bien mon devoir, vous n'avez rien à me reprocher, je croy fermement que la Terre tourne. Je ne vous ay pourtant pas dit la meilleure raiſon qui le prouve, repliquay-je. Ah! s'écria-t-elle, c'eſt une trahiſon de m'avoir fait croire les choſes, ſans m'en apporter que de foibles preuves. Vous ne me jugiez donc pas digne de croire ſur de bonnes raiſons? Je ne vous prouvois

les

les choses, répondis-je, qu'avec de petits raisonnemens doux, & accommodez à vostre usage; en eussay-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur? Ouy, dit-elle, prenez-moy presentement pour un Docteur, & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers, repris-je, la voicy. Elle me plaist fort, peut estre parce que je croy l'avoir trouvée; cependant elle est si bonne & si naturelle, que je n'oserois m'assurer d'en estre l'inventeur. Il est toûjours seur qu'un Sçavant entesté qui y voudroit répondre, seroit réduit à parler beaucoup, ce qui est la seule maniere dont un Sçavant puisse estre confondu. Il faut ou que tous les Corps Celestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre, ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, attribuë ce mouvement à tous les Corps Celestes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre, c'est bien la chose du monde où il y a le moins d apparence, quoy que l'absurdité n'en saute pas d'abord aux yeux. Toutes les Planetes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil; mais ces révolutions sont inégales entre-elles, selon les distances où les Planetes sont du Soleil; les plus éloignées font leur cours en plus de temps, ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe mesme entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande.

grande. Les quatre Lunes de Jupiter, les cinq de Saturne, font leurs cercles en plus ou moins de temps autour de leur grande Planete, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées. De plus, il eſt ſeur que les Planetes ont des mouvemens ſur leurs propres centres, ces mouvemens ſont encore inégaux; on ne ſçait pas bien ſurquoy ſe regle cette inégalité, ſi c'eſt ou ſur la differente groſſeur des Planetes, ou ſur la differente viteſſe des Tourbillons particuliers qui les enferment, & des matieres liquides où elles ſont portées; mais enfin l'inégalité eſt tres-certaine, & en general, tel eſt l'ordre de la Nature, que tout ce qui eſt commun à pluſieurs choſes, ſe trouve en meſme temps varié par des differences particulieres.

Je vous entens, interrompit la Marquiſe, & je croy que vous avez raiſon. Oüy, je ſuis de voſtre avis; ſi les Planetes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des temps inégaux ſelon leurs diſtances, ainſi qu'elles font autour du Soleil; n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire? Juſtement, Madame, repris-je; leurs diſtances inégales à l'égard de la Terre, & leurs differentes groſſeurs, & la differente viteſſe des Tourbillons particuliers où elles ſont enfermées, devroient produire des differences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre, auſſi-bien que dans tous les autres mouvemens; & les Etoiles fixes qui ſont ſi prodigieuſement éloignées de nous, ſi fort élevées au deſſus de tout ce

qui pourroit prendre autour de nous un mouvement general, du moins situées en lieu où ce mouvement devroit estre fort affoibly, n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures, comme la Lune qui en est si proche? Les Cometes qui sont étrangeres dans nostre Tourbillon, qui y tiennent des routes si differentes les unes des autres, qui ont aussi des vitesses si differentes, ne devroient-elles pas estre dispensées de tourner tout autour de nous dans ce mesme temps de vingt-quatre heures? mais non, Etoiles fixes, Cometes, tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore, s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de difference, on pourroit s'en contenter; mais ils seront tous de la plus exacte égalité, ou plûtost de la seule égalité exacte qui soit au monde; pas une minute de plus ou de moins. En verité, cela doit estre étrangement suspect.

Oh? dit la Marquise, puis qu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans nostre imagination, je me tiens fort seure qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien-aise qu'une chose qui n'est point du genie de la Nature, retombe entierement sur nous, & qu'elle en soit déchargée, quoi que ce soit à nos dépens. Pour moy, repris-je, je suis si ennemy de l'égalité parfaite, que je ne trouve pas mesme trop bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-mesme, soient précisément de vingt-quatre heures, &

toû-

toûjouts égaux les uns aux autres ; j'aurois assez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences, s'écria-t-elle! & nos Pendules ne marquent-elles pas une entiere égalité ? Oh ! répondis-je, je récuse les Pendules ; elles ne peuvent pas elles-mesmes estre tout-à-fait justes, & quelquefois qu'elles le seront en marquant qu'un tour de vingt-quatre heures sera plus long ou plus court qu'un autre, on aimera mieux les croire déréglées, que de soupçonner la Terre de quelque irregularité dans ses révolutions. Voilà un plaisant respect qu'on a pour elle, je ne me fierois guere plus à la Terre qu'à une Pendule, les mêmes choses à peu prés qui dérégleront l'une, dérégleront l'autre; je croy seulement qu'il faut plus de temps à la Terre qu'à une Pendule pour se dérégler sensiblement, c'est tout l'avantage qu'on luy peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil ? Et alors se trouvant dans un endroit où la matiere seroit plus agitée, & le mouvement plus rapide, elle feroit en moins de temps sa double révolution & autour du Soleil, & autour d'elle-mesme. Les années seroient plus courtes, & les jours aussi, mais on ne pourroit s'en appercevoir, parce qu'on ne laisseroit pas de partager toujours les années en trois cens soixante & cinq jours, & les jours en vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons presentement, on vivroit plus d'années ; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra

moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siecles ne produiroient que de bien petites differences. J'en conviens, répondis-je; la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa methode est d'amener tout par des degrez qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisez. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celuy des Saisons, pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel, & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a veuë dans la Lune avec des Lunettes depuis prés de vingt ans, qui ne soit considerablement vieillie. Elle avoit un assez beau visage; ses jouës se sont enfoncées, sont nez s'est alongé, son front & son menton se sont avancez, de sorte que tous ses agrémens sont évanoüis, & que l'on craint mesme pour ses jours.

Que me contez-vous-là, interrompit la Marquise? Ce n'est point une plaisanterie, repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une teste de femme qui sortoit d'entre des Rochers, & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes qui ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front, un nez, & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas, dit-elle, qu'il y ait

une deſtinée malicieuſe qui en veüille particulierement à la beauté ? ç'a eſté juſtement cette teſte de Demoiſelle, qu'elle a eſté attaquer ſur toute la Lune. Peut-eſtre qu'en recompenſe, repliquay-je, les changemens qui arrivent ſur noſtre Terre embelliſſent quelque viſage que les gens de la Lune y voyent ? j'entens quelque viſage à la maniere de la Lune, car chacun tranſporte ſur les objets les idées dont il eſt rempli. Nos Aſtronomes voyent ſur la Lune des viſages de Demoiſelles, il pourroit eſtre que des femmes qui obſerveroient, y verroient de beaux viſages d'hommes. Moy, Madame, je ne ſçay ſi je ne vous y verrois point. J'avoüe, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'eſtre obligée à qui me trouveroit là ; mais je retourne à ce que vous me diſiez tout à l'heure ; arrive-t-il ſur la Terre des changemens conſiderables ?

Il y a quelque apparence, répondis-je, qu'il en eſt arrivé. Les Fables diſent qu'Hercule ſepara avec ſes deux mains deux Montagnes nommées Calpe & Abila, qui eſtant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne, arreſtoient l'Ocean, & qu'auſſi-toſt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Mediterranée. Les Fables ne ſont point tout-à-fait des Fables, ce ſont des Hiſtoires des temps reculez, mais qui ont eſté défigurées, ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'amour qu'ils avoient pour le Merveilleux, tres-anciennes maladies des hommes. Qu'Hercule ait ſeparé deux Montagnes avec

ſes deux mains, cela n'eſt pas trop croyable; mais que du temps de quelque Hercule, car il y en a cinquante, l'Ocean ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres, peut-eſtre à l'aide du tremblement de quelque Terre, & ſe ſoit jetté entre l'Europe & l'Afrique, je le croirois ſans beaucoup de peine. Ce fut alors une belle tache que les Habitans de la Lune virent paroiſtre tout à coup ſur noſtre Terre; car vous ſçavez, Madame, que les Mers ſont des taches. Du moins l'opinion commune eſt que la Sicile a eſté ſeparée de l'Italie, & Cypre de la Sirie; il s'eſt quelquefois formé de nouvelles Iſles dans la Mer; des tremblemens de terre ont abiſmé des Montagnes, en ont fait naiſtre d'autres, & ont changé le cours des Planetes; les Philoſophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile, qui ſont des terres appuyées ſur de grandes voûtes ſoûterraines remplies de ſouphre, ne fondent quelque jour, quand les voûtes ne ſeront plus aſſez fortes pour reſiſter aux feux qu'elles renferment, & qu'elles exhalent preſentement pas des ſoupiraux tels que le Veſuve & l'Etna. En voila aſſez pour diverſifier un peu le ſpectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquiſe, que nous les ennuyaſſions en leur donnant toûjours le meſme, que de les divertir par des Provinces abiſmées.

Je ne ſçay, repris-je, s'il n'y en a pas eu depuis peu pluſieurs d'embraſées dans Jupiter.

Des

Des Provinces embrafées dans Jupiter, s'écria-t-elle ! vrayement ce feroit là une Nouvelle confiderable. Tres-confiderable, répondis-je. On a veu cette année dans Jupiter une longue lumiere plus éclatante que le refte du corps de la Planete. Nous avons eu icy des Déluges, peut-eftre que dans Jupiter ils font fujets à de grands incendies. Que fçavons-nous? Jupiter eft quatre-vingt-dix fois plus grand que la Terre, & il tourne fur fon centre en dix heures, au lieu que nous ne tournons qu'en vingt-quatre, c'eft-à-dire, que fon mouvement eft deux cens feize fois plus fort que le noftre. Ne fe pourroit il point que dans un tournoyement fi violent les parties les plus feiches & les plus combuftibles priffent feu, comme il arrive quelquefois que des Effieux de roüe, ou des Flêches tirées avec beaucoup de force, s'enflament ? Mais quoy qu'il en foit, cette lumiere de Jupiter n'eft nullement comparable à une autre, qui felon les apparences eft auffi ancienne que le monde, & que l'on n'avoit pourtant jamais veuë. Comment une lumiere fait-elle pour fe cacher, dit-elle ? Il faut pour cela une adreffe finguliere.

Celle-là, repris-je, ne paroift que dans le temps des Crepufcules, de forte que le plus fouvent ils font affez forts pour la couvrir, & que quand ils peuvent la laiffer paroiftre, ou les vapeurs de l'horifon la dérobent, ou elle eft fi peu fenfible, qu'à moins que d'eftre fort exact on la prend pour les Crepufcules mefmes. Mais enfin depuis feize ans

ans on l'a démeslée seurement, & elle a fait quelque tems les délices des Astronomes, dont la curiosité avoit besoin d'estre réveillée par quelque chose d'une espece nouvelle; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes, ils n'en estoient presque plus touchez; les deux dernieres Lunes de Saturne, par exemple, ne les ont pas charmez ny ravis, comme avoient fait les Satellites ou les Lunes de Jupiter; on s'accoûtume à tout. On voit donc un mois devant & aprés l'Equinoxe de Mars, lors que le Soleil est couché, & le Crespuscule finy, une certaine lumiere blanchâtre qui ressemble à une queuë de Comete. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & vers le Solstice d'Hiver on la voit soir & matin; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crepuscules, qui ont trop de force & de durée; car on suppose qu'elle subsiste toûjours, & l'apparence y est toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matiere un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étenduë: la plusspart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la surface interieure de cette matiere, en sont renvoyez vers nous, & y arrivent lors que les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons refléchis partent de plus

haut

haut que les rayons directs, nous devons les avoir plûtost, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuscules, faute d'estre environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crepuscules luy viendront de cette espece d'air épais qui environne le Soleil, & qui en r'envoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de luy ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crepuscules assurez pour toutes les Planetes, qui n'auront pas besoin d'estre envelopées chacune d'un air grossier, puisque celuy qui envelope le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon? Je croirois assez volontiers que la Nature, selon le penchant que je luy connois à l'œconomie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, repliquay-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard de nostre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une, qui est l'air épais du Soleil, seroit assez inutile, & ne pourroit estre qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soy des vapeurs & des exhalaisons assez grossieres pour produire des Crepuscules, & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen general aux besoins de toutes les autres Planetes, qui seront, pour ainsi dire, plus pures,

pures, & dont les évaporations ſeront plus ſubtiles. Nous ſommes peut-eſtre ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de noſtre Tourbillon, à qui il faloit donner à reſpirer l'air le plus groſſier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes, s'ils ſçavoient cela?

Ils auroient tort, dit la Marquiſe, on n'eſt pas à mépriſer pour eſtre envelopé d'un air épais, puis que le Soleil luy-meſme en a un qui l'envelope. Dites-moy, je vous prie, cet air n'eſt-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui ſortoient du Soleil, & ne ſert-il point à rompre la premiere force des rayons, qui auroit peut-eſtre eſté exceſſive? Je conçois que le Soleil pourroit eſtre naturellement voilé, pour eſtre plus proportionné à nos uſages. Voilà, Madame, répondis-je, un petit commencement de Siſtême que vous avez fait aſſez heureuſement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des eſpeces de pluyes qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la meſme maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu eſt trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive préſumer de l'adreſſe de la Nature, mais elle a une autre ſorte d'adreſſe toute particuliere pour ſe dérober à nous & on ne doit pas s'aſſurer aiſément d'avoir deviné ſa maniere d'agir ny ſes deſſeins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne ſe faut pas trop ſe preſſer de raiſonner, quoy qu'on en ait toujours

jours aſſez d'envie, & les vrais Philoſophes ſont comme les Elephans, qui en marchant ne poſent jamais le ſecond pied à terre, que le premier n'y ſoit bien affermy. La comparaiſon me paroiſt d'autant plus juſte, interrompit-elle, que le merite de ces deux eſpeces, Elephans & Philoſophes, ne conſiſte nullement dans les agrémens exterieurs. Je conſens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenez-moy encore quelques-unes des dernieres Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Siſtêmes precipitez.

Je viens de vous dire, répondis-je, toutes les nouvelles que je ſçay du Ciel, & je ne croy pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je ſuis bien fâché qu'elles ne ſoient pas auſſi ſurprenantes & auſſi merveilleuſes que quelques Obſervations que je liſois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine, écrit en Latin, & imprimé depuis peu. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas, ou qui ſe diſſolvent, & s'en vont en pluye, & cela n'a pas eſté veu pour une fois à la Chine. J'ay trouvé cette Obſervation en deux temps aſſez éloignez, ſans compter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fuſée, toûjours avec grand bruit. Il eſt fâcheux que ces ſpectacles là ſoient reſervez pour la Chine, & que ces Pays-cy n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-tems que tous nos Philoſophes ſe croyoient fondez en experience

rience pour ſoutenir que les Cieux & tous les Corps Celeſtes eſtoient incorruptibles, & incapables de changement, & pendant ce temps-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles ſe diſſoudre par milliers, cela eſt aſſez different. Mais, dit-elle, n'ay-je pas toûjours oüy dire que les Chinois eſtoient de ſi grands Aſtronomes? Il eſt vray, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à eſtre ſeparez de nous par un long eſpace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en eſtre ſeparez par une longue ſuite de ſiecles; tout éloignement eſt en droit de nous impoſer. En verité, je croy toûjours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore eſté hors de noſtre Europe, ou qui du moins ne s'en eſt pas beaucoup éloigné. Peut-eſtre qu'il ne luy eſt pas permis de ſe répandre dans une grande étenduë de terre à la fois, & que quelque fatalité luy preſcrit des bornes aſſez étroites. Joüiſſons-en tandis que nous le poſſedons; ce qu'il a de meilleur, c'eſt qu'il ne ſe renferme pas dans les ſciences & dans les ſpeculations ſéches, il s'étend avec autant de ſuccés, juſqu'aux choſes d'agrément, ſur leſquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce ſont celles-là, Madame, auſquelles il appartient de vous occuper, & qui doivent compoſer toute voſtre Philoſophie.

FIN.

HISTOIRE
DES
ORACLES.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Françoise.

Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
ſur le Vygendam.

M. DCCI.

PREFACE.

IL y a quelque temps qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens, composé depuis peu par Monsieur Van-Dale, Docteur en Medecine, & imprimé en Hollande, Je trouvay que cet Auteur détruisoit avec assez de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons, & de leur cessation entiere à la venuë de Jesus-Christ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité, & d'une érudition tres-étenduë. Il me vint en pensée de le traduire, afin que les Femmes, & ceux mesme d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin ne fussent point privez d'une lecture si agreable & si utile. Mais je fis reflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Sçavans, & il a eu raison de négliger des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il

cite tres-ſidelement, & dont il fait des Verſions d'une exactitude merveilleuſe lors qu'il les prend du Grec; il entre dans la diſcuſſion de beaucoup de points de cretique, quelquefois peu neceſſaires, mais toûjours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes; qui leur égayeroit tout cela par des reflexions, par des traits ou de Morale, ou meſme de Plaiſanterie, ce ſeroit un ſoin dont ils n'auroient pas grande reconnoiſſance. De plus Monſieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre tres-ſouvent le fil de ſon diſcours, pour y faire entrer quelque autre choſe qui ſe preſente, & dans cette parentheſe-là il y enchaſſe une autre parentheſe, qui meſme n'eſt peut-eſtre pas la derniere; il a encore raiſon, car ceux pour qui il a pretendu écrire, ſont faits à la fatigue en matiere de lecture, & en deſordre ſçavant ne les embaraſſe pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fuſſent guere accommodez ſi elle euſt eſté en cet eſtat, les Dames, & pour ne rien diſſimuler, la pluſpart des Hommes de ce Païs-cy, ſont

bien auſſi ſenſibles à l'agrément ou du tour, ou des expreſſions, ou des pensées, qu'à la ſolide beauté des recherches les plus exactes, ou des diſcuſſions les plus profondes. Sur tout, comme on eſt fort pareſſeux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour eſtre d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ay donc plus ſongé à traduire, & j'ay crû qu'il valoit mieux en conſervant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, luy donner toute une autre forme. J'avoüe qu'on ne peut pas pouſſer cette liberté plus loin que j'ay fait; j'ay changé toute la diſpoſition du Livre, j'ay retranché tout ce qui m'a paru avoir ou peu d'utilité en ſoy ou trop peu d'agrément pour recompenſer le peu d'utilité; j'ay ajouté non ſeulement tous les ornemens dont j'ay pû m'aviſer. mais encore aſſez de choſes qui prouvent ou qui éclairciſſent ce qui eſt en queſtion; ſur les meſmes faits & ſur les meſmes Paſſages que me fourniſſoit Monſieur Van-Dale, j'ay quelquefois raiſonné autrement que luy; je ne me ſuis point fait un ſcrupule d'inſerer beaucoup de rai-

 ſon-

ſonnemens qui ne ſont que de moy; enfi[n] j'ay refondu tout l'Ouvrage, pour le remet[-] tre dans le meſme eſtat ou je l'euſſe mis d'a[-] bord ſelon mes veuës particulieres, ſi j'a[-] vois eu autant de ſçavoir que Monſieur Van-Dale. Comme j'en ſuis extremement éloigné, j'ay pris ſa Science, & j'ay ha[-] zardé de me ſervir de mon eſprit, tel qu'i[l] eſt; je n'euſſe pas manqué ſans doute de pren[-] dre le ſien ſi j'avois eu affaire aux meſme[s] Gens que luy. Au cas que cecy vienne à ſa connoiſſance, je le ſupplie de me pardonner la licence dont j'ay uſé, elle ſervira à faire voir combien ſon Livre eſt excellent, puiſ[-] qu'aſſurément ce qui luy appartient icy pa-roiſtra encore tout-à-fait beau, quoy qu'i[l] ait paſſé par mes mains.

Au reſte, j'apprends depuis peu deux choſes qui ont rapport à ce Livre. La pre-miere que j'ay priſe dans les Nouvelles de la Republique des Lettres, eſt que Monſieur Moebius, Doyen des Profeſſeurs en Theo-logie à Leipſic, a entrepris de refuter Mon-ſieur Van-Dale. Veritablement il luy paſ-

ſe

ſé que les Oracles n'ont pas ceſſé à la venuë de Jeſus-Chriſt, ce qui eſt effectivement incontestable quand on a examiné la queſtion; mais il ne luy peut accorder que les Demons n'ayent pas eſté les Auteurs des Oracles. C'eſt déja faire une bréche tres-conſiderable au Siſtême ordinaire, que de laiſſer les Oracles s'étendre au de-là du temps de la venuë de Jeſus-Chriſt, & c'eſt un grand préjugé qu'ils n'ont pas eſté rendus par des Demons, ſi le Fils de Dieu ne leur a pas imposé ſilence. Il eſt certain que ſelon la liaiſon que l'opinion commune a miſe entre ces deux choſes, ce qui détruit l'une, ébranle beaucoup l'autre, où meſme la ruïne entierement; & peut-eſtre aprés la lecture de ce Livre entrerat-on encore mieux dans cette pensée; mais ce qui eſt plus remarquable, c'eſt que par l'Extrait de la Republique des Lettres il paroiſt qu'une des plus fortes raiſon de Monſieur Moebius contre M. Van-Dale, eſt que Dieu défendit aux Iſraëlites de conſulter les Devins & les Eſprits de Pithon, d'où l'on conclut que

 Pi-

Pithon, c'est-à-dire les Demons, se mêloient des Oracles, & apparemment l'Histoire de l'apparition de Samuël vient à la suite. Monsieur Van-Dale répondra ce qu'il jugera à propos: pour moy, je declare que sous le nom d'Oracle je ne prétens point comprendre la Magie, dont il est indubitable que le Demon se mêle, aussi n'estelle nullement comprise dans ce que nous entendons ordinairement pas ce mot, non pas mesme selon le sens des anciens Payens, qui d'un costé regardoient les Oracles avec respect comme une partie de leur Religion. & de l'autre avoient la Magie en horreur aussi-bien que nous. Aller cousulter un Necromantien, ou quelqu'une de ces Sorcieres de Thessalie, pareille à l'Ericto de Lucain, cela ne s'appelloit pas aller à l'Oracle, & s'il faut marquer encore cette distinction, mesme selon l'opinion commune, on prétend que les Oracles ont cessé à la venuë de Jesus-Christ, & cependant on ne peut pas prétendre que la Magie ait cessé. Ainsi l'objection de Monsieur Moebius ne fait rien contre

moy

moy, s'il laiſſe le mot d'Oracle dans ſa ſignification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La ſeconde choſe que j'ay à dire, c'eſt que l'on m'a averty que le R. Pere Thomaſſin, Prêtre de l'Oratoire, fameux par tant de beaux Livres, où il a accordé une pieté ſolide avec une profonde érudition, avoit enlevé à ce Livre-cy l'honneur de la nouveauté du Paradoxe; en traitant les Oracles de pures fourberies dans ſa Methode d'étudier & d'enſeigner chreſtiennement les Poëtes. J'avoüe que j'en ay eſté un peu fâché; cependant je ſuis conſolé par la lecture du Chap. xxi. du Liv. 11- de cette Methode, où je n'ay trouvé que dans l'Article xix. en aſſez peu de paroles, ce qui me pouvoit être commun avec luy. Voicy comme il parle. La veritable raiſon du ſilence impoſé aux Oracles, étoit que par l'incarnation du Verbe Divin la Verité éclairoit le monde; & y répandoit une abondance de lumieres tout autres qu'auparavant. Ainſi on ſe détrompoit des illuſions des

Augures, des Aſtrologues, des obſervations des entrailles des Beſtes, & de la pluſpart des Oracles, qui n'étoient effectivement que des impoſtures, où les hommes ſe trompoient les uns les autres par des paroles obſcures, & à double ſens. Enfin s'il y avoit des Oracles où les Demons donnoient des réponſes, l'avenement de la Verité incarnée avoit condamné à un ſilence éternel le Pere du menſonge. Il eſt au moins bien certain qu'on conſultoit les Demons lors qu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie, comme Lucain le rapporte du jeune Pompée, & comme l'Ecriture l'aſſure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occaſion, tresbriévement, & ſans aucun deſſein d'aprofondir la matiere, c'eſt bien en dire aſſez que d'attribuer la pluſpart des Oracles à l'impoſture des hommes, de révoquer en doute s'il y en a eu où les Demons ayent eu part, de ne donner une fonction certaine aux Demons que dans les*

les Enchantemens & dans la Magie, & enfin de faire cesser les Oracles, non pas précisement parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup, mais parce que les Esprits plus éclairez par la publication de l'Evangile, se desabuserent, ce qui suppose encore des fourberies humaines, & ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroist qu'une question décidée en si peu de paroles, peut estre traitée de nouveau dans toute son étenduë naturelle, sans que le Public ait droit de se plaindre de la repetition; c'est luy remettre en grand ce qu'il n'a encore veu qu'en petit, & tellement en petit, que les objets en estoient quasi imperceptibles.

Je ne sçay s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite observation sur le stile dont je me suis servy. Il n'est que de Conversation; je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur; j'ay pris cette idée d'autant plus aisément, qu'il falloit en quelque sorte disputer contre luy, & les matieres que j'avois en main estant le plus souvent assez susceptibles de ridicule, m'ont

in-

invité à une maniere d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel! J'avoüe que le stile bas est encore quelque chose de pis; mais il y a un milieu, & mesme plusieurs. C'est ce qui fais l'embaras; on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut, & à n'en point sortir.

LES OEUVRES DE

Mr. de FONTENELLE,

Contiennent.

TROIS VOLUMES.

Dont le *Premier contient.*

Les Nouveaux Dialogues des Morts. Et le Jugement de Pluton, sur les deux Parties des Nouveaux Dialogues des Morts.

Tome Second.

Entretiens sur la Pluralité des Monde.
Histoire des Oracles.

Tome Troisieme.

Lettres Galantes de Monsieur le Chevalier D'Her.***.
Poësies Pastorales. Avec un Traité sur la Nature de l'Eclogue, & une Digression sur les Anciens & les Modernes.

TABLE

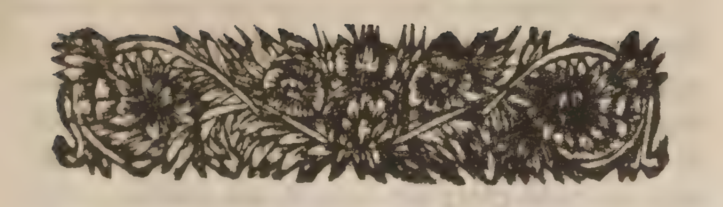
TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE DISSERTATION.

CHAP.

SECONDE DISSERTATION.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE DES ORACLES.

MON deſſein n'eſt pas de traiter directement l'Hiſtoire des Oracles ; je ne me propoſe que de combattre l'opinion commune qui les attribuë aux Demons, & les fait ceſſer à la venuë de Jesus-Chriſt ; mais en la combattant, il faudra neceſſairement que je faſſe toute l'Hiſtoire des Oracles, & que j'explique leur origine, leur progrez, les differentes manieres dont ils ſe rendoient, & enfin leur décadence, avec la meſme exactitude que ſi je ſuivois dans ces matieres l'ordre naturel & hiſtorique.

Il n'eſt pas ſurprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philoſophes. Les Principes en ſont ſi cachez, que la raiſon humaine ne peut preſque ſans témerité ſonger à les découvrir; mais quand il n'eſt queſtion que de ſçavoir ſi les Oracles ont pû eſtre un jeu & un artifice des Preſtres Payens, où peut-eſtre la difficulté? Nous qui ſommes hommes, ne ſçavons-nous pas bien juſqu'à quel point d'autres hommes ont pû eſtre ou Impoſteurs, ou Dupes? Sur tout, quand il n'eſt queſtion que de ſçavoir en quel temps les Oracles ont ceſſé, d'où peut naiſtre le moindre ſujet de douter? Tous les Livres ſont pleins d'Oracles. Voyons en quel temps ont eſté rendus les derniers dont nous ayons connoiſſance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la déciſion des choſes ſoit ſi facile, nous y faiſons entrer des préjugez, qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fuſſent trouvez naturellement, & ces difficultez, qui ne viennent que de noſtre part, ſont celles dont nous avons nous-meſmes le plus de peine à nous demeſler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croy, de bien conſiderables, ſi nous ne les y avions miſes. Elle eſtoit de ſa nature une affaire de Religion chez les Payens; elle en eſt devenuë une ſans neceſſité chez les Chreſtiens, & de toutes parts

on l'a chargée de préjugez, qui ont obſcurcy des veritez fort claires.

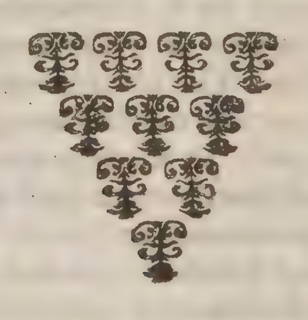
J'avoüe que les préjugez ne ſont pas communs d'eux-meſmes à la vraye & aux fauſſes Religions. Ils regnent neceſſairement dans celles qui ne ſont l'ouvrage que de l'eſprit humain, mais dans la vraye, qui eſt un ouvrage de Dieu ſeul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, ſi ce meſme eſprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher, & d'y meſler quelque choſe du ſien. Tout ce qu'il y ajoûte de nouveau, que ſeroit-ce que des préjugez ſans fondement? il n'eſt pas capable d'ajoûter rien de réel & de ſolide à l'Ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugez qui entrent dans la vraye Religion, trouvent, pour ainſi dire, le moyen de ſe faire confondre avec elle, & de s'attirer un reſpect qui n'eſt deu qu'à elle ſeule. On n'oſe les attaquer, de peur d'attaquer en meſme temps quelque choſe de ſacré. Je ne reproche point cet excés de Religion à ceux qui en ſont capables, au contraire je les en loüe, mais enfin quelque loüable que ſoit cet excés, on ne peut diſconvenir que le juſte milieu ne vaille encore mieux, & qu'il ne ſoit plus raiſonnable de démêler l'Erreur d'avec la Verité, que de reſpecter l'Erreur mêlée avec la Verité.

Le Chriſtianiſme a toûjours eſté par luy-meſme en eſtat de ſe paſſer de fauſſes preuves, mais il y eſt encore preſentement plus

que jamais, par les ſoins que de grands Hommes de ce Siecle ont pris de l'établir ſur ſes veritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons eſtre remplis ſur noſtre Religion d'une juſte confiance, qui nous faſſe rejetter de faux avantages qu'un autre Party que le noſtre pourroit ne pas negliger.

Sur ce pied-là, j'avance hardiment que les Oracles, de quelque nature qu'ils ayent eſté, n'ont point eſté rendus par les Demons, & qu'ils n'ont point ceſſé à la venuë de Jeſus-Chriſt. Chacun de ces deux Points mérite bien une Diſſertation.



PRE-

PREMIERE

DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point esté rendus par les Demons.

IL est constant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faisans, & condamnez à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la raison nous apprend ensuite que ces Demons ont pû animer des Statuës, & rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis ; il n'est question que de sçavoir s'ils ont receu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un Point de fait dont il s'agit ; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il estoit de nature à nous devoir estre revelé, si la connoissance nous en eust esté necessaire.

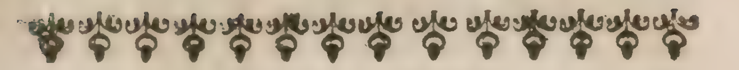
Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent esté rendus par des Demons, & dés lors nous sommes en liberté de prendre party sur cette matiere ; elle est du nombre de

celles que la Sageſſe Divine a jugées aſſez indiferentes pour les abandonner à nos diſputes.

Cependant les avis ne ſont point partagez ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque choſe de ſurnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raiſon en eſt bien aiſée à trouver pour ce qui regarde le temps preſent. On a cru dans les premiers Siecles du Chriſtianiſme, que les Oracles eſtoient rendus par des Demons, il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'huy. Tout ce qu'ont dit les Anciens, ſoit bon, ſoit mauvais, eſt ſujet à eſtre bien repeté, & ce qu'ils n'ont pû eux-meſmes prouver par des raiſons ſuffiſantes, ſe prouve à preſent par leur autorité ſeule. S'ils ont préveu cela, ils ont bien fait de ne ſe pas donner toûjours la peine de raiſonner ſi exactement.

Mais pourquoy tous les premiers Chreſtiens ont-ils cru que les Oracles avoient quelque choſe de ſurnaturel ? Recherchons-en preſentement les raiſons ; nous verrons enſuite ſi elles eſtoient aſſez ſolides.

CHA-



CHAPITRE I.

Premiere Raiſon, pourquoy les anciens Chreſtiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Demons. Les Hiſtoires ſurprenantes qui couroient ſur le fait des Oracles & des Genies.

L'Antiquité eſt pleine de je ne ſçay combien d'Hiſtoires ſuprenantes, & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Genies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples, qui repreſenteront tout le reſte.

Tout le monde ſçait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaiſſeau eſtant un ſoir vers de certaines Iſles de la Mer Egée, le vent ceſſa tout à fait. Tous les gens du vaiſſeau eſtoient bien éveillez, la pluſpart meſme paſſoient le temps à boire les uns avec les autres, lors qu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Iſles & qui appelloit Thamus. Thamus ſe laiſſa appeller deux fois ſans répondre, mais à la troiſiéme il répondit.

La Voix luy commanda que quand il ſeroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan eſtoit mort. Il n'y eut perſonne dans le Navire qui ne fût ſaiſi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit ſi Thamus devoit obéïr à la Voix, mais Thamus conclut que ſi quand ils ſeroient arrivez au lieu marqué, il faiſoit aſſez de vent pour paſſer outre, il ne falloit rien dire, mais que ſi un calme les arreſtoit là, il faloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit receu. Il ne manqua point d'eſtre ſurpris d'un calme à cet endroit là, & auſſi-toſt il ſe mit à crier de toute ſa force que le grand Pan eſtoit mort. A peine avoit-il ceſſé de parler, que l'on entendit de tous coſtez des plaintes & des gemiſſemens, comme d'un grand nombre de perſonnes ſurpriſes & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui eſtoient dans le Vaiſſeau furent témoins de l'avanture. Le bruit s'en répandit en peu de temps juſqu'à Rome, & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus luy-meſme, aſſembla des gens Sçavans dans la Theologie Payenne, pour apprendre d'eux qui eſtoit ce grand Pan, & il fut conclu que c'eſtoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'eſt ainſi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont ceſſé, Cleombrote conte cette Hiſtoire, & dit qu'il la tient d'Epitherſés ſon Maiſtre de Grammaire, qui eſtoit dans le Vaiſſeau de Thamus lors que la choſe arriva.

Thulis

Thulis * fut un Roy d'Egypte, dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Ocean. C'est luy, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle presentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusque-là, il estoit d'une belle étenduë. Ce Roy enflé de ses succés & de sa prosperité, alla à l'Oracle de Serapis, & luy dit.

Toy qui est le maistre du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moy la verité. Y a-t-il jamais eu, & y aura-t'il jamais quelqu'un aussi puissant que moy?

L'Oracle luy répondit.

Premierement Dieu, ensuite la Parole, & l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en Un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'icy promtement, Mortel, dont la vie est toûjours incertaine.

Au sortir de là, Thulis fut égorgé.

Eusebe a tiré des Ecrits mesme de Porphire, ce grand ennemy des Chrestiens, les Oracles suivans.

1. *Gemissez, Trépiez. Apollon vous quitte; il vous quitte forcé par une lumiere celeste. Jupiter a esté, il est, & il sera. O grand Jupiter! Helas! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déja condamnée au silence depuis long-temps. Faites toûjours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prestre,* disoit Apollon à

* Suidas

ſon Preſtre, *ne m'interroge plus ſur le divin Pere, ny ſur ſon Fils unique, ny ſur l'Eſprit qui eſt l'ame de toutes choſes. C'eſt cet Eſprit qui me chaſſe à jamais de ces lieux.*

Auguſte * déja vieux, & ſongeant à ſe choiſir un Succeſſeur, alla conſulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoy qu'Auguſte n'épargnaſt pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponſe.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéïſſent, me chaſſe d'icy, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple ſans parler.

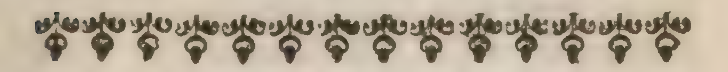
Il eſt aiſé de voir que ſur de pareilles Hiſtoires, on n'a pas pû douter que les Demons ne ſe meſlaſſent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt ſous Tibere, auſſi-bien que Jeſus-Chriſt, eſt le Maiſtre des Demons, dont l'Empire eſt ruiné par cette mort d'un Dieu ſi ſalutaire à l'Univers; ou ſi cette explication ne vous plaiſt pas, car enfin on peut ſans impieté donner des ſens contraires à une meſme choſe, quoy qu'elle regarde la Religion; ce grand Pan eſt Jeſus-Chriſt luy-meſme, dont la mort cauſe une douleur & une conſternation generale parmy les Demons, qui ne peuvent plus excercer leur tyrannie ſur les hommes. C'eſt ainſi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes.

L'Oracle rendu au Roy Thulis, un Oracle

* Suidas, Nicephore, Cedrenus.

racle si positif sur la Sainte Trinité, peut-il estre une fiction humaine? Comment le Prestre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere, inconnu alors à toute la Terre, & aux Juifs mesme?

Si ces autres Oracles eussent esté rendus par des Prestres Imposteurs; qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mesmes, & à publier la cessation de leurs Oracles; n'est-il pas visible que c'estoient des Demons que Dieu mesme forçoit à rendre témoignage à la Verité? De plus, pourquoy les Oracles cessoient-ils, s'ils n'estoient rendus que par des Prestres?



CHAPITRE II.

Seconde Raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Sistême du Christianisme.

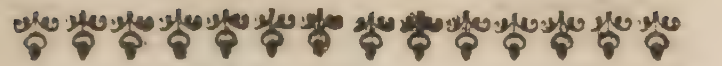
LEs Demons estans une fois constans par le Christianisme, il a esté naturel de leur donner le plus d'employ qu'on pouvoit, & de ne les pas épargner pour les Oracles, & les autres miracles

Pa-

Payens qui sembloient en avoir besoin. Par là, on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits qui eust esté longue & difficile, & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire, on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces évenemens, on confirmast leur existence, & la Religion mesme qui nous la revele.

De plus il est certain que vers le temps de la Naissance de Jesus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs Prophanes. Pourquoy ce temps-là plûtost qu'un autre avoit-il esté destiné à leur aneantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Sistême de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils; mais alors il les dépoûille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout fléchisse sous Jesus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sçay quoy de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la verité desquelles on est bien aise d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.

CHA-



CHAPITRE III.

Troisiéme Raison des anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

JAmais Philosophie n'a esté plus à la mode qu'y fut celle de Platon chez les Chrestiens pendant les premiers Siecles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les differentes Sectes de Philosophes, mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion, mit dans cette seule Secte presque tous les Chrestiens sçavans. De là vint l'estime prodigieuse dont on s'entesta pour Platon, on le regardoit comme une espece de Prophete, qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme, sur tout la sainte Trinité, que l'on ne peut nier qui ne soit assez clairement contenuë dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit conceuë. Il se figuroit Dieu tellement élevé au dessus des Creatures, qu'il

ne croyoit pas qu'elles puſſent eſtre ſorties immediatement de ſes mains, & il mettoit entre elles & luy ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût paſſer juſqu'à elles. Les Chreſtiens prirent cette meſme idée de Jeſus-Chriſt, & c'eſt là peut-eſtre la cauſe pourquoy jamais Hereſie n'a eſté ny plus generalement embraſſée, ny ſoûtenuë avec plus de chaleur que l'Arianiſme.

Ce Platoniſme donc, qui ſembloit faire honneur à la Religion Chreſtienne lors qu'il luy eſtoit favorable, ſe trouva tout plein de Demons, & de là ils ſe répandirent aiſément dans le Siſtême que les Chréſtiens imaginerent ſur les Oracles.

Platon veut que les Demons ſoient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des hommes ; que ce ſoient des Genies aëriens deſtinez à faire tout le commerce des Dieux & de nous ; que quoy qu'ils ſoient proches de nous, nous ne les puiſſions voir ; qu'ils penetrent dans toutes nos penſées ; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans, & que ce ſoit en leur honneur qu'on a étably tant de ſortes de Sacrifices, & tant de Ceremonies diferentes.

Il ne paroiſt point par là que Platon reconnuſt de mauvais Demons, auſquels on puſt donner le ſoin des fourberies des Oracles. Plutarque * cependant aſſeure qu'il en

* *Dialogue des Oracles qui ont ceſſé.*

en reconnoiſſoit, & à l'egard des Platoniciens, la choſe eſt hors de doute. Euſebe dans ſa Préparation Evangelique, * rapporte quantité de paſſages de Porphire, où ce Philoſophe Payen aſſeure que les mauvais Demons ſont les auteurs des Enchantemens, des Philtres, & des Malefices; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantoſmes; que le Menſonge eſt eſſentiel à leur nature; qu'ils excitent en nous la pluſpart de nos paſſions; qu'ils ont l'ambition de vouloir paſſer pour des Dieux; que leurs corps aëriens & ſpirituels ſe nourriſſent de ſuffumigations, de ſang répandu, & de la graiſſe des Sacrifices; qu'il n'y a qu'eux qui ſe mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, ſoit tombée en partage; & enfin à la teſte de cette troupe de mauvais Demons il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la pluſpart de ces choſes-là ſont vrayes, les Chreſtiens receurent le tout avec joye, & y ajoûterent meſme un peu du leur, * par exemple, que les Demons déroboient dans les écrits des Prophetes quelque connoiſſance de l'avenir, & puis s'en faiſoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Siſtême des Chreſtiens avoit cela de commode, qu'il découvroit aux Payens, par

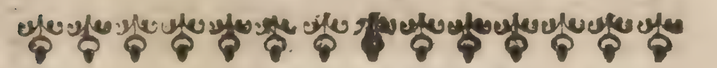
* *Liv. 4. 5. 6.*
* *Tertulien dans l'Apologetique.*

par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la ſource de l'Erreur où ils avoient toujours eſté. Ils eſtoient perſuadez qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans leurs Oracles, & les Chreſtiens qui avoient à diſputer contre eux, ne ſongeoient point à leur oſter cette penſée. Les Demons dont on convenoit de part & d'autre, ſervoient à expliquer tout ce ſurnaturel. On reconnoiſſoit cette eſpece de miracle ordinaire qui s'eſtoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faiſoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auſquels on l'attribuoit, & cette voye eſtoit bien plus courte & plus aiſée que celle de conteſter le miracle meſme par une longue ſuite de recherches & de raiſonnemens.

Voila comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Egliſe, l'opinion qu'on y prit ſur les Oracles des Payens. Je pourrois aux raiſons que j'ay apportées en ajoûter une quatriéme, auſſi bonne peut-eſtre que toutes les aurres, c'eſt que dans le Siſtême des Oracles rendus par les Demons, il y a du Merveilleux, & ſi l'on a un peu étudié l'eſprit humain, on ſçait quelle force le Merveilleux a ſur luy. Mais je ne prétens pas m'étendre ſur cette reflexion; ceux qui y entreront, m'en croiront bien, ſans que je me mette en peine de la prouver, & ceux qui n'y entreront pas, ne m'en croiroient pas peut-eſtre aprés toutes mes preuves.

Exa-

Examinons preſentement l'une aprés l'autre les raiſons qu'on a euës de croire les Oracles ſurnaturels.



CHAPITRE IV.

Que les Hiſtoires ſurprenantes qu'on debite ſur les Oracles, doivent eſtre fort ſuſpectes.

IL ſeroit difficile de rendre raiſon des Hiſtoires & des Oracles que nous avons rapportez, ſans avoir recours aux Demons, mais auſſi tout cela eſt-il bien vray? Aſſurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de la cauſe. Il eſt vray que cette methode eſt bien lente pour la pluſpart des Gens, qui courent naturellement à la cauſe, & paſſent par deſſus la verité du fait; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cauſe de ce qui n'eſt point.

Ce malheur arriva ſi plaiſamment ſur la fin du Siecle paſſé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler icy.

En 1593. le bruit courut que les dents eſtant tombées à un enfant de Sileſie, âgé de ſept ans, il luy en eſtoit venue une d'or, à la place d'une de ſes groſſes dents. Hor-

 ſtius,

ſtius, Profeſſeur en Medecine dans l'Univerſité de Helmſtad, écrivit en 1595. l'Hiſtoire de cette dent, & prétendit qu'elle eſtoit en partie naturelle, en partie miraculeuſe, & qu'elle avoit eſté envoyée de Dieu à cet Enfant pour conſoler les Chrétiens affligez par les Turcs. Figurez-vous quelle conſolation, & quel rapport de cette dent aux Chreſtiens, ny aux Turcs. En la meſme année, afin que cette dent d'or ne manquaſt pas d'Hiſtoriens, Rullandus en écrit encore l'Hiſtoire. Deux ans aprés, Ingolſteterus, autre Sçavant, écrit contre le ſentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait auſſi-toſt une belle & docte Replique. Un autre grand Homme nommé Libavïus, ramaſſe tout ce qui avoit eſté dit de la dent, & y ajoûte ſon ſentiment particulier. Il ne manquoit autre choſe à tant de beaux Ouvrages, ſinon qu'il fuſt vray que la dent eſtoit d'or. Quand un Orfevre l'eut examinée, il ſe trouva que c'eſtoit une feüille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adreſſe; mais on commença par faire des Livres, & puis on conſulta l'Orfevre.

Rien n'eſt plus naturel que d'en faire autant ſur toutes ſortes de matieres. Je ne ſuis pas ſi convaincu de noſtre ignorance par les choſes qui ſont, & dont la raiſon nous eſt inconnuë, que par celles qui ne ſont point, & dont nous trouvons la raiſon. Cela veut dire que non ſeulement

nous

nous n'avons pas les Principes qui menent au vray, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent tres-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bien trouvé pourquoy les lieux souterrains sont chauds en hyver, & froids en esté; de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'estoit pas.

Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens, mais ces Historiens n'ont-ils esté ny passionnez, ny credules, ny mal instruits, ny negligens? Il en faudroit trouver un qui eust esté spectateur de toutes choses, indifferent, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion, il est assez difficile que selon le Party dont on est, on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne luy sont point deus, ou qu'on ne donne à la vraye, de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devroit estre persuadé qu'on ne peut jamais ajoûter de la verité à celle qui est vraye, ny en donner à celles qui sont fausses.

Quelques Chrestiens des premiers Siecles, faute d'estre instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissé aller à faire en faveur du Christianisme, des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des Chrestiens ont ensuite desavoüées. Ce zele inconsideré a produit une infinité de

Livres apocriphes, aufquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs, car comme l'Eglife avoit affaire à ces deux fortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur prefentant des Livres, qui quoy que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Party, fuffent neanmoins tres-avantageux au Chriftianifme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages fuppofez un grand effet pour la Religion, on les a empêchez d'en faire aucun. La clarté dont ils font, les trahit, & nos myfteres y font fi nettement dévelopez, que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Teftament n'y auroient rien entendu auprés de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque cofté qu'on fe puiffe tourner pour fauver ces Livres, on trouvera toûjours dans ce trop de clarté, une difficulté infurmontable. Si quelques Chreftiens fuppofoient bien des Livres aux Payens ou aux Juifs, les Heretiques ne faifoient pas de façon d'en fuppofer aux Orthodoxes. Ce n'eftoient que faux Evangiles, fauffes Epîtres d'Apoftres, fauffes Hiftoires de leurs Vies, & ce ne peut eftre que par un effet de la Providence Divine que la verité s'eft démêlée de tant d'Ouvrages apocriphes qui l'étoufoient.

Quelques grands hommes de l'Eglife, ont efté quelquefois trompez, foit aux fuppofitions des Heretiques contre les Orthodoxes,

doxes, ſoit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs, mais plus ſouvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toûjours examiné d'aſſez prés ce qui leur ſembloit favorable à la Religion ; l'ardeur avec laquelle ils combatoient pour une ſi bonne cauſe, ne leur laiſſoit pas toûjours la liberté de choiſir aſſez-bien leurs armes. C'eſt ainſi qu'il leur arrive quelquefois de ſe ſervir des Livres des Sibilles, ou de ceux d'Hermés Triſmegiſte, Roy d'Egipte.

On ne prétend point par là affoiblir l'autorité, ny attaquer le merite de ces grands hommes. Aprés qu'on aura remarqué toutes les mépriſes où ils peuvent eſtre tombez ſur un certain nombre de faits, il leur reſtera une infinité de raiſonnemens ſolides, & de belles découvertes, ſurquoy on ne les peut aſſez admirer. Si avec les vrais titres de noſtre Religion il nous en ont laiſſé d'autres qui peuvent eſtre ſuſpects, c'eſt à nous à ne recevoir d'eux que ce qui eſt legitime, & à pardonner à leur zele de nous avoir fourny plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'eſt pas ſurprenant que ce meſme zele les ait perſuadez de la verité de je ne ſçay combien d'Oracles avantageux à la Religion, qui coururent dans les premiers Siecles de l'Egliſe. Les Auteurs des Livres des Sibilles, & de ceux d'Hermés, ont bien pû l'eſtre auſſi de ces Oracles. Du

moins il eſtoit plus aiſé d'en ſuppoſer que des Livres entiers. L'Hiſtoire de Thamus eſt Payenne d'origine, mais Euſebe & d'autres grands Hommes luy ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle eſt immediatement ſuivie dans Plutarque d'un autre conte ſi ridicule, qu'il ſuffiroit pour la décrediter entierement. Demetrius dit dans cet endroit que la pluſpart des Iſles qui ſont vers l'Angleterre, ſont deſertes, & conſacrées à des Demons & à des Heros; qu'ayant eſté envoyé par l'Empereur pour les reconnoiſtre, il aborda à une de celles qui eſtoient habitées; que peu de temps aprés qu'il y fut arrivé, il y eut une tempeſte & des tonnerres effroyables, qui firent dire aux gens du Païs qu'aſſurement quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir, parce que leur mort eſtoit toûjours accompagnée de quelque choſe de funeſte. A cela Demetrius ajoûte que l'une de ces Iſles eſt la priſon de Saturne, qui y eſt gardé par Briarée, & enſevely dans un ſommeil perpetuel, ce qui rend, ce me ſemble, le Geant aſſez inutile pour ſa garde, & qu'il eſt environné d'une infinité de Demons qui ſont à ſes pieds comme ſes eſclaves.

Ce Démetrius ne faiſoit-il pas des Relations bien curieuſes de ſes Voyages? Et n'eſt-il pas beau de voir un Philoſophe comme Plutarque, nous conter froidement ces merveilles? Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on

qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Hiſtoire. Toutes les Hiſtoires Grecques qui à ce compte-là, ſont ſes Filles, tiennent beaucoup de ſon genie, elles ont peu de verité, mais beaucoup de merveilleux, & de choſes amuſantes. Quoy qu'il en ſoit, l'Hiſtoire de Thamus ſeroit preſque ſuffiſamment refutée quand elle n'auroit point d'autre defaut, que celuy de ſe trouver dans un meſme traité avec les Demons de Démetrius.

Mais de plus, elle ne peut recevoir un ſens raiſonnable. Si ce grand Pan eſtoit un Demon, les Demons ne pouvoient-ils ſe faire ſçavoir ſa mort les uns aux autres, ſans y employer Thamus? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles? & d'ailleurs ſont-ils ſi imprudens que de reveler aux hommes leurs malheurs, & la foibleſſe de leur nature? Dieu les y forçoit, direz-vous. Dieu avoit donc un deſſein, mais voyons ce qui s'en enſuivit. Il n'y eut perſonne qui ſe deſabuſaſt du Paganiſme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arreſté que c'eſtoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celuy que l'on reconnoiſſoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainſi que ſon nom le porte. Quoy que la Voix euſt nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, ſa mort ne tira guere à conſéquence, & il ne paroiſt pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan estoit Jesus-Christ, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t'il ? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vray sens? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, & cependant personne ne s'estoit encore avisé que Pan fust Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Serapis peche de la mesme maniere que les Livres des Sibilles, par le trop de clarté sur nos Mysteres. Mais de plus ce Thulis Roy d'Egypte n'estoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait esté amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Sçavans le prétendent sur des apparences tres-fortes? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment, & pourquoy un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'estoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'huy il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citast à faux, ou

citast quelque Ouvrage faussement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foy de certains faux Actes de S. Pierre, qui couroient encore de son temps, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui devoroit ceux que son Maistre ne vouloit pas laisser entrer; que saint Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de luy aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui estoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en sçavoit pas moins que S. Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller luy dire qu'il entrast, ce qui fut executé aussi-tost. Voilà ce qui s'appelle chez les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siecle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe luy-mesme se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers Défenseurs du Christianisme, Justin, Tertulien, Theophile, Tatien auroient-ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Estoient-ils assez peu zelez pour negliger cet avantage? Mais ceux * mesme qui nous donnent cet

* *Cedrenus, Suidas, Nicephore.*

Oracle le gaſtent, en y ajoûtant qu'Auguſte de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inſcription ; *C'eſt icy l'Autel du Fils unique*, ou, *Aiſné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point?

Enfin ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'Auguſte depuis le Voyage qu'il fit en Grece, 19. ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, n'y retourna jamais: & meſme lors qu'il en revint, il n'eſtoit guere dans la diſpoſition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à luy, car il ſouffrit non ſeulement * que les Villes d'Aſie luy en élevaſſent, & luy célebraſſent des Jeux ſacrez, mais meſme qu'à Rome on conſacraſt un Autel à la Fortune qui eſtoit de retour, *Fortunæ reduci*, c'eſt-à-dire à luy-meſme, & que l'on miſt le jour d'un retour ſi heureux entre les jours de Feſte.

Les Oracles qu'Euſebe rapporte de Porphire paroiſſoient plus embarraſſans que tous les autres. Euſebe n'aura pas ſuppoſé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point, & Porphire qui eſtoit ſi attaché au Paganiſme n'aura pas cité de faux Oracles ſur la ceſſation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chreſtienne. Voicy, ce ſemble, le cas où le témoignage d'un ennemy a tant de force.

Mais auſſi d'un autre coſté, Porphire n'eſtoit

* *Tacite, Dion Caſſius.*

n'eſtoit pas aſſez malhabile homme pour fournir aux Chreſtiens des armes contre le Paganiſme, ſans y eſtre neceſſairement engagé par la ſuite de quelque raiſonnement, & c'eſt ce qui ne paroiſt point icy. Si ces Oracles euſſent eſté alleguez par les Chreſtiens, & que Porphire en convenant qu'ils avoient eſté effectivement rendus, ſe fuſt défendu dés conſéquences qu'on en vouloit tirer, il eſt ſeur qu'ils ſeroient d'un tres-grand poids; mais c'eſt de Porphire meſme que les Chreſtiens, ſelon qu'il paroiſt par l'exemple d'Euſebe, tiennent ces Oracles, c'eſt Porphire qui prend plaiſir à ruiner ſa Religion, & à établir la noſtre. En verité cela eſt ſuſpect de ſoy-meſme, & le devient encore davantage par l'excez où il pouſſe la choſe, car on nous rapporte de luy je ne ſçay combien d'autres Oracles tres-clairs & tres-poſitifs, ſur la Perſonne de Jeſus-Chriſt, ſur ſa Reſurrection, ſur ſon Aſcenſion; enfin le plus enteſté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Chriſtianiſme. Défions-nous de cette generoſité.

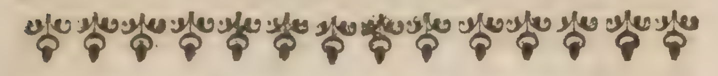
Euſebe a cru que c'eſtoit un aſſez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphire à la teſte de tant d'Oracles ſi favorables à la Religion. Il nous les donne dépoüillez de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphire. Que ſçavons-nous s'il ne les refutoit pas? Selon l'intereſt de ſa cauſe, il le devoit faire, & s'il

ne l'a pas fait, asseurément il avoit quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphire estoit assez méchant pour faire de faux Oracles, & les presenter aux Chrestiens, à dessein de se mocquer de leur credulité, s'ils les recevoient pour vrais, & appuioient leur Religion sur de pareils fondemens. Il en eust tiré des consequences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles, & eust attaqué tout le Christianisme par cet exemple, qui au fond n'eust pourtant rien conclu.

Il est toûjours certain que ce mesme Porphire qui nous fournit tous ces Oracles, soûtenoit, comme nous avons veu, que les Oracles estoient rendus par des Genies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eust mis en Oracles tous les Mysteres de nostre Religion, exprés pour tâcher à les détruire, & pour les rendre suspects de fausseté, parce qu'ils auroient esté attestez par de faux témoins. Je sçay bien que les Chrestiens ne le prenoient pas ainsi ; mais comment eussent-ils jamais prouvé par raisonnement que les Demons estoient quelquefois forcez à dire la verité ? Ainsi Porphire demeuroit toujours en estat de se servir de ses Oracles contre eux, & selon le tour de cette dispute, ils devoient nier que ces Oracles eussent jamais esté rendus, comme nous le nions presentement. Cela, ce me semble,

ble, explique assez bien pourquoy Porphire estoit si prodigue d'Oracles favorables à nostre Religion, & quel train avoit pû prendre le grand Procés d'entre les Chrestiens & les Payens; nous ne faisons que le deviner, car toutes les pieces n'en sont pas venuës jusqu'à nous. C'est ainsi qu'en examinant un peu les choses de prés, on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux, n'ont jamais esté. Je n'en rapporteray point d'autres exemples, tout le reste est de la mesme nature.



CHAPITRE V.

Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'Ecriture sur ces mauvais Demons que l'on prétend qui presidoient aux Oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte assez naturellement. Seroit-il possible que l'Ecriture n'eust point appris aux Juifs & aux Chrestiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner surement par leur raison naturelle, & qu'il leur importoit extrémement

ment de ſçavoir, pour n'eſtre pas ébranlez par ce qu'ils verroient arriver de ſurprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la foibleſſe de leurs connoiſſances qui ne ſuffiſoient pas à leurs beſoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit eſt de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-meſmes, ou qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'ils le ſçachent Ainſi ſi les Oracles euſſent eſté rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'euſt appris pour nous empeſcher de croire qu'il les rendiſt luy-meſme, & qu'il y euſt quelque choſe de Divin dans des Religions fauſſes.

David reproche aux Payens, des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole; & ſouhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir ſemblables à ce qu'ils adorent; mais ſi ces Dieux euſſent eu non ſeulement l'uſage de la parole, mais encore la connoiſſance des choſes futures; Je ne voy pas que David euſt pû faire ce reproche aux Payens, ny qu'ils euſſent dû eſtre fâchez de reſſembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raiſon contre le culte des Idoles, ils ſuppoſent toûjours qu'elles ne peuvent rien, & ſi elles euſſent parlé, ſi elles euſſent prédit l'avenir, il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuiſſance, il falloit

falloit desabuser les Peuples du pouvoir extraordinaire qui paroissoit en elles. En effet, auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit estre animé d'une vertu divine, ou tout au moins, d'une vertu plus qu'humaine? Il est vray que ces Demons estoient ennemis de Dieu; mais les Payens pouvoient-ils le deviner? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares ou extravagantes, les Payens les croyoient bizarres ou cruels, mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes, & ils ne sçavoient pas que le vray Dieu leur offroit sa protection contre eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables, qu'il falloit appaiser à quelque prix que ce fust, & cette soumission, & cette crainte n'estoient pas sans fondement, si en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir, qui fussent au dessus de la Nature. Enfin le Paganisme, ce culte si abominable aux yeux de Dieu, n'eust esté qu'une erreur involontaire & excusable.

Mais, direz-vous, si les faux Prestres ont toûjours trompé les Peuples, le Paganisme n'a esté non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Estre Superieur.

La diference est bien grande. C'est aux hom-

hommes à ſe précautionner contre les Erreurs où ils peuvent eſtre jettez par d'autres hommes, mais ils n'ont nul moyen de ſe précautionner contre celles où ils ſeroient jettez par des Genies qui ſont au deſſus d'eux. Mes lumieres ſuffiſent pour examiner ſi une Statuë parle, ou ne parle pas, mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus deſabuſer de la Divinité que je luy attribuë. En un mot, Dieu n'eſt obligé par les loix de ſa bonté, qu'à me garantir des ſurpriſes dont je ne puis me garantir moy-meſme; pour les autres, c'eſt à ma raiſon à faire ſon devoir.

Auſſi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en meſme temps confondus par des prodiges plus grands. Pharaon euſt pû eſtre trompé par ſes Magiciens; mais Moïſe eſtoit là plus puiſſant que les Magiciens de Pharaon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir, ny n'ont fait tant de choſes ſurprenantes, que du temps de Jeſus-Chriſt & des Apoſtres.

Cela n'empêche pas que le Paganiſme n'ait toûjours eſté appellé avec juſtice le culte des Demons. Premierement l'idée qu'on y prend de la Divinité, ne convient nullement au vray Dieu, mais à ces Genies reprouvez & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'eſtoit pas tant d'adorer le premier Eſtre,

la ſource de tous les biens, que ces Eſtres malfaiſans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons, qui ont, ſans contredit, le pouvoir de tenter les hommes, & de leur tendre des pieges, favoriſoient autant qu'il eſtoit en eux, l'erreur groſſiere des Païens, & leur fermoient les yeux ſur des impoſtures viſibles. De là vient qu'on dit que le Paganiſme rouloit, non pas ſur les prodiges, mais ſur les preſtiges des Demons, ce qui ſuppoſe qu'en tout ce qu'ils faiſoient, il n'y avoit rien de réel ny de vray, ny de tel que de donner effectivement la parole à une Statuë.

Il peut eſtre cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons d'animer des Idoles. Si cela eſt arrivé, Dieu avoit alors ſes raiſons, & elles ſont toûjours dignes d'un profond reſpect. Mais à parler en general, la choſe n'a point eſté ainſi. Dieu permit au Diable de brûler les maiſons de Job, de deſoler ſes paſturages, de faire mourir tous ſes troupeaux, de fraper ſon corps de mille playes, mais ce n'eſt pas à dire que le Diable ſoit lâché ſur tous ceux à qui les meſmes malheurs arrivent. On ne ſonge point au Diable quand il eſt queſtion d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job eſt un cas particulier, on raiſonne indépendamment de cela, & nos raiſonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puiſſance de Dieu peut faire à tout.

Il paroiſt donc que l'opinion commune ſur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganiſme d'une bonne partie de l'extravagance, & meſme de l'abomination que les Saints Peres y ont toûjours trouvée. Les Payens devoient dire pour ſe juſtifier, que ce n'eſtoit pas merveille qu'ils euſſent obey à des Genies qui animoient des Statuës, & faiſoient tous les jours cent choſes extraordinaires, & les Chreſtiens pour leur ôter toute excuſe, ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit eſté qu'une impoſture des Preſtres, le Chriſtianiſme profitoit de l'excés du ridicule où elle tomboit.

Auſſi y a-t-il bien de l'apparence que les diſputes des Chrétiens & des Payens eſtoient en cet eſtat, lors que Porphire avoüoit ſi volontiers que les Oracles eſtoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons luy eſtoient d'un double uſage. Il s'en ſervoit, comme nous avons vû, à rendre inutiles, & meſme deſavantageux à la Religion Chreſtienne les Oracles dont les Chreſtiens prétendoient ſe parer, mais de plus, il rejettoit ſur ces Genies cruels & artificieux, toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices, que l'on reprochoit ſans ceſſe aux Payens.

C'eſt donc attaquer Porphire juſque dans ſes derniers retranchemens, & c'eſt prendre les vrais intereſts du Chriſtianiſme, que

que de soûtenir que les Demons n'ont point esté les auteurs des Oracles,

CHAPITRE VI.

Que les Demons ne sont pas suffisamment établis par le Platonisme.

DAns les premiers temps, la Poësie & la Philosophie estoient la mesme chose, & toute la sagesse estoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la Poësie en valust mieux, mais la Philosophie en valoit beaucoup moins. Homere & Hesiode ont esté les premiers Philosophes Grecs, & delà vient que les autres Philosophes ont toûjours pris fort serieusement ce qu'ils avoient dit, & ne les ont citez qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les Dieux & les Demons, mais Hesiode distingne quatre especes de natures raisonnables. les Dieux, les Demons, les Demidieux ou Heros, & les Hommes. Il va plus loin, il marque la durée de la vie des Demons; car ce sont des Demons, que les Nimphes dont il parle dans l'endroit que nous allons citer, & Plutarque l'entend ainsi.

Une Corneille, dit Hesiode, *vit neuf fois autant qu'un homme, un Cerf quatre fois autant*

qu'une Corneille; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau, & les Nimphes enfin dix fois autant que le Phenix.

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poëtique, indigne qu'un Philoſophe y faſſe aucune reflexion, & indigne meſme qu'un Poëte l'imite; car l'agrément luy manque autant que la verité: mais Plutarque n'eſt pas de cet avis. Comme il voit qu'en ſuppoſant la vie de l'homme de 70. ans, ce qui en eſt la durée ordinaire, les Demons devroient vivre 680400. ans, & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû faire l'experience d'une ſi longue vie dans les Demons, il aime mieux croire qu'Heſiode par le mot d'âge d'homme, n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'eſt pas trop naturelle; mais ſur ce pied-là on ne conte pour la vie des Demons que 9720. ans, & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vivoient ce temps-là. De plus, il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pithagoriciennes, qui le rendent tous-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voila les raiſonnemens de cette Antiquité ſi vantée.

Des Poëmes d'Homere & d'Heſiode les Demons ont paſſé dans la Philoſophie de Platon. Il ne peut eſtre trop loüéde ce qu'il

qu'il eſt celuy d'entre les Grecs qui a conceu la plus haute idée de Dieu; mais cela meſme l'a jetté dans de faux raiſonnemens. Parce que Dieu eſt infiniment élevé au deſſus des hommes, il a cru qu'il devoit y avoir entre luy & nous des eſpeces moyennes qui fiſſent la communication de deux extremitez ſi éloignées, & par le moyen deſquelles l'action de Dieu paſſaſt juſqu'à nous. Dieu, diſoit-il, reſſemble à un triangle qui a ſes trois coſtez égaux, les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux, & les hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée eſt aſſez belle, il ne luy manque que d'eſtre mieux fondée.

Mais quoy? ne ſe trouve-t-il pas aprés tout, que Platon a raiſonné juſte, & ne ſçavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Miniſtres des volontez de Dieu, & ſes Meſſagers auprés des hommes? N'eſt-il pas admirable que Platon ait découvert cette verité par ſes ſeules lumieres naturelles?

J'avoüe que Platon a deviné une choſe qui eſt vraye, & cependant je luy reproche de l'avoir devinée. La revelation nous aſſure de l'exiſtence des Anges & des Demons, mais il n'eſt point permis à la raiſon humaine de nous en aſſurer. On eſt embaraſſé de cet eſpace infiny qui eſt entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Genies & de Demons, mais dequoy rempli-

ra-t-on l'eſpace infiny qui ſera entre Dieu & les Genies, ou ces Demons meſmes? Car de Dieu à quelque creature que ce ſoit la diſtance eſt infinie. Comme il faut que l'action de Dieu traverſe, pour ainſi dire, ce vuide infiny pour aller juſqu'aux Demons, elle pourra bien aller auſſi juſqu'aux hommes, puis qu'ils ne ſont plus éloignez que de quelques degrez, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les hommes par le moyen des Anges, ce n'eſt pas-à-dire que les Anges ſoient neceſſaires pour cette communication, ainſi que Platon le pretendoit, Dieu les y employe pour des raiſons que la Philoſophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent eſtre parfaitement connuës que de luy ſeul.

Selon l'idée que donne la comparaiſon des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite, en Creature plus parfaite on montaſt enfin juſqu'à Dieu, de ſorte que Dieu n'auroit que quelques degrez de perfection par deſſus la premiere des Creatures. Mais il eſt viſible que comme elles ſont toutes infiniment imparfaites à ſon égard, parce qu'elles ſont toutes infiniment éloignées de luy, les differences de perfection qui ſont entre-elles, diſparoiſſent dés qu'on les compare avec Dieu; ce qui les éleve les unes au deſſus des autres, ne les approche pourtant pas de luy.

Ainſi

Ainsi à ne consulter que la raison humaine, on n'a pas besoin de Demons, ny pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux hommes, ny pour mettre entre Dieu & nous quelque chose qui approche de luy, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-estre Platon luy-mesme n'estoit-il pas aussi seur de l'existence de ses Demons que les Platoniciens l'ont esté depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui luy reüssit le plus mal. Il dit que l'Amour est Fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté, qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son merite, l'envie d'avoir toûjours la preference, mais qu'il tient de sa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toûjours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empesche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'estre méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voila, à mon sens, une de plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fist quelquefois d'aussi galantes & d'aussi agréables qu'auroit pû faire Anacréon luy-mesme, & quelquefois aussi ne raisonnast pas plus solide-

ment qu'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de sa nature, mais aussi on ne sçait plus ce que c'est que les Demons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & philosophique, ny qu'il ait voulu dire que l'Amour fust un Estre hors de nous, qui habitast les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses Demons sont de la mesme espece que l'Amour, & puisqu'il mesle de gayeté de cœur des Fables dans son Sistême, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Sistême passe pour fabuleux, Jusqu'icy nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel, commençons presentement à attaquer cette opinion.

CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eust rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece méme où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soûtenu

nu que ce n'eſtoient que des impoſtures, nous n'aurions étonné perſonne par la hardieſſe de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu beſoin de prendre des meſures pour le debiter ſecrettement. La Philoſophie s'eſtoit partagée ſur le fait des Oracles, les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur party; mais les Ciniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en mocquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'eſtoit pas tant que la moitié des Sçavans de la Grece ne fuſſent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré le préjugé commun à tous les Grecs; ce qui merite d'eſtre conté, pour quelque choſe.

Euſebe * nous dit que ſix cens perſonnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles, mais je croy qu'un certain Oenomaüs dont il nous parle, & dont il nous a conſervé quelques Fragmens, eſt un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'eſtre regretez.

Il y a plaiſir à voir dans ces Fragmens qui nous reſtent, cet Oenomaüs plein de la liberté Cinique, argumenter ſur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu, & le prendre luy-meſme à partie. Voicy, par exemple, comment il traite le Dieu de Delphes, ſur ce qu'il avoit répondu à Créſus.

Créſus en paſſant le Fleuve Halis renverſa un grand Empire.

* *L. 4. de la Prép. Evan.*

En effet Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cirus, qui comme tout le monde sçait, vint fondre sur luy, & le dépoüilla de tous ses Estats.

Tu t'estois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus, dit Oenomaüs à Apollon, *que tu sçavois le nombre des grains de sable, tu t'estois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortuë que Crésus faisoit cuire en Lidie, dans le mesme moment. Voila de belles connoissances pour en être si fier. Quand on te vient consulter sur le succés qu'aura la Guerre de Crésus & de Cirus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoy te sers tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne sçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le sçais, tu te plais donc à te joüer de nous, si tu ne le sçais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te diray mesme que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cirus. S'il faut necessairement que les choses arrivent, pourquoy nous amuser avec tes ambiguitez? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé comme tu es, à nous chanter des Propheties inutiles? Pourquoy tous ces Sacrifices que nous te faisons? Quelle fureur nous posséde?*

Mais Oenomaüs est encore de plus mauvaise humeur, sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxes fondit

fondit ſur la Grece avec toutes les forces de l'Aſie. La Pithie leur donna pour réponſe, que Minerve, protectrice d'Athenes, tàchoit en vain par toutes ſortes de moyens d'appaiſer la colere de Jupiter: que cependant Jupiter en faveur de ſa Fille, vouloit bien ſouffrir que les Atheniens ſe ſauvaſſent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, ſoit quand Cerés ſeroit diſperſée, ſoit quand elle ſeroit ramaſſée.

Sur cela Oenomaüs perd entierement le reſpect pour le Dieu de Delphes. *Ce Combat du Pere & de la Fille*, dit-il, *ſied bien à des Dieux, il eſt beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intereſts ſi contraires. Jupiter eſt courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Aſie; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a eſté reduit à emprunter des forces étrangers, comment-a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Aſie? Aprés cela cependant il permet qu'on ſe ſauve dans des murailles de bois; ſur qui donc tombera ſa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne ſçais point à qui ſeront ces Enfans dont Salamine verra la perte, s'ils ſeront Grecs ou Perſes; il faut bien qu'ils ſoient de l'une ou de l'autre Armée; mais ne ſçais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le ſçais point? Tu caches le temps de la Bataille ſous ces belles expreſſions poëtiques, ſoit quand Cerés ſera diſpersée, ſoit quand*

quand elle ſera ramaſſée ; tu veux nous éblouïr par ce langage pompeux. Mais ne ſçait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale ſe donne au temps des Semailles, ou de la Moiſſon ? Apparemment ce ne ſera pas en hiver. Quoy qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaiſer. Si les Grecs perdent la Bataille, Jupiter a eſté inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin laiſſé fléchir. Tu dis, Apollon, qu'on fuye dans des murs de bois, tu conſeilles, tu ne devines pas. Moy qui ne ſçay point deviner, j'en euſſe bien dit autant, j'euſſe bien jugé que l'effort de la Guerre ſeroit tombé ſur Athenes, & que puis que les Atheniens avoient des Vaiſſeaux, le meilleur pour eux eſtoit d'abandonner leur Ville, & de ſe mettre tous ſur la Mer.

Telle eſtoit la veneration que de grandes Sectes de Philoſophes avoient pour les Oracles, & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il eſt aſſez plaiſant que toute la Religion Payenne ne fuſt qu'un Problême de Philoſophie. Les Dieux prennent-ils ſoin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas ſoin ? Cela eſt eſſentiel, il s'agit de ſçavoir ſi on les adorera, ou ſi on les laiſſera là ſans aucun culte ; tous les Peuples ont déja pris le party d'adorer, on ne voit de tous coſtez que Temples, que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philoſophes ſoûtient publiquement que ces Sacrifices, ces Temples, ces Adorations ſont autant de choſes inu-

inutiles, & que les Dieux loin de s'y plaire, n'en ont aucune connoiſſance. Il n'y a point de Grec qui n'aille conſulter les Oracles ſur ſes affaires, mais cela n'empeſche pas que dans trois grandes Ecoles de Philoſophie, on ne traite hautement les Oracles d'impoſtures.

Qu'il me ſoit permis de pouſſer un peu plus loin cette reflexion, elle pourra ſervir à faire entendre ce que c'eſtoit que la Religion chez les Payens. Les Grecs en general avoient extremement de l'eſprit, mais ils eſtoient fort legers, curieux, inquiets, incapables de ſe moderer ſur rien; & pour dire tout ce que j'en penſe, ils avoient tant d'eſprit, que leur raiſon en ſouffroit un peu. Les Romains eſtoient d'un autre caractere; Gens ſolides, ſerieux, appliquez, qui ſçavoient ſuivre un principe, & prévoir de loin une conſéquence. Je ne ſerois pas ſurpris que les Grecs, ſans ſonger aux ſuites, euſſent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choſes, qu'ils euſſent fait des Sacrifices, en diſputant ſi les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux, & qu'ils euſſent conſulté les Oracles, ſans eſtre aſſurez que les Oracles ne fuſſent pas de pures illuſions. Apparemment les Philoſophes s'intereſſoient aſſez peu au gouvernement pour ne ſe pas ſoucier de choquer la Religion dans leurs diſputes, & peut-eſtre le Peuple n'avoit pas aſſez de foy aux Philoſophes pour abandonner la Religion, ny pour y rien changer

ſur

ſur leur parole ; & enfin la paſſion dominante des Grecs eſtoit de diſcourir ſur toutes les matieres à quelque prix que ce puſt eſtre. Mais il eſt ſans doute plus étonnant que les Romains, & les plus habiles d'entre les Romains, & ceux qui ſçavoient le mieux combien la Religion tiroit à conſequence pour la politique, ayent oſé publier des Ouvrages, où non ſeulement ils mettoient leur Religion en queſtion, mais meſme la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Ciceron, qui dans ſes Livres de la Divination, n'a rien épargné de ce qui eſtoit le plus Saint à Rome. Aprés qu'il a fait voir aſſez vivement à ceux contre qui il diſpute, quelle extrême folie c'eſtoit que de conſulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre, que les Dieux qui ſont tout-puiſſans, changent ces entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponſe eſtoit de Chriſippe, d'Antipater, & de Poſſidonius, tous grands Philoſophes, & Chefs du Party des Stoïciens. *Ah! que dites-vous*, reprend Ciceron, *il n'y a point de Vieilles ſi credules que vous. Croyez-vous que le meſme Veau ait le foye bien diſpoſé, s'il eſt choiſi pour le Sacrifice par une certaine perſonne, & mal diſpoſé, s'il eſt choiſi par une autre? Cette diſpoſition du foye peut-elle changer en un inſtant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui ſacrifient? Ne voyez-vous pas que c'eſt*

c'est le hazard qui fait le choix des Victimes ; L'experience mesme ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles d'une Victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la Victime qu'on immole immediatement aprés, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premieres entrailles ? ou comment les Dieux se sont-ils appaisez si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut necessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, & que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sçay où ? Et un peu aprés il ajoûte : *Croyez-moy, vous ruinez toute la Phisique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le neant. Quel Phisicien a jamais soûtenu cette opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soûtiennent.*

Je ne donne ce passage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit luy-mesme ; en mille autres endroits il ne fait pas plus de graces aux Poulets sacrez, au vol des Oyseaux, & à tous les miracles, dont les Annales des Pontifes estoient remplies.

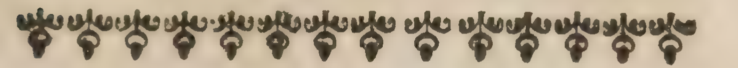
Pour-

Pourquoy ne luy faisoit-on pas son Procés sur son impieté? Pourquoy tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur? Pourquoy tous les Colleges des Prestres ne s'élevoient-ils pas contre luy? il y a lieu de croire que chez les Payens la Religion n'estoit qu'une pratique, dont la speculation estoit indifferente. Faites comme les autres, & croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant; mais le Peuple qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence, s'en contentoit, & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément, parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies, & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irritez, tous leurs foudres sont prests à tomber, comment les appaisera-t-on? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis? Faut-il rentrer dans les voyes de la justice naturelle qui devroit estre entre tous les hommes? Point du tout. Il faut seulement prendre un Veau de telle couleur, né en tel temps, l'égorger avec un tel couteau, & cela desarmera tous les Dieux. Encore vous est-il permis de vous moquer en vous-mesmes du Sacrifice, si vous voulez, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en estoit de mesme des Oracles, y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coûtume a sur les hommes une force qui

qui n'a nullement beſon d'eſtre appuyée de la raiſon.



CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philoſophes ont auſſi aſſez ſouvent fait peu de cas des Oracles.

LEs Hiſtoires ſont pleines d'Oracles, ou mépriſez par ceux qui les recevoient, ou modifiez à leur fantaiſie. * Pactias Lidien, & Sujet des Perſes, s'eſtant refugié à Cumes, Ville Grecque, les Perſes ne manquerent pas d'envoyer demander qu'on le leur livraſt. Les Cuméens firent auſſi-toſt conſulter l'Oracle des Branchides, pour ſçavoir comment ils en devoient uſer. L'Oracle répondit qu'ils livraſſent Pactias. Ariſtodicus un des premiers de Cumes, qui n'eſtoit pas de cet avis, obtint par ſon credit qu'on envoyaſt une ſeconde fois vers l'Oracle, & meſme il ſe fit mettre du nombre des Députez. L'Oracle ne luy fit que la réponſe qu'il avoit déja faite. Ariſtodicus peu ſatisfait, s'aviſa en ſe promenant autour du Tem-

* l'Herodote l. 1.

Temple, d'en faire ſortir de petits oiſeaux qui y faiſoient leurs nids. Auſſitoſt il ſortir du Sanctuaire une voix qui luy crioit: *Deteſtable Mortel, qui te donne la hardieſſe de chaſſer d'icy ceux qui ſont ſous ma protection? Et quoy Grand Dieu*, répondit bien viſte Ariſtodicus, *vous nous ordonnez bien de chaſſer Pactias qui eſt ſous la noſtre? Oüy, je vous l'ordonne*, reprit le Dieu, *afin que vous qui eſtes des Impies, vous periſſiez plûtoſt, & que vous ne veniez plus importuner les Oracles ſur vos affaires.*

Il paroiſt bien que le Dieu eſtoit pouſſé à bout, puis qu'il avoit recours aux injures, mais il paroiſt bien auſſi qu'Ariſtodicus ne croyoit pas trop que ce fuſt un Dieu qui rendiſt ces Oracles, puis qu'il cherchoit à l'atraper par la comparaiſon des oiſeaux; & apres qu'il l'eut atrapé en effet, apparemment il le crut moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-meſmes n'en devoient eſtre guere perſuadez, puis qu'ils croyoient qu'une ſeconde Députation pouvoit le faire dédire, ou que du moins il penſeroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque icy en paſſant, que puis qu'Ariſtodicus tendoit un piege à ce Dieu, il faloit qu'il euſt préveu qu'on ne luy laiſſeroit pas chaſſer les oiſeaux d'un aſile ſi Saint ſans en rien dire, & que par conſéquent les Preſtres eſtoient extremement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine ravageoient les costes de l'Attique, & les Atheniens se préparoient à une Expedition contre Egine; lors qu'il leur vint de Delphes un Oracle, qui les menaçoit d'une ruine entiere, s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plûtost que dans trente ans; mais ces trente ans passez, ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à Eaque, & entreprendre la Guerre, & alors tout leur devoit réüssir. Les Atheniens qui brûloient d'envie de se vanger, couperent l'Oracle par la moitié; ils n'y défererent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque, & ils le bâtirent sans retardement; mais pour les trente ans, ils s'en moquerent, ils allerent aussi-tost attaquer Egine, & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles, c'est tout un Peuple, & un Peuple tres-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment lss Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soûmissent aux Ceremonies, cela n'est pas tout-à-fait vray. Je ne sçache point que Socrate refusast d'offrir de l'encens aux Dieux, ny de faire son personnage comme les autres dans les Festes publiques; cependant le Peuple luy fit son procés sur les sentimens particuliers qu'on luy imputoit en matiere de Religion, & qu'il falloit presque deviner

* *Herodote l. 5.*

en luy ; parce qu'il ne s'en eſtoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoiſſance de ce qui ſe traitoit dans les Ecoles de Philoſophie, & comment ſoufroit-il qu'on y ſoûtinſt hautement tant d'opinions contraires au culte étably, & ſouvent à l'exiſtence meſme des Dieux ? Du moins il ſçavoit parfaitement ce qui ſe joüoit ſur les Theatres. Ces Spectacles eſtoient faits pour luy, & il eſt ſeur que jamais les Dieux n'ont eſté traitez avec moins de reſpect que dans les Comedies d'Ariſtophane. Mercure dans le Plutus vient ſe plaindre de ce qu'on a rendu la veuë au Dieu des Richeſſes, qui auparavant eſtoit aveugle, & de ce que Plutus commençant à favoriſer également tout le monde, les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien, meurent tous de faim. Il pouſſe la choſe juſqu'à demander un Employ, quel qu'il ſoit, dans une maiſon bourgeoiſe, pour avoir du moins de quoy manger. Les Oiſeaux d'Ariſtophane ſont encore bien libres. Toute la Piece roule ſur ce qu'une certaine Ville des Oiſeaux que l'on a deſſein de bâtir dans les Airs, interromproit le commerce qui eſt entre les Dieux & les hommes, rendroit les Oiſeaux maiſtres de tout, & réduiroit les Dieux à la derniere miſere. Je vous laiſſe à juger ſi tout cela eſt bien devot. Ce fut pourtant ce meſme Ariſtophane qui commença à exci-

ter le Peuple contre la prétenduë impieté de Socrate. Il y a là ce je ne ſçay quoy d'inconcevable, qui ſe trouve ſi ſouvent dans les affaires du monde.

Il eſt toûjours conſtant par ces exemples, & il le ſeroit encore par une infinité d'autres, s'il en eſtoit beſoin, que le Peuple eſtoit quelquefois d'humeur à écouter des plaiſanteries ſur ſa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies ſeulement pour ſe délivrer des inquietudes qu'il euſt pû avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond il ne paroiſt pas qu'il y euſt trop de foy. A l'égard des Oracles, il en uſoit de meſme. Le plus ſouvent il les conſultoit pour n'avoir plus à les conſulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ſes deſſeins, il ne ſe gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainſi ce n'eſtoit peut-eſtre pas une choſe ſi conſtante, meſme parmy le Peuple, que les Oracles fuſſent rendus par des Divinitez.

Aprés cela, il ſeroit fort inutile de rapporter des Hiſtoires de grands Capitaines, qui ne ſe ſont pas fait une affaire de paſſer par deſſus des Oracles ou des Auſpices. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que cela s'eſt pratiqué meſme dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces temps d'une heureuſe groſſiereté, où l'on eſtoit ſi ſcrupuleuſement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live dans l'endroit meſme que nous allons

citer de luy, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papirius faisoit la Guerre aux Samnites, & dans les conjonctures où l'on estoit, l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur, que l'on en vinst à un Combat. Il falut auparavant consulter les Poulets sacrez, & l'envie de combattre estoit si generale, que quoy que les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en mesme temps à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contestation entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papirius, qui dit qu'on luy avoit rapporté un Auspice favorable, & qu'il s'en tenoit là; que si on ne luy avoit pas dit la verité, c'estoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices, & que tout le mal devoit tomber sur leur teste. Aussi-tost il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs, & avant que l'on eust encore donné le signal de la Bataille, un trait partit, sans que l'on sceust de quel costé, & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dés que le Consul sceut cette nouvelle, il s'écria, *Les Dieux sont*

* *Tite Live l.* 29.

sont icy presens, le criminel est puny, ils ont déchargé toute leur colere sur celuy qui la meritoit, nous n'avons plus que des sujets d'esperance. Aussitost il fit donner le signal, & il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papirius à la mort de ce Pauvre Garde de Poulets, & que le General en voulut tirer un sujet de rassûrer les Soldats, que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlez. Les Romains sçavoient déja de ces sortes de tours dans le temps de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avoüer que nous aurions grand tort de croire ny les Auspices, ny les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mesmes. Si nous n'en sommes pas aussi desabusez que quelques Philosophes, & que quelques Generaux d'Armée, soyons-le du moins autant que le Peuple l'estoit quelquefois.

Mais tous les Payens méprisoient-ils les Oracles? Non, sans doute. Et bien, quelques particuliers qui n'y ont point eu d'egard, suffisent-ils pour les décrediter entierement? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas, il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autoritez ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croyent une chose déja établie, n'a point de force pour l'appuyer, mais le témoignage de

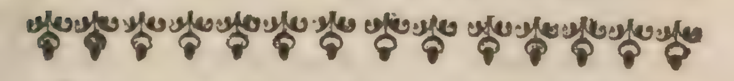
ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. Ceux qui croyent, peuvent n'eſtre pas inſtruits des raiſons de ne point croire, mais il ne ſe peut guere que ceux qui ne croyent point, ne ſoient pas inſtruits des raiſons de croire.

C'eſt tout le contraire quand la choſe s'établit; le témoignage de ceux qui la croyent, eſt de ſoy-meſme plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croyent point; car naturellement ceux qui la croyent, doivent l'avoir examinée; & ceux qui ne la croyent point, peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ny dans l'autre cas, l'autorité de ceux qui croyent, ou ne croyent point, ſoit de déciſion, je veux dire ſeulement que ſi on n'a point d'égard aux raiſons ſur leſquelles les deux partis ſe fondent, l'autorité des uns eſt tantoſt plus recevable, & tantoſt celle des autres. Cela vient en general, de ce que pour quitter une opinion commune, ou pour en recevoir une nouvelle, il faut faire quelque uſage de ſa raiſon, bon ou mauvais, mais il n'eſt point beſoin d'en faire aucun pour rejetter une opinion nouvelle, ou pour en prendre une qui eſt commune. Il faut des forces pour reſiſter au torrent, mais il n'en faut point pour le ſuivre.

Et il n'importe ſur le fait des Oracles, que parmy ceux qui y croyoient quelque choſe

de divin & de ſurnaturel, il ſe trouve des Philoſophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philoſophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils ſont plus incurables que le Peuple meſme, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fauſſes raiſons dont ils le ſoûtiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faſte de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'euſſent-ils pas cru aux Oracles? Ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chriſippe ne retranchoit de ſa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre Femmelette.



CHAPITRE IX.

Que les anciens Chreſtiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fuſſent rendus par les Demons.

QUoy qu'il paroiſſe que les Chreſtiens Sçavans des premiers Siecles aimaſſent aſſez à dire que les Oracles eſtoient rendus par les Demons, ils ne laiſſoient pas de reprocher ſouvent aux Payens qu'ils eſtoient joüez par leurs Preſtres. Il faloit que la choſe fuſt bien vraye, puiſqu'ils la

publioient aux dépens de ce Siſtême des Demons, qu'ils croyoient leur eſtre ſi favorables.

Voicy comment parle Clement Alexandrin au troiſiéme Livre des Tapiſſeries. *Vante nous, ſi tu veux, ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Clares, d'Apollon Pithien, de Didime, d'Amphiaraus, d'Amphilocus. Tu peux encore y ajoûter les Augures, & les Interpretes des Songes, & des Prodiges. Fais nous paroître auſſi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été ſi eſtimez parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egiptiens, & que la Necromantie des Etruſques demeurent dans les tenebres; toutes ces choſes ne ſont certainement que des Impoſtures extravagantes, & de pures tromperies pareilles à celles des jeux de dez. Les Chévres qu'on a dreſſées à la Divination, & les Corbeaux qu'on a inſtruits à rendre des Oracles, ne ſont, pour ainſi dire, que les Aſſociez de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Euſebe au commencement du quatriéme Livre de ſa Preparation Evangelique, propoſe dans toute leur étenduë les meilleures raiſons qui ſoient au monde, pour prouver que tous les Oracles ont pû n'eſtre que des Impoſtures, & ce n'eſt que ſur ces meſmes raiſons que je prétends m'appuyer dans la ſuite, quand je viendray au détail des fourberies des Oracles.

J'avouë cependant que quoy qu'Euſebe ſçuſt

sçust si bien tout ce qui pouvoit empescher qu'on les crust surnaturels. il n'a pas laissé de les attribuer aux Demons, & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis, est d'un grand préjugé pour le party qu'il embrasse.

Mais remarquez qu'Eusebe aprés avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'estre que des Impostures des Prestres, asseure sans détruire ny affoiblir ces premieres preuves, qu'ils ont pourtant esté le plus souvent rendus par des Demons. Il faloit qu'il apportast quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances que quoy que beaucoup d'autres pussent estre imputez à l'artifice des Prêtres, celuy-là n'y pust jamais estre imputé; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je voy bien que tous les Oracles peuvent n'avoir esté que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoy? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Demons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des temps où il s'est trouvé n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Demons; mais qu'en faisant semblant de le soûtenir, il eust insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eust pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe.

Pour

Pour moy, je croy voir clairement que dans l'endroit dont il est question; il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit, & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene dans son Livre septiéme contre Celse, prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'accommoder au temps, & à l'estat où estoit alors cette grande dispute entre les Chrestiens & les Payens. *Je pourrois*, dit-il, *me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens, pour rendre la Pithie fort suspecte; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses, qui décrediteroient les Oracles, & je ferois voir aisément que les Grecs eux-mesmes n'en faisoient pas trop de cas; mais j'accorde que ce n'estoient point des fictions ny des impostures; voyons si en ce cas là mesme, à examiner la chose de prés, il seroit besoin que quelque Dieu s'en fust mêlé, & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire presider de mauvais Demons, & des Genies ennemis du Genre humain.*

Il paroist assez que naturellement Origene eust cru des Oracles ce que nous en croyons; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion, n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens, leur accorder ce qu'ils soûtenoient si opiniâtrement, & leur

faire

faire voir que quand meſme il y auroit eu du ſurnaturel dans les Oracles, ce n'eſtoit pas à dire que la vraye Divinité y euſt eu part, & alors on eſtoit obligé de mettre les Demons en jeu.

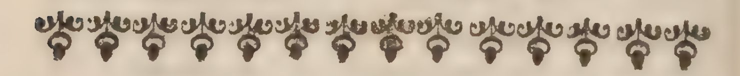
Il eſt vray qu'abſolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Demons, & que l'on euſt donné par là une plus grande atteinte à la Religion Payenne, mais tout le monde ne penetroit peut-eſtre pas ſi avant dans cette matiere, & l'on croyoit faire bien aſſez, lors que par l'hipotheſe des Demons, qui ſatisfaiſoit à tout avec deux paroles, on rendoit inutiles aux Païens toutes les choſes miraculeuſes qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cauſe que dans les premiers Siecles de l'Egliſe on embraſſa ſi generalement ce Siſtême ſur les Oracles. Nous perçons encore aſſez dans les tenebres d'une antiquité ſi éloignée, pour y démêler que les Chreſtiens ne prenoient pas tant cette opinion à cauſe de la verité qu'ils y trouvoient, qu'à cauſe de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganiſme, & s'ils renaiſſoient dans les temps où nous ſommes, délivrez comme nous des raiſons étrangeres qui les déterminoient à ce party, je ne doute point qu'ils ne ſuiviſſent preſque tous le noſtre.

Juſqu'icy nous n'avons fait que lever les prejugez qui ſont contraires à noſtre opinion,

&

& que l'on tire ou du Siſtême de la Religion Chreſtienne, ou de la Philoſophie, ou du ſentiment general des Payens, & des Chrétiens meſme. Nous avons répondu à tout cela, non pas en nous tenant ſimplement ſur la défenſive, mais le plus ſouvent meſme en attaquant. Il faut preſentement attaquer encore avec plus de force, & faire voir par toutes les circonſtances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais merité d'eſtre attribuez à des Genies.



CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompit les Oracles avec une facilité qui faiſoit bien voir qu'on avoit à faire à des hommes. *La Pithie Philippiſe*, diſoit Demoſthene, lors qu'il ſe plaignoit que les Oracles de Delphes eſtoient toûjours conformes aux intereſts de Philippe.

* Quand Cleomene Roy de Sparte voulut dépoüiller de la Royauté Demarate l'autre Roy, ſous pretexte qu'il n'eſtoit pas Fils d'Ariſton ſon Predeceſſeur, & qu'Ariſton luy-même s'eſtoit plaint qu'il luy eſtoit

* *Herodote l. 6.*

eſtoit né trop peu de temps aprés ſon mariage, on envoya à l'Oracle ſur une queſtion ſi difficile, & en effet elle eſtoit de la nature de celles qui ne peuvent eſtre décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprés de la Superieure des Preſtreſſes de Delphes; elle declara que Demarate n'eſtoit point Fils d'Ariſton. La fourberie fut découverte quelque temps aprés, & la Preſtreſſe privée de ſa Dignité. Il faloit bien vanger l'honneur de l'Oracle & taſcher de le reparer.

* Pendant qu'Hippias eſtoit Tiran d'Athenes, quelques Citoiens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie à force d'argent, que quand il viendroit des Lacédemoniens la conſulter ſur quoy que ce puſt eſtre, elle leur diſt toûjours qu'ils euſſent à délivrer Athenes de la tirannie. Les Lacedemoniens, à qui on rediſoit toûjours la meſme choſe à tout propos, crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriſer des ordres ſi frequens, & prirent les armes contre Hippias, quoy qu'il fuſt leur allié.

Si les Demons rendoient les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaiſance pour les Princes qui eſtoient une fois devenus redoutables, & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguſte. Quel-

ques

* *Herodote l. 5.*

ques Hiſtoriens diſent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité abſoluë eſtre Fils de Jupiter Hammon, & pour l'intereſt de ſa vanité, & pour l'honneur de ſa Mere qui eſtoit ſoupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins conſiderable que Jupiter. On y ajoûte qu'avant que d'aller au Temple, il fit avertir le Dieu de ſa volonté, & que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Preſtres imaginerent d'eux-meſmes ce moyen de flatter Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui fonde toute cette Divinité d'Alexandre ſur une mépriſe du Preſtre d'Hammon, qui en ſalüant ce Roy, & luy voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'eſtant Libien il ne ſçavoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement ſignifioient, *O Fils de Jupiter.* Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Preſtre à l'avantage d'Alexandre, & ſans doute le Preſtre luy-meſme la fit paſſer pour une inſpiration du Dieu qui avoit conduit ſa langue, & confirma par des Oracles ſa mauvaiſe prononciation. Cette derniere façon de conter l'Hiſtoire eſt peut-eſtre la meilleure ; les petites origines conviennent aſſez aux grandes choſes.

Auguſte fut ſi amoureux de Livie, qu'il l'enleva à ſon Mary toute groſſe qu'elle eſtoit, & ne ſe donna pas le loiſir d'attendre

qu'elle fust accouchée pour l'épouser. Comme l'action estoit un peu extraordinaire, * on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui sçavoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assûra que jamais un Mariage ne réüssissoit mieux que quand on épousoit une personne déja grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pust prendre des Rois. Lisander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de merite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pû esperer quelque succés. Plutarque dit fort bien que c'estoit comme une Demonstration de Mathematique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit estre grosse d'Apollon. Lisander jetta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'estoit avoir des veuës bien étenduës. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur estoit pas permis de

 lire,

* *Prudence.*

lire, parce qu'Apollon avoit reſervé ce droit à quelqu'un qui ſeroit ſorty de ſon Sang, & qui viendroit à Delphes faire reconnoiſtre ſa naiſſance. Ce Fils d'Apollon devoit eſtre le petit Enfant de Pont, & parmy ces Oracles ſi miſterieux, il y en devoit avoir qui euſſent annoncé aux Spartiates, qu'il ne faloit donner la Couronne qu'au merite, ſans avoir égard aux Familles. Il n'eſtoit plus queſtion que de compoſer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon, qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Preſtres. Tout cela eſtoit fait, ce qui me paroiſt fort ſurprenant ; car quelles machines n'avoit-il pas falu faire joüer? Déja Silenus eſtoit en Grece, & il ſe préparoit à s'aller faire reconnoiſtre à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureuſement un des Miniſtres de Liſander fut effrayé, quoy que tard, de ſe voir embarqué dans une affaire ſi délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles, mais en le rapportant, je ne veux pas diſſimuler ce que mon Auteur diſſimule, c'eſt que Liſander avoit déja eſſayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles, & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit reſiſté à ſon argent, Jupiter Hammon avoit eſté inflexible, & meſme les Preſtres du lieu députerent à Sparte pour accu-
ſer

ſer Liſander, mais il ſe tira d'affaire par ſon credit. La grande Preſtreſſe meſme de Delphes avoit refuſé de luy vendre ſa voix, & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun, l'un de Prêtres, & l'autre de Prêtreſſes; car Liſander qui ne put corrompre la grande Preſtreſſe, corrompit bien les Preſtres. Les Preſtreſſes eſtoient les ſeules qui rendiſſent des Oracles de vive voix, & qui fiſſent les enragées ſur le Trépié; mais apparemment les Preſtres avoient un Bureau de Propheties écrites, dont ils eſtoient les Maiſtres, les Diſpenſateurs, & les Interpretes.

Je ne doute point que ces Gens-là, pour l'honneur de leur Métier, ne fiſſent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner, ſur tout ſi on leur demandoit des choſes dont il n'y euſt pas lieu d'eſperer beaucoup de ſuccés, telle qu'eſtoit la nouveauté que Liſander avoit deſſein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-eſtre meſme le party d'Ageſilas, qui eſtoit alors oppoſé à celuy de Liſander, avoit ſoupçonné quelque choſe de ce projet, & avoit pris les devans auprés des Oracles. Les Preſtres d'Hammon euſſent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procés à un homme tel que Liſander, s'il ne ſe fuſſent entendus avec ces Ennemis, & s'ils n'y euſſent eſté pouſſez par eux?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établiſſemens d'Oracles.

LEs Oracles qu'on établiſſoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Aprés la mort d'Epheſtion; Alexandre voulut abſolument pour ſe conſoler qu'Epheſtion fuſt Dieu. Tous les Courtiſans y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voilà des Temples que l'on baſtit à Epheſtion en pluſieurs Villes, des Feſtes qu'on inſtituë en ſon honneur, des Sacrifices qu'on luy fait, des gueriſons miraculeuſes qu'on luy attribuë, & afin qu'il n'y manquaſt rien, des Oracles qu'on luy fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre eſtonné d'abord de voir la Divinité d'Epheſtion réüſſir ſi bien, la crut enfin vraye luy-meſme, & ſe ſceut bon gré de n'eſtre pas ſeulement Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les meſmes folies pour le bel Antinoüs. Il fit baſtir en memoire de luy la Ville d'Andrinopolis, luy donna des Temples & des Prophetes, dit ſaint Jerôme; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inſcription Greque qui porte,

A ANTINOÜS.

Le Compagnon des Dieux d'Egipte, M. Ulpius Apollonius son Prophete.

Aprés cela, on ne ſera pas ſurpris qu'Auguſte ait auſſi rendu des Oracles, ainſi que nous l'apprenons de Prudence. Aſſurément Auguſte valoit bien Antinoüs & Epheſtion, qui, ſelon toutes les apparences, ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faiſoient faire des reflexions à ceux qui eſtoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas aſſez de ſujet de croire qu'ils eſtoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraüs, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon meſme ne ſuffiſoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Epheſtion, & d'Auguſte?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vray, que ces nouveaux Oracles fuſſent dans le meſme credit que les Anciens; il s'en faloit beaucoup.

On ne faiſoit rendre à ces Dieux de nouvelle creation qu'autant de réponſes qu'il en faloit, pour en pouvoir faire ſa cour aux Princes, mais du reſte on ne les conſultoit pas bien ſerieuſement, & quand il eſtoit queſtion de quelque choſe d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés eſtoient en poſſeſſion de l'ave-

nir depuis un temps immemorial, & la parole d'un Dieu experimenté étoit bien plus ſure, que celle de ces Dieux, qui n'avoient encore nulle experience.

Les Empereurs Romains qui eſtoient intereſſez à faire valoir la Divinité de leurs Predeceſſeurs, puiſqu'une pareille Divinité les attendoit, auroient dû taſcher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Deïfiez comme Auguſte, ſi ce n'euſt eſté que les Peuples accoûtumez à leurs anciens Oracles, ne pouvoient prendre la meſme confiance pour les autres. Je croirois bien meſme que quelque panchant qu'ils euſſent aux plus ridicules Superſtitions, ils ſe mocquoient de ces nouveaux Oracles, & en general de toutes les nouvelles Inſtitutions des Dieux. Le moyen qu'on priſt l'Aigle qui ſe lâchoît du Bucher d'un Empereur Romain, pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre ſa place au Ciel?

Pourquoy donc le Peuple avoit-il eſté trompé à la premiere Inſtitution des Dieux & des Oracles; En voicy, je croy, la raiſon. Pour ce qui regarde les Dieux, le Paganiſme n'en a eu que de deux ſortes principales, ou des Dieux que l'on ſuppoſoit eſtre eſſentiellement de nature Divine, ou des Dieux qui ne l'eſtoient devenus qu'aprés avoir eſté de nature humaine. Les premiers avoient eſté annoncez par les Sages ou par les Legiſlateurs avec beau-

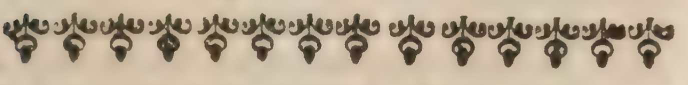
coup de Misteres, & le Peuple, ny ne les voyoit, ny ne les avoit veus. Les seconds, quoy qu'ils eussent esté hommes aux yeux de tout le monde, avoient esté érigez en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchez de leurs bien-faits. On se formoit une idée tres-relevée des uns parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui estoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela, venoit d'estre homme fort publiquement.

Quant aux Oracles, leurs premier établissement n'est pas non plus fort difficile à expliquer. Donnez-moy une demy douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespereray pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps, la voilà qui devient ancienne, & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chévres, & qui montoit à la teste. Peut-estre quelqu'un qui en fut entesté se mit à parler sans sçavoir ce qu'il disoit, & dit quelque verité. Aussi-tost il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison, elle contient la science de

l'avenir, on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect, les Ceremonies se forment peu à peu. Ainsi naquit apparemment l'Oracle de Delphes, & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entestoit, il faloit absolument que la Pithie entrast en fureur pour prophetiser. Dans la pluspart des autres Oracles, la fureur n'estoit pas necessaire. Qu'il y en ait une fois un d'estably, vous jugez bien qu'il va s'en establir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoy ne parleront-il point icy? Les Peuples frappez du merveilleux de la chose, & avides de l'utilité qu'ils en esperent, ne demandent qu'à voir naistre des Oracles en tous lieux, & puis l'Ancienneté survient à tous ces Oracles, qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réüssir tant, c'estoient les Princes qui les établissoient, les Peuples croyent bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mesmes.

Ajoûtez à tout cela, que dans le temps de la premiere Institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance estoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'estoit point encore née, & les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vray que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé; cependant la grossiereté dont il est toûjours, reçoit encore quelques differences selon les

les Siecles ; du moins il y en a où tout le monde eſt Peuple, & ceux-là ſont ſans comparaiſon les plus favorables à l'établiſſement des Erreurs. Ce n'eſt donc pas merveille ſi les Peuples faiſoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens, mais cela n'empeſchoit pas que les anciens ne reſſemblaſſant parfaitement aux nouveaux. Ou un Demon alloit ſe loger dans la Statuë d'Epheſtion pour y rendre des Oracles, dés qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire élever une à Epheſtion comme à un Dieu, ou ſi la Statuë rendoit des Oracles ſans ce Demon, celle d'Apollon Pithien pouvoit bien en faire autant. Or il ſeroit, ce me ſemble, fort étrange & fort ſurprenant qu'il n'euſt fallu qu'une fantaiſie d'Alexandre pour envoyer un Demon en poſſeſſion d'une Statuë, qui fuſt dévenuë par là une éternelle occaſion d'erreur à tous les hommes.



CHAPITRE XII.

Lieux où eſtoient les Oracles.

NOus allons entrer preſentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Preſtres; cela renferme beaucoup de choſes de l'Antiquité aſſez agréables & aſſez particulieres.

Les Païs montagneux, & par consequent pleins d'antres & de cavernes, estoient les plus abondans en Oracles. Telle estoit la Beotie, qui anciennement, dit Plutarque, en avoit une tres-grande quantité. Remarquez en passant que les Beotiens estoient en reputation d'estre les plus sottes gens du monde ; c'estoit-là un bon Païs pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne croy point que le premier établissement des Oracles ait esté une imposture meditée, mais le peuple tomba dans quelque superstition qui donna lieu à des gens un peu plus rafinez d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assez souvent, qu'elles n'ont pû estre préveuës, & quelquefois ceux qui le trompent, ne songeoient à rien moins, & ont esté invitez par luy-mesme à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a pas mis d'abord des Oracles dans la Beotie parce qu'elle est montagneuse, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le mesme païs, furent mis aussi dans des cavernes, parce que les Prestres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par tout. Le prétexte des Exhalaisons divines rendoit les Cavernes necessaires, & il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-

d'elles-meſmes je ne ſçay quelle horreur, qui n'eſt pas inutile à la ſuperſtition. Dans les choſes qui ne ſont faites que pour fraper l'imagination des hommes, il ne faut rien negliger. Peut-eſtre la ſituation de Delphes a-t-elle bien ſervy à la faire regarder comme une Ville ſainte. Elle eſtoit à moitié chemin de la montagne du Parnaſſe, bâtie ſur un peu de terre-plain, & environnée de précipices qui la fortifioient ſans le ſecours de l'art. La partie de la montagne qui eſtoit au deſſus, avoit à peu prés la figure d'un Theatre, & les cris des hommes, & le ſon des trompettes ſe multiplioient dans les rochers. Croyez qu'il n'y avoit pas juſqu'à ces Echos qui ne valuſſent leur prix.

La commodité des Preſtres, & la majeſté des Oracles, demandoient donc également des Cavernes ; auſſi ne voyez-vous pas un ſi grand nombre de Temples prophetiques en plat païs, mais s'il y en avoit quelques-uns, on ſçavoit bien remedier à ce défaut de leur ſituation. Au lieu de cavernes naturelles, on en faiſoit d'artificielles, c'eſt-à-dire, de ces Sanctuaires qui eſtoient des eſpeces d'antres, où reſidoit particulierement la Divinité, & où d'autres que les Preſtres n'entroient jamais.

Quand la Pithie ſe mettoit ſur le Trépié, c'eſtoit dans ſon Sanctuaire, lieu obſcur & éloigné d'une certaine petite * chambre où ſe

* *Plutarque Dial. des Oracl. qui ont ceſſé.*

ſe tenoient ceux qui venoient conſulter l'Oracle. L'ouverture meſme de ce Sanctuaire eſtoit toute couverte de feüillages de Laurier, & ceux à qui on permettoit d'en approcher, n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyez-vous que vienne la diverſité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles? C'eſt qu'ils ne voyoient point ce qui ſe paſſoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple, ils ne s'accordent point les uns avec les autres ſur l'Oracle de Dodone, & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs? Ariſtote, au rapport de Suidas, dit qu'à Dodone il y a deux colomnes, ſur l'une deſquelles eſt un Baſſin d'airain, & ſur l'autre la Statuë d'un Enfant qui tient un foüet, dont les cordes eſtant auſſi d'airain, font du bruit contre le Baſſin lorſqu'elles y ſont pouſſées par le vent.

Demon, ſelon le meſme Suidas, dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen eſt tout environné de Baſſins, qui auſſi-toſt que l'un eſt pouſſé contre l'autre, ſe communiquent ce mouvement en rond, & font un bruit qui dure aſſez de temps.

D'autres diſent que c'eſtoit un Cheſne réſonnant qui ſecoüoit ſes branches & ſes feüilles, lors qu'il eſtoit conſulté, & qui declaroit ſes volontez par des Preſtreſſes nommées Dodonides.

Il

Il paroiſt bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de conſtant, parce qu'on l'entendoit de dehors, mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où ſe rendoit l'Oracle, on ne ſçavoit que par conjectures, ou ſur le rapport infidele des Preſtres, ce qui cauſoit le bruit. Il ſe trouve pourtant dans l'Hiſtoire, que quelques perſonnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires, mais ce n'étoient pas des gens moins conſiderables qu'Alexandre & Veſpaſien. Strabon rapporte de Caliſthene, qu'Alexandre entra ſeul avec le Preſtre dans le Sanctuaire d'Hamon, & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit auſſi que Veſpaſien eſtant à Alexandrie, & ayant déja des deſſeins ſur l'Empire, voulut conſulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant ſortir tout le monde du Temple. Peut-eſtre cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce conte les exemples d'un tel privilege ſeront tres-rares, car mon Auteur avoüe qu'il n'en connoiſt point d'autres que ces deux-là, ſi ce n'eſt peut-eſtre qu'on y veüille ajoûter ce que Tacite dit de Titus, à qui le Preſtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en ſecret beaucoup de grandes choſes qui regardoient les deſſeins qu'il meditoit alors; mais cet exemple prouve encore moins que celuy de Veſpaſien, la liberté que

que les Preſtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il faloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Miſteres, & meſme il ne la faiſoient qu'à des Princes naturellement intereſſez à leur garder le ſecret, & qui dans le cas où ils ſe trouvoient, avoient quelque raiſon particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux eſtoient cachées toutes les machines des Preſtres, & ils y entroient par des conduits ſouterrains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & pour apporter un témoignage encore plus fort que le ſien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'impoſture des Preſtres de Belus, qui ſçavoient bien rentrer ſecretement dans ſon Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes? Il me ſemble que cette Hiſtoire ſeule devroit décider toute la queſtion en noſtre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganiſme, qui eſtoit crû le plus univerſellement, de ces Victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-meſmes. L'Ecriture attribuë-t-elle ce prodige aux Demons? Point du tout, mais à des Preſtres impoſteurs; & c'eſt là la ſeule fois où l'Ecriture s'étend un peu ſur un prodige du Paganiſme, & en ne nous avertiſſant point que tous les autres n'eſtoient pas de la meſme nature, elle

nous

nous donne à entendre fort clairement qu'ils en estoient. Combien aprés tout devoit-il estre plus aisé de persuader aux peuples que les Dieux descendoient dans des Statuës pour leur parler, & leur donner des instructions utiles, que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons? & si les Prestres mangeoient bien en la place des Dieux, à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix, & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyez-vous dans tous les Poëtes que la Pithie poussoit une voix plus qu'humaine; peut-estre mesme les Trompettes qui multiplient le son, n'estoient-elles pas alors tout-à-fait inconnuës; peut-estre le Chevalier Morland n'a-t-il fait que renouveller un secret que les Prestres Payens avoient sceu avant luy, & dont il avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas, que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker asseure qu'Alexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en mesme temps.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prestres avoient à fourber. Du Sanctuaire, ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur trés-agréa-

* *Plut. Dial. des Oracl.*

agréable, qui rempliſſoit tout le lieu où eſtoient les Conſultans. C'eſtoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugez ſi des gens qui pouſſoient juſqu'à ces minuties preſque inutiles l'exactitude de leurs impoſtures, pouvoient rien negliger d'eſſentiel.

CHAPITRE XIII.

Diſtinctions de jours, & autres Miſteres des Oracles.

LEs Preſtres n'oublioient aucune ſorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'eſtoit point permis de conſulter l'Oracle. Cela avoit un air miſterieux, ce qui eſt déja beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en retiroient, c'eſt qu'ils pouvoient vous renvoyer ſur ce prétexte, s'ils avoient des raiſons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce temps de ſilence ils prenoient leurs meſures; & faiſoient leurs préparatifs.

A l'Occaſion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais eſté. Il eſtoit allé à Delphes pour conſulter le Dieu, & la Preſtreſſe qui prétendoit qu'il n'eſtoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le

Tem-

Temple. Alexandre qui eſtoit bruſque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ah! mon fils, on ne peut te réſiſter. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me ſuffit.*

Les Preſtres avoient encore un ſecret pour gagner du temps, quand il leur plaiſoit. Avantque de conſulter l'Oracle, il faloit ſacrifier; & ſi les entrailles des Victimes n'eſtoient pas heureuſes, c'eſt que le Dieu n'eſtoit pas encore en humeur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Preſtres, le plus ſouvent meſme, ainſi qu'il paroiſt par beaucoup d'exemples, ils eſtoient ſeuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye eſtoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Miſteres & les Ceremonies ſecretes d'un Dieu, eſtoit ſans doute un des meilleurs artifices que les Preſtres euſſent imaginé pour leur ſeureté. Ils ne pouvoient ſi bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne ſoupçonnaſſent la fourberie. Ils s'aviſerent d'établir de certains Miſteres, qui engageoient à un ſecret inviolable ceux qui y eſtoient initiez.

Il eſt vray qu'il y avoit de ces Miſteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit auſſi dans beaucoup de Temples à Oracles, par

exemple, dans celuy de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ny dans tout ce païs, qui ne fust initié au Misteres. Ainsi tout estoit dans la dépendance des Prestres; si quelqu'un eust osé ouvrir la bouche contre eux, on eust bien crié à l'Athée & à l'Impie, & on luy eust fait des affaires dont il ne se fust jamais tiré.

Sans les Misteres, les Habitans de Delphes n'eussent pas laissé d'estre toûjours engagez à garder le secret aux Prestres sur leurs friponneries; car Delphes estoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celuy de son Temple, & qui ne vivoit que d'Oracles; mais les Prestres s'assuroient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'interest & de la superstition. On eust esté bien receu à parler contre les Oracles dans une telle Ville.

Ceux qu'on initioit aux Misteres, donnoient des assurances de leur discretion; ils estoient obligez à faire aux Prestres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie, & c'estoit aprés cela à ces pauvres initiez à prier les Prestres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Misteres de Samothrace, dit brusquement au Prestres, *Si j'ay fait des crimes, les Dieux les sçavent bien.*

Un autre répondit à peu prés de la mesme

me façon. *Eſt-ce à toy, ou au Dieu qu'il faut confeſſer ſes crimes? C'eſt au Dieu*, dit le Preſtre, *Et bien, retire-toy donc*, reprit le Lacedemonien, *& je les confeſſeray au Dieu*. Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrémement l'eſprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas ſe trouver quelque impie, qui allaſt avec une fauſſe confeſſion ſe faire initier aux Miſteres, & qui en découvriſt enſuite toute l'extravagance, & publiaſt la fourberie des Preſtres?

Je croy que ce malheur a pû arriver, & je croy auſſi que les Preſtres le prévenoient autant qu'il leur eſtoit poſſible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point receus. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'eſtre initiez aux Miſteres, parce que c'eſtoient des gens qui faiſoient profeſſion de s'en mocquer, & je ne croy pas meſme qu'on leur rendiſt d'Oracles. Ce n'eſtoit pas une choſe difficile que de les reconnoiſtre; tous ceux d'entre les Grecs qui ſe méloient un peu de Litterature, faiſoient choix d'une Secte de Philoſophie, & le ſurnom qu'ils tiroient de leur Secte, eſtoit preſque ce qu'eſt parmy nous celuy qu'on prend d'une Terre. On diſtinguoit, par exemple, trois Demetrius, parce que l'un eſtoit Demetrius le Cinique, l'autre, Demetrius le Stoïcien, l'autre, Demetrius le Peripateticien.

La coûtume d'exclure les Epicuriens de tous les Misteres estoit si generale, & si necessaire pour la seureté des choses sacrées, qu'elle fut prise par ce grand Fourbe, dont Lucien nous décrit si agreablement la Vie, cet Alexandre qui joüa si long-temps les Grecs avec ses Serpens. Il avoit mesme ajoûté les Chrestiens aux Epicuriens, parce qu'à son égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres, & avant que de commencer ses Ceremonies, il crioit, *Qu'on chasse d'icy les Chrestiens.* A quoy le peuple répondoit comme en une espece de Chœur, *Qu'on chasse les Epicuriens.* Il fit bien pis; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de Gens, qui quoy que poussez par differens interests, conspiroient à tourner ses Ceremonies en ridicules, il declara que le Pont où il faisoit alors sa demeure, se remplissoit d'Impies, & que le Dieu dont il estoit le Prophete, ne parleroit plus, si on ne l'en vouloit défaire, & sur cela il fit courir sus aux Chrestiens & aux Epicuriens,

L'Apollon de Daphné, Fauxbourg d'Antioche, estoit dans la mesme peine, lors que du temps de Julien l'Apostat il répondit à ceux qui luy demandoient la cause de son silence, qu'il s'en faloit prendre à de certains Morts enterrez dans le voisinage. Ces Morts estoient des Martirs Chrestiens, & entre autres saint Babilas. On veut communément que ce fust la presence de ces

Corps bien-heureux qui oſtoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle ; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chreſtiens qui ſe faiſoit aux Sepulchres de ces Martirs, incommodoit les Preſtres d'Apollon. qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans, & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen qu'il fiſt jetter hors de là ces Corps dont le Dieu ſe plaignoit.

Pour revenir preſentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins, & pour comprendre en une ſeule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-deſſus, je voudrois bien qu'on me diſt pourquoy les Demons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, & dans des lieux obſcurs, & pourquoy ils ne s'aviſoient jamais d'aller animer une Statuë qui fuſt dans un Carrefour, expoſée de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui ſe rendoient ſur des Billets cachetez, & plus encore ceux, qui ſe rendoient en Songe, avoient abſolument beſoin de Demons, mais il nous ſera bien aiſé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetez

LEs Prestres n'estoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les Billets qu'on leur apportoit ; il faloit qu'on les laissast sur l'Autel, aprés quoy on fermoit le Temple, où les Prestres sçavoient bien rentrer sans qu'on s'en apperçust, ou bien il faloit metre ces Billets entre les mains des Prestres afin qu'ils dormissent dessus, & reçeussent en Songe la réponse qu'il y faloit faire, & dans l'un & l'autre car ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils sçavoient pour cela plusieurs secrets, dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien mesme, si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit décacheter les Billets des Anciens sans qu'il y parust.

Asseurément on s'estoit servy de quelqu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque, avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui estoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne sçavoit que croire des Dieux ; il estoit obsedé d'Epicuriens qui

qui luy avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agreablement Plutarque, d'envoyer un Espion chez les Dieux, pour apprendre ce qui en estoit. Il luy donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en Songe un homme fort bien fait, qui luy dit, *Noir*. Il porte cette réponse au Gouverneur. Elle parut tres-ridicule à tous les Epicuriens de sa cour; mais il en fut frapé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant son Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immoleray-je un Bœuf blanc ou noir?* aprés ce miracle, il fut toute sa vie fort devot au Dieu Mopsus. Nous éclaircirons en suite ce qui regarde le Songe, il suffit presentement que le Billet avoit pû estre décacheté & refermé avec adresse. Il avoit toûjours falu le porter au Temple, & il n'eust pas esté necessaire qu'il fust sorty des mains du Gouverneur, si un Demon eust dû y répondre.

Si les Prestres n'osoient se hazarder à décacheter les Billets, ils tâchoient de sçavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle. D'ordinaire c'estoient des Gens considerables, qui avoient dans la teste quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnüe dans le monde. Les Prestres avoient tant de commerce avec eux à l'occasion des Sacrifices qu'il faloit fai-

re, ou des Délais qu'il faloit obſerver avant que l'Oracle parlaſt, qu'il n'eſtoit pas trop difficile de tirer de leur bouche, ou du moins de conjecturer quel eſtoit le ſujet de leur voyage. On leur faiſoit recommencer Sacrifices ſur Sacrifices, juſqu'à ce qu'on ſe fuſt éclaircy. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple, qui ſous prétexte de leur en montrer les Antiquitez, les Statuës, les Peintures, les Offrandes, ſçavoient lart de les faire parler ſur leurs Affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'huy de ce métier en Italie, ſe trouvoient dans tous les Temples un peu conſiderables. Ils ſçavoient par cœur tous les miracles qui s'y eſtoient faits, ils vous faiſoient bien valoir la puiſſance & les merveilles du Dieu, ils vous contoient fort au long l'hiſtoire de chaque Preſent qu'on luy avoit conſacré. Sur cela Lucien dit aſſez plaiſamment que tous ces gens là ne vivoient & ne ſubſiſtoient que de Fables, & que dans la Gréce on euſt eſté bien fâché d'apprendre des veritez dont il n'euſt rien couſté. Si ceux qui venoient conſulter l'Oracle, ne parloient point, leurs Domeſtiques ſe taiſoient-ils? Il faut ſçavoir que dans une Ville à Oracle, il n'y avoit preſque que des Officiers de l'Oracle. Les uns eſtoient Prophetes & Preſtres, les autres Poëtes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Proſe, les autres ſimples Interpretes,

pretes les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums, ou d'encens, ou de bestes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'estoient que des Hôteliers que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens là estoient dans les interests de l'Oracle & du Dieu; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers, ils découvroient quelque chose qui fust bon à sçavoir, vous ne devez pas douter que les Prestres n'en fussent avertis.

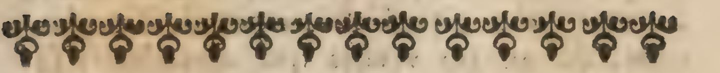
Le faux Prophete Alexandre qui avoit étably son Oracle dans le Pont, avoit bien jusque dans Rome des Correspondans, qui luy mandoient les affaires les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre mesme sans avoir besoin de recevoir de Billets, & ces moyens n'estoient pas sans doute inconnus aux Prestres de l'Apollon de Claros, s'il est vray qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voicy comme Tacite en parle au 2. l. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toûjours de Milet. Il suffit de luy dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter; ensuite il se retire dans une grotte, & ayant pris de l'eau*

d'une source qui y est cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoy que le plus souvent il soit tres-ignorant.

Nous pourrions remarquer icy que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'estoit question que d'y faire la Démoniaque; mais que comme celuy de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Prophete, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais estre fort bien prouvée, qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il estoit, ne pouvoit se passer de sçavoir les noms de ceux qui le consultoient, mais nous n'en sommes pas là presentement, c'est assez d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non seulement à des Billets cachetez, mais à de simples pensées. Il est vray qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, & que ce que le Prestre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eust pas pû faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHA-



CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songe.

LE nombre eſt fort grand des Oracles qui ſe rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'eſtoit par fort difficile dans la pratique, Le plus fameux de tous ces Oracles eſtoit celuy de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'eſtoit qu'un ſimple Heros, mais ſes Oracles ſe rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pauſanias qui avoit eſté luy-meſme le conſulter, & qui avoit paſſé par toutes ces ceremonies, nous en a laiſſé une deſcription fort ample, dont je croy qu'on ſera bien aiſe de trouver icy un abregé exact.

Avant que de deſcendre dans l'Antre de Trophonius, il faloit paſſer un certain nombre de jours dans une eſpece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune, & du Bon Genie. Pendant ce temps on recevoit des Expiations de toutes les ſortes, on s'abſtenoit d'eaux chaudes, on ſe lavoit ſouvent dans le Fleuve Hircinas, on ſacrifioit à Trophonius, & à toute ſa famille, à Apollon, à Jupiter ſurnommé

Roy, à Saturne, à Junon, à une Cerés Europe qui avoit esté Nourrice de Trophonius, & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prestres apparamment ne vivoient aussi d'autre chose. Il faloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes, pour voir si Trophonius trouvoit bon que l'on descendist dans son Antre; mais quand elles auroient esté toutes les plus heureuses du monde, ce n'estoit encore rien; les entrailles qui décidoient estoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles estoient favorables, on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve, & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux, celles de Lethé qui éfaçoient de vostre esprit toutes les pensées profanes qui vous avoient occupé auparavant, & celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Aprés tous ces préparatifs, on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius, à qui vous faisiez vos prieres, on vous équipoit d'une Tunique de lin, on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées, & enfin vous alliez à l'Oracle.

L'Oracle estoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obelisques d'airain. Dans cette enceinte estoit une caverne

caverne de la figure d'un four taillée de main d'homme. Là s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit point par des degrez, mais par de petites échelles. Quand on y estoit descendu, on trouvoit une autre petite caverne, dont l'entrée estoit assez étroite. On se couchoit à terre, on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel, qu'il faloit necessairement porter, on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au dedans avec beaucoup de force & de vitesse.

C'estoit là que l'avenir se declaroit, mais non pas à tous d'une mesme maniere. Les uns voyoient, les autres entendoient. Vous sortiez de l'Antre couché par terre comme vous y estiez entré, & les pieds les premiers. Aussi-tost on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosine, où l'on vous demandoit ce que vous aviez veu ou entendu. De là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdy & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu & vous recommenciez à pouvoir rire, car jusque là la grandeur des Misteres, & la divinité dont vous estiez remply, vous en avoient bien empêché. Pour moy, il me semble qu'on n'eust pas dû attendre si tard à rire.

Pausanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui soit entré dans l'Antre de Trophonius, & qui n'en soit pas sorty.

C'estoit un certain Espion que Démetrius y envoya pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu Saint quelque chose qui fust bon à piller. On trouva loin de là le corps de ce malheureux, qui n'avoit point été jetté dehors par l'ouverture sacrée de l'Antre.

Il ne nous est que trop aisé de faire nos reflexions sur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prestres pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faisoient faire, d'examiner si on estoit propre à estre envoyé dans l'Antre? car assurément Trophonius choisissoit ses Gens, & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions, & ces Expiations, & ces voyages nocturnes, & ces passages dans des cavernes étroites & obscures, remplissoient-elles l'esprit de superstition, de frayeur. & de crainte? Combien de machines pouvoient joüer dans ces tenebres? L'Histoire de l'Espion de Démetrius, nous apprend qu'il n'y avoit pas de sureté dans l'Antre, pour ceux qui n'y apportoient pas de bonnes intentions, & de plus qu'outre l'ouverture sacrée qui estoit connüe de tout le monde, l'Antre en avoit une secrette qui n'estoit connuë que des Prestres. Quand on s'y sentoit entraîné par les pieds, on estoit sans doute tiré par des cordes, & on n'avoit garde de s'en apercevoir en y portant les mains, puis qu'elles estoient embarassées de ces compositions de miel, qu'il ne faloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient estre plei-

nes

nes de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau, ces eaux de Lethé & de Mnemosine pouvoient aussi estre preparées pour le mesme effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit estre épouvanté, & quand on sortoit de là tout hors de soy, on disoit ce qu'on avoit veu ou entendu à des gens, qui profitant de ce desordre, le recüeilloient comme il leur plaisoit, y changeoient ce qu'ils vouloient, ou enfin en estoient toûjours les interpretes.

Ajoûtez à tout cela, que de ces Oracles qui se rendoient par Songes, il y en avoit ausquels il faloit se preparer par des jeûnes, comme celuy * d'Amphiaraüs dans l'Attique, que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente, on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais, que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes, où il entrast des Dieux, & des choses extraordinaires, & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes, qui pouvoient avoir esté frottées de quelque drogue qui fist son effet sur le cerveau.

Quand c'estoient les Prestres qui en dormant sur les Billets cachetez, avoient eux-mesmes les Songes prophetiques, il est clair que la chose est encore plus aisée à expli-

* *Philostrate l. 2. de la vie d'Apollonius.*

expliquer. En verité, il y avoit du superflu dans les ſoins que prenoient les Preſtres Payens pour cacher leurs impoſtures. Si on eſtoit aſſez credule & aſſez ſtupide pour ſe contenter de leurs Songes, & pour y ajoûter foy, il n'eſtoit pas beſoin qu'ils laiſſaſſent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient ſe reſerver ce droit à eux ſeuls, ſans qu'on y euſt trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples eſtoient faits, c'eſtoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adreſſe.

Croira t'on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe un * Oracle de Mercure qui ſe rendoit de cette ſorte ? Aprés beaucoup de ceremonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on luy demande ce qu'on veut. Enſuite on ſe bouche les oreilles avec les mains, on ſort du Temple, & les premieres paroles qu'on entend au ſortir de là, c'eſt la Réponſe du Dieu. Encore, afin qu'il fuſt plus aiſé de faire entendre, ſans eſtre aperceu, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne ſe rendoit que le ſoir.

* *Pauſanias.*

CHA-

CHAPITRE XVI.

Ambiguité des Oracles.

UN des plus grands ſecrets des Oracles, & une des choſes qui marque autant que des hommes s'en meſloient, c'eſt l'ambiguité des Réponſes, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les évenemens qu'on pouvoit.

* Lors qu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babilone, quelques-uns des principaux de ſa Cour allerent paſſer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne ſeroit point à propos de luy faire apporter le Roi afin qu'il le gueriſt. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeuraſt où il eſtoit. Serapis avoit raiſon, car s'il ſe le fuſt fait apporter, & qu'Alexandre fuſt mort en chemin, ou meſme dans le Temple, que n'euſt-on pas dit? mais ſi le Roy recouvroit ſa ſanté à Babilone, quelle gloire pour l'Oracle? S'il mouroit, c'eſt qu'il luy eſtoit avantageux de mourir aprés des conqueſtes qu'il ne pouvoit ny augmenter, ny conſerver. Il s'en falut tenir à cette derniere interpretation, qui ne manqua pas d'eſtre

* *Arrian l. 7.*

d'eſtre trouvée à l'avantage de Serapis, ſi-toſt qu'Alexandre fut mort

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le deſſein d'aller attaquer les Parthes, on le pria d'en conſulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis, auquel il ne faloit qu'envoyer un Billet cacheté. Trajan ne ſe fioit point trop aux Oracles, il voulut auparavant éprouver celuy-là. Il y envoye un Billet cacheté, où il n'y avoit rien, on luy en renvoye autant. Voila Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoye une ſeconde fois un autre Billet cacheté, par lequel il demandoit au Dieu, s'il retourneroit à Rome, aprés avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on priſt une Vigne qui eſtoit une des Offrandes de ſon Temple, qu'on la miſt par morceaux, & qu'on la portaſt à Trajan. L'évenement, dit Macrobe, fut parfaitement conforme à cet Oracle, car Trajan mourut à cette Guerre, & on reporta à Rome ſes os qui avoient eſté repreſentez par la Vigne rompuë.

Tout le monde ſçavoit aſſurément que l'Empereur ſongeoit à faire la Guerre aux Parthes, & qu'il ne conſultoit l'Oracle que ſur cela, & l'Oracle eut l'eſprit de luy rendre un Réponſe allégorique, & ſi generale quelle ne pouvoit manquer d'eſtre vraye. Car que Trajan retournaſt à Rome victorieux, mais bleſſé, ou ayant perdu une partie de ſes Soldats, qu'il fuſt vaincu,

cu, & que ſon Armée fuſt miſe en fuite, qu'il y arrivaſt ſeulement quelque diviſion, qu'il en arrivaſt dans celle des Parthes, qu'il en arrivaſt meſme dans Rome en l'abſence de l'Empereur, que les Parthes fuſſent abſolument défaits, qu'ils ne fuſſent défaits qu'en partie, qu'ils fuſſent abandonnez de quelques-uns de leurs alliez, la Vigne rompuë convenoit merveilleuſement à tous ces cas differens, & il y euſt eu bien du malheur, s'il n'en fuſt arrivé aucun; & je croy que les os de l'Empereur reportez à Rome, ſurquoy l'on fit tomber l'explication de l'Oracle, eſtoient pourtant la ſeule choſe à quoy l'Oracle n'avoit point penſé.

A propos de cette Vigne, je ne croy pas devoir oublier une eſpece d'Oracle qui s'accommodoit à tout, dont Apulée nous apprend que les Preſtres de la Déeſſe de Sirie avoient eſté les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le ſens eſtoit. *Les Bœufs attelez coupent la terre, afin que les Campagnes produiſent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoy ils ne répondiſſent. Si on les venoit conſulter ſur un Mariage, c'eſtoit la choſe meſme, des Bœufs attellez enſemble, des Campagnes fecondes. Si on les conſultoit ſur quelque terre que l'on vouloit acheter, voila des Bœufs pour la labourer, voila des champs fertilles. Si on les conſultoit ſur un Voyage, les Bœufs ſont attellez, &

tout prests à partir, & ces Campagnes fécondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug, ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrez aussi vos ennemis? Cette Déesse de Sirie apparemment n'aimoit pas à parler, & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus, prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'évenement, & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celuy qui avoit rendu l'Oracle, aprés l'évenement se trouvoit en avoir deux, & le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien, qui luy demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils, qu'il luy donnast Pithagore & Homere, il entendoit tout simplement qu'on luy fist étudier la Philosophie & les belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours aprés, & on representoit à Rutilien que son Prophete s'estoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle, par ce qu'on luy donnoit pour Précepteurs Pithagore & Homere qui estoient morts.

CHAPITRE XVII.

Fourberies des Oracles manifestement découvertes.

IL n'eſt plus queſtion de deviner les fineſſes des Preſtres, par des moyens qui pourroient eux-meſmes paroiſtre trop fins, un temps a eſté qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chreſtienne triompha hautement du Paganiſme ſous les Empereurs Chreſtiens.

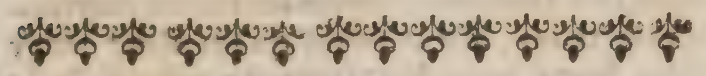
Theodoret dit que Theophile Eveſque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statuës creuſes où les Preſtres entroient par des chemins cachez pour y rendre les Oracles.

Lors que par l'ordre de Conſtantin on abatit le Temple d'Eſculape à Eges en Cilicie, *on en chaſſa*, dit Euſebe dans la Vie de cet Empereur, *non pas un Dieu ny un Demon, mais le Fourbe qui avoit ſi long-temps imposé à la credulité du peuple.* A cela il ajoûte en general que dans les Simulacres des Dieux abatus, on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons, non pas meſme quelques malheureux Spectres obſcurs & tenebreux, mais ſeulement du

foin & de la paille, ou des ordures, ou des os de morts. C'eſt de luy que nous apprenons l'Hiſtoire de ce Theotecnus qui conſacra dans la Ville d'Antioche une Statuë de Jupiter Dieu de l'Amitié, à laquelle il fit ſans doute rendre des Oracles, puis qu'Euſebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus ſe mit par là en ſi grand credit, que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius eſtant venu à Antioche, & ſe doutant de l'impoſture, il fit mettre à la Queſtion les Preſtres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avoüerent tout, & furent punis du dernier Supplice, eux & leurs aſſociez, & avant eux tous, Theotecnus leur Maiſtre. Le meſme Euſebe nous aſſure encore au 4. liv. de la Prep. Ev. que de ſon temps les plus fameux Prophetes d'entre les Payens, & leurs Theologiens les plus celebres, dont quelques-uns meſme eſtoient Magiſtrats dans leurs Villes, avoient eſté obligez par les tourmens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agiſſoit preſentement de ce que les Chreſtiens en ont crû, tous ces paſſages d'Euſebe decideroient, ce me ſemble, la queſtion. On plaçoit les Demons dans un certain Siſtême general qui ſervoit pour les diſputes, mais quand on venoit à un point de fait particulier, on ne parloit guere d'eux, au contraire on leur donnoit nettement l'excluſion.

Je

Je ne croy pas qu'il puiſſe jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Demons que les Preſtres Payens ; ainſi aprés leurs dépoſitions, la choſe me paroiſt terminée. J'ajouteray ſeulement icy un Chapitre ſur les Sorts, non pas pour en découvrir l'impoſture ; car cela eſt compris dans ce que nous avons dit ſur les Oracles, & de plus elle ſe decouvre aſſez d'elle-meſme, mais pour ne pas oublier une eſpece d'Oracles, tres-fameux dans l'Antiquité.



CHAPITRE XVIII.

Des Sorts.

LE Sort eſt l'effet du hazard, & comme la déciſion ou l'Oracle de la Fortune ; mais les Sorts ſont les Inſtrumens dont on ſe ſert pour ſçavoir quelle eſt cette déciſion.

Les Sorts eſtoient le plus ſouvent des eſpeces de Dez ſur leſquels eſtoient gravez quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprés. Les uſages eſtoient differens ſur les Sorts, dans quelques Temples on les jettoit ſoy-meſme, dans d'autres on les faiſoit ſortir d'une Urne, d'où eſt venuë cette maniere de parler ſi ordinaire aux Grecs, *le Sort eſt tombé.*

Ce jeu de Dez eſtoit toûjours precedé

 des

des Sacrifices, & de beaucoup de ceremonies. Apparemment les Prestres sçavoient manier les Dez, mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine, ils n'avoient qu'à les laisser aller, ils estoient toûjours maistres de l'explication.

Les Lacedémoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chesnes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Aprés toutes les ceremonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect & de veneration, voila un Singe du Roy des Molosses, qui estant entré dans le Temple, renversa les Sorts & l'Urne. La Prestresse effrayée dit aux Lacedémoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver, & tous les * Ecrivains assurent que jamais Lacedémone ne receut un presage plus funeste.

Les plus celebres entre les Sorts estoient à Preneste & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneste estoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'estoient des Statuës qui se remuoient d'elles-mesmes, selon le témoignage de Macrobe, l. 1. ch. 23. & dont les mouvemens differens, ou servoient de Réponse, ou marquoi-

* *Ciceron l. 2. de la Divination.*

quoient ſi l'on pouvoit conſulter les Sorts.

Un paſſage de Ciceron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on conſultoit les Sorts de Préneſte par le conſentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune ſçavoit auſſi remuer la teſte, ou donner quelque autre ſigne de ſes volontez.

Nous trouvons encore quelques Statuës qui avoient cette meſme proprieté. Diodore de Sicile, & Quinte-Curſe, diſent que Jupiter Hammon eſtoit porté par quatre-vingts Preſtres dans une eſpece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il eſtoit ſuivy d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Himnes en langue du Païs, & que ce Dieu porté par ſes Preſtres, les conduiſoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Heliopolis de Sirie, ſelon Macrobe, en faiſoit autant. Toute la difference eſtoit qu'il vouloit eſtre porté par des Gens les plus qualifiez de la Province, qui euſſent long temps auparavant veſcu en continence, & qui ſe fuſſent fait raſer la teſte.

Lucien dans le Traité de la Déeſſe de Sirie, dit qu'il a veu un Apollon encore plus miraculeux; car eſtant porté ſur les épaules de ſes Preſtres, il s'aviſa de les laiſſer là, & de ſe promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui eſt conſiderable.

Je ſuis ſi las de découvrir les fourberies des Preſtres Payens, & je ſuis ſi perſuadé auſſi qu'on eſt las de m'en entendre parler, que je ne m'amuſeray point à dire comment on pouvoit faire joüer de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts eſtoient des Fleches, & aujourd'huy encore les Turcs & les Arabes s'en ſervent de la meſme maniere. Ezechiel dit que Nabucodonoſor mêla ſes fléches contre Ammon & Jeruſalem, & que la fléche ſortit contre Jeruſalem. C'eſtoit là une belle maniere de reſoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Gréce & dans l'Italie on tiroit ſouvent les Sorts de quelque Poëte celebre, comme Homere, ou Euripide; ce qui ſe preſentoit à l'ouverture du livre eſtoit l'Arreſt du Ciel. L'Hiſtoire en fournit mille exemples.

On voit meſme que quelque deux cens ans aprés la mort de Virgile, on faiſoit déja aſſez de cas de ſes Vers pour les croire prophetiques, & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient eſté à Préneſte. Car * Alexandre Severe, encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne luy vouloit pas de bien reçût pour réponſe dans le Temple de Preneſte cet endroit de Virgile dont le ſens eſt, *Si tu peux ſurmonter les Deſtins contraires, tu ſeras Marcellus.*

Icy mon Auteur ſe ſouvient que Rabelais a

parlé

* *Lampridius.*

parlé des *Sorts Virgilianes* que Panurge va consulter sur son mariage, & il trouve cet endroit du Livre aussi sçavant qu'il est agreable & badin. Il dit que les bagatelles & les sotises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus serieux des autres. Je n'ay point voulu oublier cet éloge parce que c'est une chose singuliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles, plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit beaucoup d'esprit & de lecture, & un art tres-particulier de debiter des choses sçavantes comme de pures fadaises, & de dire de pures fadaises le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vecu dans un Siecle qui l'eust obligé à plus d'honnesteté, & de politesse.

Les Sorts passerent jusque dans le Christianisme, on les prit dans les Livres Sacrez, au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poëtes. S. Augustin dans l'Epitre 119. à Januarius, paroist ne desapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siécle. Gregoire de Tours nous apprend luy-même quelle estoit sa pratique, il passoit plusieurs jours dans le jeûne & dans la priere, ensuite il alloit au Tombeau, de S. Martin, où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit, & il prenoit pour la réponse de Dieu, le premier passage qui s'offroit à ses yeux, Si ce passage ne faisoit rien au sujet, il ouvroit un autre livre de l'Ecriture.

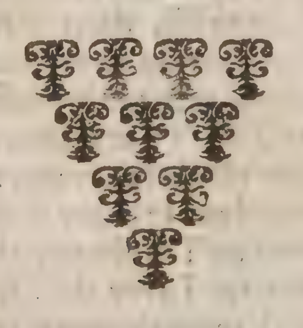
D'autres prenoient pour Sort divin, la pre-

premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

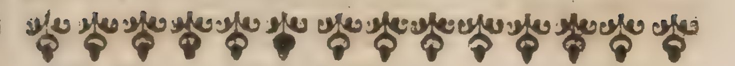
Mais qui croiroit que * l'Empereur Heraclius déliberant en quel lieu il feroit passer l'hiver à son Armée, se détermina par cette espece de Sort ? Il fit purifier son Armée pendant trois jours, ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'hyver luy estoit marqué dans l'Albanie. Estoit-ce là une affaire dont on pust esperer de trouver la décision dans l'Ecriture ?

L'Eglise est enfin venuë à bout d'exterminer cette Superstition, mais il luy a fallu du temps. Du moment que l'Erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toûjours.

* *Cedrenus.*



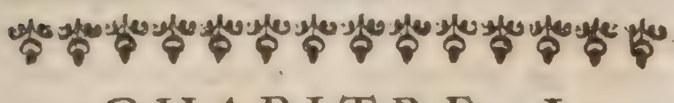
SE-



SECONDE DISSERTATION.

Que les Oracles n'ont point cessé au temps de la Venuë de Jesus-Christ.

LA plus grande difficulté qui regarde les Oracles est surmontée, depuis que nous avons reconnu que les Demons n'ont point dû y avoir de part. Les Oracles estant ainsi devenus indifferens à la Religion Chrestienne, on ne s'interessera plus à les faire finir précisement à la Venüe de Jesus-Christ.



CHAPITRE I.

Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.

CE qui a fait croire à la pluspart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venüe de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mesme

mesme qui ont esté rendus sur le silence des Oracles, & l'aveu des Payens qui vers le temps de Jesus-Christ disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déja veu la fausseté de ces prétendus Oracles par lesquels un Demon devenu müet, disoit luy-mesme qu'il estoit müet. Ils ont esté ou supposez par le trop de zele des Chrestiens, ou trop facilement reçeûs par leur credulité.

Voicy un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphire, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemy.

Je t'apprendray la verité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prestre. *Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines, & des exhalaisons qui inspiroient des fureurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le temps améne, a repris & fait rentrer en elle mesme & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micale dans les Campagnes de Didime, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse.* Sur cela Eusebe conclut en general que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptez selon cet Oracle qu'il rapporte luy-mesme, mais il ne songe qu'à ce commencement qui luy est favorable, & ne s'inquiete point du reste.

Mais

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? point du tout. Eusebe veut l'entendre du temps de la Venuë de Jesus-Christ. Son zele est loüable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand mesme l'Oracle de Porphire parleroit du temps de Jesus-Christ, il s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cesserent, mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-estre crû que cette exception n'estoit rien, & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eust cessé; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont esté rendus par des Demons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamnez au silence, nul Demon n'a esté privilegié. Qu'il soit resté un seul Oracle aprés Jesus-Christ, il ne m'en faut pas davantage, ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est icy un de ces cas où la moindre exception ruïne la proposition generale.

Mais peut-estre les Demons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles, & les Oracles n'ont pas laissé de continuër, parce que les Prestres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouveray que les Oracles ont duré quatre cens ans aprés Jesus-Christ; on n'a remarqué aucune difference entre

ces

ces Oracles qui ont ſuivy la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, & ceux qui l'avoient precedée. Si les Preſtres ont ſi bien fourbé pendant quatre cens ans, pourquoi ne l'ont-ils pas toûjours fait?

Un des Auteurs Payens qui a le plus ſervy à faire croire que les Oracles avoient ceſſé à la Venuë de Jeſus-Chriſt, c'eſt Plutarque. Il vivoit quelque cent ans aprés Jeſus-Chriſt, & il a fait un Dialogue ſur les Oracles qui avoient ceſſé. Bien des Gens ſur ce titre ſeul ont formé leur opinion, & pris leur party. Cependant Plutarque excepte poſitivement l'Oracle de Lébadie, c'eſt-à-dire de Trophonius, & celuy de Delphes, où il dit qu'il faloit anciennement deux Preſtreſſes, bien ſouvent trois mais qu'alors c'eſtoit aſſez d'une. Du reſte il avoüe que les Oracles eſtoient taris dans la Beotie, qui en avoit eſté autrefois une ſource tres-féconde.

Tout cela prouve la ceſſation de quelques Oracles, & la diminution de quelques autres; mais non pas la ceſſation entiere de tous les Oracles, ce qui ſeroit pourtant abſolument neceſſaire pour le Siſtéme commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'eſtoit-il pas ſi fort déchu du temps de Plutarque; car luy-meſme dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes eſtoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais veu, qu'on en avoit relevé d'anciens Baſtimens

que

que le temps commençoit a ruïner, & qu'on y en avoit ajoûté d'autres tout modernes, que mesme on voyoit une petite Ville qui s'estant formée peu à peu auprés de Delphes, en tiroit sa nouriture comme un petit Arbre qui pousse au pied d'un grand, & que cette petite Ville estoit parvenue à estre plus considerable qu'elle n'avoit esté depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue mesme des Oracles qui ont cessé, Demetrius Cilicien l'un des Interlocuteurs, dit qu'avant qu'il commençast ses Voyages, les Oracles d'Amphilochus & de Mopsus en son Païs estoient aussi florissans que jamais, que veritablement depuis qu'il en estoit party, il ne sçavoit pas ce qui leur pouvoit estre arrivé.

Voila ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sçay combien de gens sçavans vous renvoyent pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venuë de Jesus-Christ.

Icy mon Auteur prétend qu'on est tombé aussi dans une méprise grossiere sur un passage du 2. l. de la Divination. Ciceron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pirrhus qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sçait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pirrhus. L'équivoque est attachee à la construction de la Phrase

Latine, & nous ne la ſçaurions rendre en François. Voicy les propres termes de Ciceron ſur cet Oracle.

Premierement, dit-il, *Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement les Grecs ne connoiſſent point cet Oracle. Troiſiémement Apollon du temps de Pirrhus avoit déja ceſſé de faire des Vers. Enfin quoy que les Eacides, de la famille deſquels eſtoit Pirrhus, ne fuſſent pas Gens d'un eſprit bien fin, ny bien penétrant, cependant l'équivoque de l'Oracle eſtoit ſi manifeſte que Pirrhus euſt dû s'en appercevoir . . . . mais ce qui eſt le principal, pourquoy y a-t-il déja longtemps qu'il ne ſe rend plus d'Oracles à Delphes de cette ſorte, ce qui fait qu'il n'y a preſentement rien de plus mépriſé?*

C'eſt ſur ces dernieres paroles que l'on s'eſt fondé pour dire que du temps de Ciceron il ne ſe rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on ſe trompe, & que ces mots, *pourquoy ne ſe rend-t-il plus d'Oraces de cette ſorte*, marquent bien que Ciceron ne parle que des Oracles en vers, puiſqu'il eſtoit alors queſtion d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne ſçay s'il faut eſtre tout-à-fait de ſon avis; car voicy comme Ciceron continuë immediatement. *Icy quand on preſſe les Défenſeurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui eſtoit dans l'exhalaiſon de la terre, & qui inſpiroit la Pithie, s'eſt évaporée avec le temps. Vous diriez qu'ils parlent de quelque*

vin

vin qui a perdu sa force. Quel temps peut consumer ou épuiser une vertu toute divine? Or qu'y-a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'ame, qu'elle luy donne & la connoissance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?

Il me semble que Ciceron entend que la vertu toute entiere avoit cessé, & il eust bien veu qu'il en eust toujours deu demeurer une bonne partie, quand il ne se fust plus rendu à Delphes que des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophetie, à moins qu'elle ne soit en Vers?

Je ne croy pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour artribuer cette cessation à la Naissance de Jesus-Christ. L'Oracle a cessé trop tost, puisque selon ce passage, il avoit cessé long-temps avant Ciceron.

Mais il n'est pas vray que la chose soit comme Ciceron paroist l'avoir entenduë en cet endroit. Luy-mesme au 1. l. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son Frere qui soutient les Oracles. *Je m'arreste sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eust esté si célebre, & jamais il n'eust recû tant d'Offrandes des Peuples & des Rois, si de tout temps on n'eust reconnu la verité de ses Prédictions. Il n'est pas si célebre presentement. Comme il l'est moins parce que ses Prédictions sont moins vrayes, jamais si elles n'eussent esté extréme-*

ment vrayes, il n'eust esté célebre au point qu'il l'a esté.

Mais ce qui est encore plus fort, Ciceron mesme, à ce que dit Plutarque dans sa vie, avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes, sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde, & il luy avoit esté répondu qu'il suivist son genie plustost que de se regler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vray que Ciceron ait consulté l'Oracles de Delphes, il faut du moins que du temps de Ciceron on le consultast encore.



CHAPITRE II.

Pourquoy les Auteurs anciens se contredisent souvent sur le temps de la cessation des Oracles.

D'Où vient donc, dira-t-on, que Lucain au 5. l. de la Pharsale, parle en ces termes de l'Oracle de Delphes? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence, depuis que les Grands ont redouté l'avenir, & ont défendu aux Dieux de parler, est la plus considerable de toutes les faveurs du Ciel que nostre Siecle a perduës.* Et peu aprés, *Appius qui vouloit sçavoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller interroger cette caverne*

caverne depuis si long-temps muette, & d'aller remuer ce Trepié oisif depuis si long-tems.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *Puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes*?

D'où vient enfin que parmy les Auteurs d'un mesme temps on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore, & d'où vient que quelque fois un mesme Auteur se contredit sur ce chapitre?

C'est qu'assurément les Oracles n'estoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'aussi ils n'estoient pas encore tout-à-fait ruïnez. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoient esté autrefois, ils n'estoient plus rien, & en effet ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle estoit ruïné pour un temps, & qu'ensuite il se relevoit, car les Oracles estoient sujets à diverses avantures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un Dragon qui s'estoit venu loger sur le Parnasse, avoit fait deserter l'Oracle de Delphes, qu'on croyoit communément que c'estoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon, mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude, que depuis la Gréce s'estoit remplie de Villes, &c.

Vous voyez que Plutarque vous parle

d'un temps aſſez éloigné. Ainſi l'Oracle depuis ſa naiſſance avoit déja eſté abandonné une fois, enſuite il eſt ſeur qu'il s'eſtoit merveilleuſement bien rétably.

Aprés cela le Temple de Delphes eſſuya diverſes fortunes. Il fut pillé par un Brigand deſcendu de Phlegias, par l'Armée de Xerxés, par les Phocenſes; par Pirrhus, par Neron, enfin par les Chreſtiens ſous Conſtantin. Tout cela ne faiſoit pas de bien à l'Oracle, les Preſtres eſtoient ou maſſacrez, ou diſperſez; on abandonnoit le lieu, les uſtenſiles ſacrées eſtoient perduës, il faloit des ſoins, des frais, & du temps pour remettre l'Oracle ſur pied.

Il ſe peut donc faire que Ciceron ait pendant ſa jeuneſſe conſulté l'Oracle de Delphes, que pendant la Guerre de Céſar & de Pompée & dans ce déſordre general de l'Univers, l'Oracle ait eſté müet, comme le veut Lucain, qu'enfin aprés la fin de cette Guerre, lors que Ciceron écrivoit ſes Livres de Philoſophie, il commençaſt à ſe rétablir aſſez pour donner lieu à Quintus de dire qu'il eſtoit encore au monde, & aſſez peu pour donner lieu à Ciceron de ſuppoſer qu'il n'y eſtoit plus.

Quand Dorimaque, au rapport de Polibe, brûla les Portiques du Temple de Dodone, renverſa de fond en comble le lieu Sacré de l'Oracle, pilla ou ruïna toutes les Offrandes, un Auteur de ce temps-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone

donc ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siecle ſuivant on ne trouvaſt un autre Auteur, qui en rapporteroit quelque réponſe.

CHAPITRE III.

Hiſtoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

NOus ne ſçaurions mieux prouver que vers le temps de la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, où l'on parle tant du ſilence de l'Oracle de Delphes, il n'avoit pas ceſſé tout-à-fait, mais eſtoit ſeulement interrompu, qu'en rapportant toutes les occaſions differentes, où l'on trouve depuis ce temps-là qu'il a parlé.

Suetone, dans la Vie de Neron, dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il ſe donnaſt de garde des 73. ans; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge là, & ne ſongea point au vieux Galba qui eſtant âgé de 73. ans luy oſta l'Empire. Cela le perſuada ſi fort de ſon bonheur, qu'ayant perdu par un Naufrage des choſes d'un tres-grand prix, il ſe vanta que les Poiſſons les luy rapporteroient.

Il faloit qu'il euſt reçeu du même Oracle de Delphes quelque réponſe qui luy paruſt moins agreable, ou qu'il ne ſe con-

tentast plus d'estre destiné à vivre 73. ans, * lors qu'il osta aux Prestres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500. Statuës soit d'hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour profaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'esprit divin,

Que l'Oracle aprés une telle avanture ait esté müet juqu'au temps de Domitien, en sorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait esté tout-à-fait müet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voicy comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a veu Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Gréce, & celuy de Dodone, & celuy de Delphes, & celuy d'Amphiaraüs*, &c. Ailleurs il parle encore ainsi. *Vous pouvez voir l'Apollon de Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Gréce. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le sçavez vous mesme, en peu de paroles, & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoy qu'il luy fust fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrester la Course de Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la verité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile*

* *Dion Cassius. Pausanias.*

le de son pouvoir. Il est assez plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'estoit pas grand faiseur de miracles Il pourroit y avoir en cet endroit là quelque venin contre les Chrestiens.

Nous avons veu comment du temps de Plutarque qui vivoit sous Trajan, cet Oracle estoit encore sur pied, quoy que réduit à une seule Prestresse, aprés en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrisostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponse qui luy parut assez embarassée. & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prestre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre si les Oracles qui se rendoient alors à Didime, à Claros, & à Delphes, estoient veritablement des réponses d'Apollon, ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui estoient de la nature du sien, & répondit au Prestre qu'il n'estoit pas permis de sçavoir cela. Mais quand cet habile Prestre demanda ce qu'il seroit aprés sa mort, on luy répondit hardiment, *Tu seras Chameau, puis Cheval, puis Philosophe, puis Prophete aussi grand qu'Alexandre.*

Apres les Antonins, trois Empereurs se disputerent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. *On consulta Delphes*, dit Spartien, *pour sçavoir le-*

quel des trois la Republique devoit ſouhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, Le Noir eſt le meilleur, l'Affricain eſt bon, le Blanc eſt le pire. Par le Noir on entendoit Peſcennius Niger, par l'Affriquain, Severe qui eſtoit d'Affrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda enſuite qui demeureroit le Maiſtre de l'Empire; & il fut répondu. *On verſera le ſang du Blanc & du Noir, l'Affricain gouvernera le monde.* On demanda encore combien de temps il gouverneroit, & il fut répondu. *Il montera ſur la Mer d'Italie avec vingt Vaiſſeaux, ſi cependant un Vaiſſeau peut traverſer la Mer*, par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il eſt vray que l'Oracle ſe reſervoit une reſtriction obſcure pour ſe pouvoir ſauver en cas de beſoin, mais enfin dans le temps que Delphes eſtoit le plus floriſſant, il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans ſon Exhortation aux Gentils, qu'il a compoſée, ou ſous Severe, ou à peu prés en ce temps-là, dit nettement que la Fontaine de Caſtalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes, & celle de Colophon, & toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin, quoy que tard, perdu leurs vertus fabuleuſes.

Peut-eſtre en ce temps-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces ſilences auſquels ils eſtoient devenus ſujets par inter-

tervalles; peut-estre, parce qu'ils n'estoient plus guere en vogue, Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout.

Il est toûjours certain que sous Constantius Pere de Constantin, & pendant la jeunesse de Constantin, Delphes n'estoit pas encore ruiné, puis qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prestresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui estoient en terre, estoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vray. Voila un plaisant aveu. De plus, il faloit que l'Oracle de Delphes fust alors bien miserable, puis qu'on en avoit retranché la dépense d'une Prestresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin, qui commanda ou qui permit que l'on pillast Delphes. *Alors*, dit Eusebe dans la Vie de Constantin, *On produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statuës dont l'erreur des hommes avoit fait si long-temps des objets de veneration & de culte. Icy l'Apollon Pithien, là le Sminthien, les Trépiez dans le Cirque, & les Muses Heliconides dans le Palais furent exposez aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur * Julien l'en

* *Theodoret.*

l'envoya consulter sur l'Expedition qu'il meditoit contre les Perses Si l'Oracle de Delphes a esté plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son Histoire. Il n'en est plus parlé dans les Livres, mais en effet il y a bien de l'apparence que c'est là le temps où il cessa, & que ses dérnieres paroles s'adresserent à l'Empereur Julien, qui estoit si zelé pour le Paganisme. Je ne sçay pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguste en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit finy par la réponse qu'il avoit renduë a Auguste sur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs * modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, luy en ont fait une. Ils ont lu dans Sosoméne & dans Theodoret, que sous Julien, le feu avoit pris au Temple d'Apollon qui estoit dans un Fauxbourg d'Antioche appellé Daphné, sans qu'on eust pû découvrir l'auteur, ou la cause de cet incendie; que les Payens en accusoient les Chrestiens, & que les Chrestiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité, Theodoret dit que le Tonnerre estoit tombé sur ce Temple; mais Sosoméne n'en parle point. Ces modernes se sont avisez de transporter cet evenement au Temple de Delphes qui estoit fort éloigné de là, & de dire que par une juste

* *Melanchton. P. Peucer. Boissard. Hospinian.*

juſte vangeance de Dieu les foudres l'avoient renverſé au milieu d'un grand Tremblement de terre. Ce Tremblement de terre dont ny Soſoméne, ny Theodoret ne parlent dans l'incendie meſme de Daphné, a eſté mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce ſeroit une choſe ennuieuſe de faire l'Hiſtoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, il ſuffra de marquer en quels temps on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la derniere fois, & ſouvenez-vous toûjours que ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent effectivement parlé pour la derniere fois, dans la derniere occaſion où les Auteurs nous apprennent qu'ils ayent parlé.

Dion qui ne finit ſon Hiſtoire qu'à la huitiéme année d'Alexandre Severe, c'eſt-à-dire l'an 230. de Jeſus-Chriſt, dit que de ſon temps Amphilocus rendoit encore des Oracles en Songe. Il nous apprend auſſi qu'il y avoit dans la Ville d'Apollonie un Oracle où l'avenir ſe déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit ſur un Autel. Il n'eſtoit pas permis de faire à cet Oracle des Queſtions ny de mort ny de mariage. Ces reſtrictions bizarres eſtoient quelquefois fondées ſur l'Hiſtoire particuliere du Dieu qui avoit eu ſujet pendant ſa vie de prendre de certaines choſes en averſion; je croy auſſi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais

ſuccés

ſuccés qu'avoient eu les réponſes de l'Oracle ſur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jeſus-Chriſt 272. les Palmireniens revoltez conſulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils conſulterent encore celuy de Venus Aphacite, dont la forme eſtoit aſſez ſinguliere pour mériter d'eſtre rapportée icy. Aphaca eſt un lieu entre Heliopolis & Bible. Auprés du Temple de Venus eſt un Lac ſemblable à une Citerne. A de certaines Aſſemblées que l'on y fait dans des temps reglez, on voit dans ces lieux là un feu en forme de globe ou de lampes, & ce feu, dit Zoſime, s'eſt veu juſqu'à noſtre temps, c'eſt-à-dire juſque vers l'an de Jeſus-Chriſt 400. On jette dans le Lac des Preſens pour la Déeſſe, il n'importe de quelle eſpece ils ſoient. Si elle les reçoit, ils vont au fonds; ſi elle ne les reçoit pas, ils ſurnagent, fuſt-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui préceda la ruïne des Palmiréniens, leurs Preſens allerent au fond, mais l'année ſuivante, tout ſurnagea.

* Licinius ayant deſſein de recommencer la Guerre contre Conſtantin, conſulta l'Oracle d'Apollon de Didime, & en eut pour réponſe deux Vers d'Homere dont le ſens eſt, *Malheureux Vieillard, ce n'eſt point à toy à combattre contre de jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton âge t'accable.* Un

* *Zozime.* * *Soſoméne.*

* Un Dieu assez inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius, car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient esté laissez dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informations tres-rigoureuses, & jetta dans des prisons, ou envoya en exil, ou fit tourmenter cruellement un assez grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire, ou sur la durée que devoit avoir le Regne de Constantius, ou mesme sur le succés de quelque dessein que l'on formoit contre luy.

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius & Honorius, Fils de Theodose, parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie & de son Oracle, & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son temps.

Remarquez qu'il n'importe pour nostre dessein que toutes ces Histoires soient vraïes, ny que ces Oracles ayent effectivement rendu les réponses qu'on leur attribuë. On n'a pû attribuër de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on sçavoit qui subsistoient encore effectivement, & les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées, prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

CHA-

2. *Ammian Marcelin.*

CHAPITRE IV.

Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN general les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la Venuë de Jesus-Christ. Constantin abatit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celuy de Venus * Aphacite, & celuy d'Esculape qui estoit à * Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il * défendit que l'on sacrifiast aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors César, par lesquels toute Divination est défenduë sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, & des Interpretes de Songes, & des Magiciens; mais aussi celle des Augures & des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vray que les Empereurs avoient un interest particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on

* *Zozime. 2. Eusebe, vie de Const. 3. Theodoret.*

qu'on ne faiſoit autre choſe que s'enquerir de leur deſtinée, & principalement des Succeſſeurs qu'ils devoient avoir, & tel ſe revoltoit & pretendoit à l'Empire, pour avoir eſté flaté par un Devin.

Nous avons veu qu'il reſtoit encore beaucoup d'Oracles, lorſque Julien ſe vit Empereur, mais de ceux qui eſtoient ruïnez, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il put, Celuy du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit eſté détruit par Adrien, qui * pendant qu'il eſtoit encore particulier, ayant trempé une feüille dans la Fontaine Caſtalienne, car il y en avoit une de ce nom à Daphné auſſi-bien qu'à Delphes, avoit trouvé ſur cette feüille en la retirant de l'eau, l'Hiſtoire de ce qui luy devoit arriver, & des avis de ſonger à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnaſt le meſme conſeil à quelque autre, & il fit jetter dans la Fontaine ſacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procedé; mais Julien * rouvrit la Fontaine, il fit oſter d'alentour les Corps qui y eſtoient enterrez, & purifia le lieu de la meſme maniere, dont les Atheniens àvoient autrefois purifié l'Iſle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut eſtre Prophete de l'Oracle de Didime, C'eſtoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie

* 1. *Soſom ne* 2. *Ammians Marcellin.*

tie qui n'estoit plus guerre estimée. Il estoit Souverain Pontife, puis qu'il estoit Empereur, mais les Empereurs n'avoient pas coûtume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour luy, il prit la chose bien plus serieusement, & nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venuës jusqu'à nous, qu'en qualité de Souverain Pontife, il défend à un Prestre Païen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prestre. La Lettre qu'il écrit à Arsace, Pontife de la Galatie, nous apprend de quelle maniere il se prenoit à faire refleurir le Paganisme. Il se félicite d'abord des grands effets que son zele a produits en fort peu de temps. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la Charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, & la Sainteté de vie que les Chrêtiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prestres de Galatie à vivre regulierement; à s'abstenir des Spectacles, & des Cabarets, à quitter tous les emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au culte des Dieux, & à avoir l'œil sur les Galiléens pour reprimer leurs impietez & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnoient les leurs,

leurs, & ne ſe ſouviennent plus que l'hoſpitalité & la liberalité ſont des vertus qui leur ſont propres, puis qu'Homere fait ainſi parler Eumée. *Mon Hoſte, quand il me viendroit quelqu'un moins conſiderable que toy, il ne me ſeroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter & eſtrangers. & pauvres. Je donne peu, mais je donne avec joye.* Enfin il dit quelles diſtritions il a ordonné que l'on faſſe tous les ans aux pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire baſtir dans chaque Ville pluſieurs Hoſpitaux, ou ſoient reçûs non ſeulement les Payens, mais auſſi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille ſouvent voir les Gouverneurs chez eux, mais ſeulement qu'il leur écrive, & que les Preſtres aillent au devant d'eux quand ils entrent dans les Villes, mais ſeulement quand ils viennent aux Temples; encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Veſtibule. Il défend à ces Gouverneurs, dans cette occaſion, de faire marcher devant eux des Soldats, parce qu'alors ils ne ſont que des perſonnes privées, mais il permet aux Soldats de les ſuivre s'ils veulent.

Avec ces ſoins, & cette imitation du Chriſtianiſme, Julien, s'il euſt vécu, euſt apparemment retardé la ruïne de ſa Religion, mais Dieu ne luy laiſſa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui luy ſuccéda commençoit à

se porter avec zele à la destruction du Paganisme, mais en sept mois qu'il regna, il ne put pas faire de grands progrés.

Valens qui eut l'Empire d'Orient permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit, & prit plus à cœur de soûtenir l'Arianisme, que le Christianisme mesme. * Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement, & on faisoit publiquement des repas de victimes immolées. Ceux qui estoient initiez aux Misteres de Bachus les célébroient sans crainte, ils couroient avec des Boucliers, déchiroient des Chiens, & faisoient toutes les extravagances que cette devotion demandoit.

Valentinien son Frere qui eut l'Occident, fut plus zelé pour la gloire du Christianisme, cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eust dû estre. Il avoit fait une Loy par laquelle il défendoit toutes les ceremonies nocturnes. Prétextatus, Proconsul de la Gréce, luy representa qu'en ostant aux Grecs ces ceremonies ausquelles ils étoient tres-attachez, on leur rendoit la vie tout-à-fait desagréable. Valentinien se laissa toucher, & consentit que sans avoir d'égard à sa Loy on pratiquast les anciennes coutumes. Il est vray que c'est Zosime, un Payen, de qui nous tenons cette Histoire; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs consideroient encore les Payens. On peut répon-

* *Theodoret.*

répondre auſſi que Zoſime, dans l'eſtat où eſtoient les affaires de ſa Religion, devoit eſtre pluſtoſt d'humeur à ſe plaindre du mal qu'on ne luy faiſoit pas, qu'à ſe loüer d'une grace qu'on ne luy auroit pas faite.

Ce qui eſt con tant, c'eſt que l'on a des inſcriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par leſquelles il paroiſt que ſous l'Empire de Valentinien des perſonnes de grande conſideration firent les Sacrifices nommez Taurobolia & Criobolia, c'eſt-à-dire Aſperſion de ſang de Taureau, ou de ſang de Belier. Il ſemble meſme par la quantité des Inſcriptions que cette cérémonie ait eſté principalement à la mode du temps de Valentinien, & des deux autres Empereurs du meſme nom.

Comme elle eſt une des plus bizarres, & des plus ſingulieres du Paganiſme, je croy qu'on ne ſera pas fâché de la connoiſtre. Prudence qui pouvoit l'avoir veüe, nous la décrit aſſez au long.

On creuſoit une foſſe aſſez profonde, où celuy pour qui ſe devoit faire la cérémonie, deſcendoit avec des bandelettes ſacrées à la teſte, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage miſterieux. On metroit ſur la foſſe un couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit ſur ce couvercle un Taureau couronné de fleurs, & ayant les cornes & le front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un couteau ſacré; ſon ſang couloit par ces

trous dans la fosse, & celuy qui y estoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y presentoit son front, ses joües ses bras, ses espaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur luy. Ensuite il sortoit de là hideux à voir, tout soüillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout degoutans, mais aussi il estoit purgé de tous ses crimes, & regeneré pour l'Eternité; car il paroist positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice estoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration mistique & éternelle.

Il faloit le renouveller tous les vingt ans, autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siecles à venir.

Les femmes recevoient cette regeneration aussi bien que les hommes. On y associoit qui l'on vouloit, & ce qui est encore plus remarquable, des Villes entieres la recevoient par Deputez.

Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un homme se barboüiller en leur nom de sang de Taureau, pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les Inscriptions.

Nous voicy enfin sous Theodose & ses Fils, à la ruïne entiere du Paganisme.

Theodose commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla

à la jusqu'à faire abattre celuy de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon, il n'y avoit rien de plus gay dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui se faisoient à Serapis. Vers le temps de certaines Fêtes, dit-il, on ne sçauroit croire la multitude de gens qui descendent sur un Canal d'Alexandrie à Canope, où est ce Temple. Jour & nuit ce ne sont que Bateaux pleins d'hommes & de femmes qui chantent & qui dansent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a sur le Canal une infinité d'Hostelleries qui servent à retirer ces Voyageurs, & à favoriser leurs Divertissemens.

Aussi le Sophiste Eunapius, Payen, paroist avoir grand regret au Temple de Serapis, & nous en décrit la fin malheureuse avec assez de bile. Il dit que des gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre, se trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple, & principalement contre les riches Offrandes dont il estoit plein, que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines, gens infames, & inutiles, qui, pourveu qu'ils eussent un habit noir & mal propre, prenoient une autorité tirannique sur l'esprit des Peuples, & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raison, donnoient à adorer des Testes de Brigands punis pour leurs crimes, qu'on avoit salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet

Impie traite les Moines & les Reliques ; il faloit que la licence fust encore bien grande du temps qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts, & de machines disposées pour les fourberies des Prestres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenestre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le mesme temps on apportoit un Simulacre du Soleil qui estoit de fer, & qui estant attiré par de l'aimant caché dans la voûte, s'elevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil salüoit ce Dieu ; mais quand le Simulacre de fer retomboit, & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis, le Soleil luy avoit assez fait sa cour, & il alloit à ses affaires.

Aprés que Theodose eut défait le rebelle Eugene, il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens estoit, que depuis douze cens ans Rome s'estoit fort bien trouvée de ses Dieux, & qu'elle en avoit reçû toutes sortes de prosperitez. L'Empereur harangua le Senat, & l'exhorta à embrasser le Christianisme ; mais on luy répondit toûjours que par l'usage & l'experience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion, & que si on le quittoit

pour

pour le Chriſtianiſme, on ne ſçavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle eſtoit la Theologie du Senat Romain. Quand Theodoſe vit qu'il ne gagnoit rien ſur ces gens là, il leur declara que le Fiſc eſtoit trop chargé des dépenſes qu'il faloit faire pour les Sacrifices, & qu'il avoit beſoin de cet argent là pour payer ſes Troupes. On eut beau luy repreſenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne ſe faiſoient de l'argent public, il n'eut point d'égard à cet inconvenient. Ainſi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies ceſſerent, & Zoſime ne manque pas de remarquer que depuis ce temps-là toutes ſortes de malheurs fondirent ſur l'Empire Romain.

Le meſme Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodoſe fit à Rome, Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour luy inſulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau Collier que la Déeſſe portoit. Une vieille Veſtale luy reprocha fort aigrement cette impieté, & la pourſuivit juſque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zozime, la pauvre Serena eut ſouvent, ſoit en dormant, ſoit en veillant une viſion qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganiſme furent ceux que fit Simmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodoſe, & Arcadius, le rétabliſſement des Privileges

des Veſtales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole ; mais tout le monde ſçait avec quelle vigueur ſaint Ambroiſe s'y oppoſa.

Il paroiſt pourtant par les pieces meſme de ce fameux Procés que Rome avoit encore l'air extrémement Payen ; car ſaint Ambroiſe demande à Simmaque s'il ne ſuffit pas aux Payens d'avoir les places publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire ſoit placé dans le Capitole qui eſt le lieu de la Ville, où il vient le plus de Chreſtiens, *afin que ces Chreſtiens*, dit-il, *reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Muſique dans leurs oreilles, les cendres dans leur goſier, & l'encens dans leur nez.*

Mais lors meſme que Rome eſtoit aſſiegée par Alaric, ſous Honorius, elle eſtoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conſpirer à la perte de cette malheureuſe Ville, non ſeulement on oſta aux Dieux leurs parures ; mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui eſtoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, aprés quoy auſſi elle abandonna entierement les Romains. Zoſime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermaſt la veritable cauſe de la priſe de Rome.

On ne ſçait ſi ſur la foy de cet Auteur on peut recevoir l'Hiſtoire ſuivante. Hono-

rius

rius défendit à ceux qui n'eſtoient pas Chrétiens de paroiſtre à la Cour avec un Baudrier, ny d'avoir aucun commandement. Generid Païen, & meſme Barbare, mais tres-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut plus chez l'Empereur, mit bas le Baudrier, & ne fit plus aucunes fonctions de ſa Charge. Honorius luy demandant un jour pourquoy il ne venoit pas au Palais en ſon rang, ſelon qu'il y eſtoit obligé, il luy repreſenta qu'il y avoit une Loy qui luy oſtoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur luy dit que cette Loy n'eſtoit pas pour un homme comme luy, mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une diſtinction qui le ſeparoit d'avec tous ceux qui profeſſoient le meſme culte. En effet il ne reprit point les fonctions de ſa Charge, juſqu'à ce que l'Empereur vaincu par la neceſſité, euſt luy-meſme retracté ſa Loy. Si cette Hiſtoire eſt vraye, on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruïne du Paganiſme.

Mais enfin tout exercice de la Religion Païenne fut défendu ſous peine de la vie par une Conſtitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jeſus-Chriſt. C'eſtoit là le dernier coup que l'on puſt porter à cette fauſſe Religion. On trouve pourtant que les meſmes Empereurs qui eſtoient ſi zelez pour l'avancement du Chriſtianiſme, ne laiſſoient pas de conſerver

ſerver quelques reſtes du Paganiſme, peut-eſtre aſſez conſiderables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire Souverains Pontifes des Augures, des Aruſpices, enfin de tous les Colleges des Preſtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolatrie Romaine.

Zoſime pretend que le Grand Conſtantin meſme, & Valentinien & Valens, receurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'habit de cette Dignité qu'on leur alloit offrir ſelon la coutume à leur avenement à l'Empire, mais que Gratien refuſa l'équipage Pontifical, & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entre eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'eſt une pointe attachée aux mots Latins, & fondée ſur ce que Maxime ſe revoltoit alors contre Gratien pour le dépoüiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irreprochable ſur ce Chapitre là que celuy de Zoſime, c'eſt celuy des Inſcriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife*, donné à des Empereurs Chreſtiens, & meſme dans le ſixiéme Siecle, deux cens ans aprés que le Chriſtianiſme eſtoit monté ſur le Trone; l'Empereur Juſtin * parmy toutes ſes autres qualitez prend celle de *Souverain Pontife*; dans une Inſcription qu'il avoit fait faire

* *Gruter.*

faire pour la Ville de Juſtinopolis en Iſtrie, à laquelle il donnoit ſon nom.

Eſtre un des Dieux d'une fauſſe Religion, c'eſt encore bien pis que d'en eſtre le Souverain Pontife. Le Paganiſme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux, & pourquoy non? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déeſſe. Les Empereurs Theodoſe & Arcadius, quoy que Chrétiens, ſouffrent que Simmaque, ce grand deffenſeur du Paganiſme, les traite de *Voſtre Divinité*, ce qu'il ne pouvoit dire que dans le ſens & ſelon la coûtume des Payens, & nous voyons des Inſcriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent, *Un tel dévoüé à leur Divinité & à leur Majeſté.*

Mais les Empereurs Chreſtiens ne reçoivent pas ſeulement ces titres, ils ſe les donnent eux-meſmes. On ne voit autre choſe dans les Conſtitutions de Theodoſe, de Valentinien, d'Honorius & d'Anaſtaſe. Tantoſt ils nomment leurs Edits *Status Celeſtes*, *des Oracles Divins*, tantoſt ils diſent nettement, *la tres-heureuſe expedition de noſtre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'eſtoit là qu'un ſtile de Chancellerie, mais c'eſtoit un fort mauvais ſtile, ridicule pendant le Paganiſme meſme, & impie dans le Chriſtianiſme; & puis, n'eſt-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familieres & communes dont on ne peut plus ſe paſſer?

La verité est que la flatterie des Sujets pour leurs Maistres, & la foiblesse naturelle qu'ont les Princes pour les loüanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long-temps qu'il n'auroit fallu. J'avoüe qu'il faut supposer & cette flatterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses là n'ont-elles pas de bornes. On donne serieusement à un homme le nom de Dieu, cela n'est presque pas concevable, & ce n'est pourtant encore rien. Cet homme le reçoit, il le reçoit si bien qu'il s'accoutume luy-mesme à se le donner, & cependant ce mesme homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustez-moy tout cela d'une maniere qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'estoit pas si flateur, que la vanité des Empereurs Chrestiens fust interessée à sa conservation. Peut-estre croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens; peut-estre n'eussent-ils pas esté fâchez de se rendre Chefs de la Religion Chrestienne à la faveur de l'équivoque; en effet on voit quelques occasions où ils en usoient assez en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre par l'egard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans

dans le Chriſtianiſme pour quelque temps ces reſtes du Paganiſme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganiſme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus oppoſé à la raiſon & à l'intereſt commun des hommes, eſtre le dernier à finir; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion eſtoit étrangement bigarée; elle avoit des choſes extrémement gayes, & d'autres tres-funeſtes. Icy les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus, & là par devotion on égorge des hommes ſur un Autel. Ces deteſtables Sacrifices ſe trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient auſſi-bien que les Scithes, mais non pas à la verité auſſi fréquemment; & les Romains qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne ſacrifieroient plus leurs Enfans à Saturne ſelon la coûtume qu'ils en avoient receuë des Pheniciens leurs Anceſtres, les Romains eux-meſmes immoloient tous les ans un homme à Jupiter Latial. Euſebe cite Porphire qui le rapporte comme une choſe qui eſtoit encore en uſage de ſon temps. Lactance & Prudence, l'un du commencement & l'autre de la fin du quatriéme Siecle, nous en ſont garans auſſi, chacun pour le temps où il vivoit. Ces Ceremonies pleines d'horreur ont duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la ſottiſe & de la credulité.

CHA-

CHAPITRE V.

Que quand le Paganiſme n'euſt pas dû eſtre aboly, les Oracles euſſent pris fin.

Premiere raiſon particuliere de leur décadence.

LE Paganiſme a dû neceſſairement enveloper les Oracles dans ſa ruïne, lors qu'il a eſté aboly par le Chriſtianiſme. De plus il eſt certain que le Chriſtianiſme, avant meſme qu'il fuſt encore la Religion dominante, fit extremement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en deſabuſer les Peuples, & à en découvrir l'impoſture; mais indépendamment du Chriſtianiſme, les Oracles ne laiſſoient pas de décheoir beaucoup par d'autres cauſes, & à la fin ils euſſent entierement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégenerent dés qu'ils ne ſe rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprez pour rechercher la raiſon de ce changement, & à la maniere des Grecs, il dit ſur ce ſujet tout ce qu'on peut dire de vray & de faux.

D'abord

D'abord c'eſt que le Dieu qui agite la Pithie ſe proportionne à ſa capacité, & ne luy fait point faire de Vers ſi elle n'eſt pas aſſez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoiſſance de l'Avenir eſt d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer eſt de la Preſtreſſe. Ce n'eſt pas la faute du Muſicien s'il ne peut pas ſe ſervir d'une Lire comme d'une Fluſte, il faut qu'il s'accommode à l'Inſtrument. Si la Pithie donnoit ſes Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne ſeroient pas d'une aſſez belle écriture ? L'ame de la Pithie lors qu'elle ſe vient joindre à Apollon eſt comme une jeune Fille à marier qui ne ſçait encore rien, & eſt bien éloignée de ſçavoir faire des Vers.

Mais pourquoy donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers? n'eſtoient-ce point alors des ames Vierges qui venoient ſe joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premierement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Proſe, mais de plus que tout le monde anciennement eſtoit né Poëte. Dés que ces gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faiſoient des Vers; ils n'avoient pas ſi-toſt veu une jolie femme, que c'eſtoieut des Vers ſans fin; ils pouſſoient des Sons, qui eſtoient naturellement des Chants. Ainſi rien n'eſtoit plus agreable que leurs Feſtins, & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poëtique s'eſt retiré des hommes, il y a encore

des Amours auſſi ardens qu'autrefois, & meſme auſſi grands parleurs, mais ce ne ſont que des Amours en Proſe. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon, qui parloit tant d'amour, n'a jamais ſçû faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joly pour y répondre ſerieuſement.

Plutarque rapporte une autre raiſon qui n'eſt pas tout-à-fait ſi fauſſe. C'eſt qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers ny ſur la Religion, ny ſur la Morale, ny ſur la Phiſique, ny ſur l'Aſtronomie. Orphée & Heſiode que l'on connoît aſſez pour des Poëtes, eſtoient auſſi des Philoſophes, & Parmenides, Xenophane, Empedocle; Eudoxe, Thales que l'on connoiſt aſſez pour des Philoſophes, eſtoient auſſi des Poëtes. Il eſt aſſez ſurprenant que la Proſe n'ait fait que ſucceder aux Vers, & qu'on ne ſe ſoit pas aviſé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel; mais il y a toutes les apparences du monde, que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes, on voulut les mettre dans un diſcours meſuré, afin de les faire retenir plus aiſément. Auſſi les Loix, & la Morale eſtoient-elles en Vers. Sur ce pied là, l'origine de la Poëſie eſt bien plus ſerieuſe que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muſes ſont bien ſorties de leur premiere gravité. Qui croiroit que naturellement le Code duſt eſtre en Vers, & les Contes de la Fontaine en Proſe? Il falloit donc bien, dit

dit Plutarque, que les Oracles fussent autrefois en Vers, puis qu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y estre, Apollon parla en Prose.

Je croy bien que dans les commencemens on rendit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisez à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose, à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassez de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarassoient sans necessité, à peu prés sous le Regne de Cyrus; Thales qui vivoit en ce temps là, fut des derniers Philosophes Poëtes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de temps avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Ciceron, c'est-à-dire quelque 230. ans aprés Cyrus. Il paroist par là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-temps qu'on put; parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se reduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se desabusa du galimatias misterieux des Vers. Soit que les Dieux mesmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien sçavoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques ſe décriérent par l'uſage qu'en faiſoient de certains Charlatans, que le menu peuple conſultoit, le plus ſouvent dans les Carrefours. Les Preſtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles, & plus ſerieux, ce qui fait une grande difference dans ce meſtier là.

Enfin Plutarque ſe réſout à nous apporter la veritable raiſon. C'eſt qu'autrefois on ne venoit conſulter Delphes que ſur des choſes de la derniere importance, ſur des Guerres, ſur des Fondations de Villes, ſur les intereſts des Rois & des Republiques. Preſentement, dit-il, ce ſont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils ſe marieront, s'ils acheteront un Eſclave, s'ils réüſſiront dans le trafic, & lors que des Villes y envoyent, c'eſt pour ſçavoir ſi leurs Terres ſeront fertiles, ou ſi leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers, & ſi le Dieu s'amuſoit à en faire, il faudroit qu'il reſſemblaſt à ces Sophiſtes qui font parade de leur ſçavoir, lors qu'il n'en eſt nullement queſtion,

Voilà effectivement ce qui ſervit le plus à ruïner les Oracles. Les Romains devinrent maiſtres de toute la Grece, & des Empires fondez par les Succeſſeurs d'Alexandre. Dés que les Grecs furent ſous la domina-

mination des Romains, dont ils n'espererent pas de pouvoir sortir, la Grece cessa d'estre agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interests estoient si broüillez. Les Maistres communs calmerent tout, & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais esté si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oysiveté entiere, ils passoient les journées dans leurs Parcs des exercices, à leurs Theatres, dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux, des Comedies, des Disputes & des Harangues, que leur faloit-il de plus selon leur genie? mais tout cela fournissoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'estoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il estoit assez naturel que les Prestres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers, quand ils virent que leur Mestier n'estoit plus si bon qu'il l'avoit esté.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece, ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'estoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins, & à leur Divination Etrusque, c'est-à-dire aux Auspices, & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine, passent aisément dans les autres Peuples, & il n'est pas surprenant que les Oracles, estant une

invention Grecque, ayent ſuivy la deſtinée de la Grece, qu'ils ayent eſté floriſſans avec elle, & qu'ils ayent perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tibere, dit Suetone, alla à l'Oracle de Gerion auprés de Padoüe; là eſtoit une certaine Fontaine d'Apon, qui, ſi l'on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux Müets, & gueriſſoit toutes ſortes de maladies. Suëtone dit encore que Tibere vouloit ruïner les Oracles qui eſtoient proches de Rome, mais qu'il en fut détourné par le miracle des Sorts de Preneſte, qui ne ſe trouverent point dans un Coffre bien fermé & bien ſcellé où il les avoit fait apporter de Preneſte à Rome, & qui ſe retrouverent dans ce meſme Coffre dés qu'on les eut reportées à Preneſte.

A ces Sorts de Preneſte, & à ceux d'Antium, il y faut ajoûter les Sorts du Temple * d'Hercule qui eſtoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainſi l'Oracle de Clitomne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple eſt ancien & fort reſpecté. Clitomne eſt là, habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la preſence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour pluſieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources, car Clitomne eſt comme le Pere de pluſieurs autres petits Fleuves qui viennent ſe joindre*

* *Stace.*

joindre à luy. Il y a un Pont qui fait la séparation de la partie Sacrée de ses eaux d'avec la Profane. Au dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au dessous il est permis de se baigner. Je ne croy point connoistre d'autre Fleuve que celuy là, qui rende des Oracles; ce n'estoit guere leur coûtume.

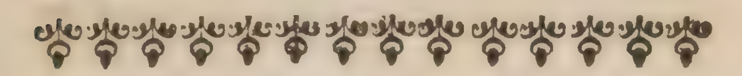
Mais dans Rome mesme il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas dans son Temple de l'Isle du Tibre? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre, où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voicy le plus considerable, traduit mot à mot sur l'Inscription. *En ce mesme temps il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caïus; il luy dit qu'il allast au saint Autel, qu'il s'y mist à genoux, & y adorast, qu'ensuite il allast du costé droit au costé gauche, qu'il mist les cinq doigts sur l'Autel, & enfin qu'il portast sa main sur ses yeux, Aprés tout cela l'Aveugle vit, le Peuple en fut témoin, & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous nostre Empereur Antonin.* Les deux autres guerisons sont moins surprenantes, ce n'estoit qu'une pleuresie, & une perte de sang, desesperées l'une & l'autre, à la verité, mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des Pommes de Pin avec du Miel, & du Vin avec de certaines cendres, qui sont des choses que les Incredules peuvent prendre pour de vrais Remedes.

Ces Inſcriptions pour eſtre Greques, n'en ont pas eſté moins faites à Rome. La forme des Lettres & l'Ortographe ne paroiſſent pas eſtre de la main d'un Sculpteur Grec. De plus quoy qu'il ſoit vray que les Romains faiſoient leurs Inſcriptions en Latin, ils ne laiſſoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lors qu'il y avoit pour cela quelque raiſon particuliere. Or il eſt aſſez vray-ſemblable qu'on ne ſe ſervit que de la Langue Greque dans le Temple d'Eſculape, parce que c'eſtoit un Dieu Grec, & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peſte dont tout le monde ſçait l'Hiſtoire.

Cela meſme nous fait voir que cet Oracle d'Eſculape n'étoit pas d'Inſtitution Romaine, & je croy qu'on trouveroit auſſi à la pluſpart des Oracles d'Italie une origine Greque, ſi l'on vouloit ſe donner la peine de la chercher.

Quoy qu'il en ſoit, le petit nombre d'Oracles qui eſtoient en Italie, & meſme à Rome, ne fait qu'une exception tres-peu conſiderable à ce que nous avons avancé. Eſculape ne ſe mêloit que de la Medecine, & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoy qu'il ſçût rendre la veuë aux Aveugles, le Senat ne ſe fuſt pas fié à luy de la moindre affaire. Parmy les Romains les Particuliers pouvoient avoir foy aux Oracles, s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en voit point. C'eſtoient les Sibilles & les en-

entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lors qu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.



CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a icy une difficulté que je ne dissimuleray pas. Dés le temps de Pirrhus Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maistres de la Gréce que long-temps aprés Pirrhus, & depuis Pirrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Gréce, il y eut en tout ce païs-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est tres-vray. Mais aussi du temps d'Alexandre, & un peu avant Pirrhus, il se forma dans la Gréce de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles, les Ciniques, les Peripateticiens, les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaisanter des méchans

Vers qui venoient de Delphes; car les Prestres les faisoient comme ils pouvoient, souvent mesme péchoient-ils contre les regles de la mesure, & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon le Dieu de la Poësie, fust infiniment au dessous d'Homere, qui n'avoit esté qu'un simple mortel, inspiré par Apollon mesme.

On avoit beau leur répondre, que la méchanceté mesme des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu, qui avoit un noble mépris pour les regles, ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela, & pour tourner cette réponse en ridicule, ils rapportoient l'exemple de ce Peintre, à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulast à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit, & quand on luy dit que ce n'estoit pas là ce qu'on luy avoit demandé, il renversa le Tableau, & dit, *Ne voila-t-il pas le Cheval qui se roule sur le dos?* C'est ainsi que ces Philosophes se moquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renversoit, eussent conclu également que les Vers estoient d'un Dieu, soit qu'ils eussent esté bons, soit qu'ils eussent esté méchans.

Il falut enfin que les Prestres de Delphes accablez des plaisanteries de tous ces gens-là, renonçassent aux Vers, du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trépié; car hors de-là, il y avoit dans le Temple des Poë-

Poëtes qui de ſang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inſpiré qu'en Proſe à la Pithie. N'eſt-il pas plaiſant qu'on ne ſe contentât point de l'Oracle, tel qu'il eſtoit ſorty de la bouche du Dieu? Mais apparemment des gens qui venoient de loin, euſſent eſté honteux de ne reporter chez eux qu'un Oracle en Proſe.

Comme on conſervoit l'uſage des Vers le plus qu'il eſtoit poſſible, les Dieux ne dédaignoient point de ſe ſervir quelquefois de quelques Vers d'Homere dont la verſification eſtoit aſſurément meilleure que la leur. On en trouve aſſez d'exemples; mais, & ces Vers empruntez, & les Poëtes gagez des Temples, doivent paſſer pour autant de marques que l'ancienne Poëſie naturelle des Oracles s'eſtoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philoſophes contraires aux Oracles dûrent leur faire un tort plus eſſentiel, que celuy de les réduire à la Proſe. Il n'eſt pas poſſible qu'ils n'ouvriſſent les yeux à une partie des gens raiſonnables, & qu'à l'égard du Peuple meſme il ne rendiſſent la choſe un peu moins certaine qu'elle n'eſtoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroiſtre dans le monde, heureuſement pour eux la Philoſophie n'y avoit point encore paru.

CHA-

CHAPITRE VII.

Dernieres Causes particulieres de la décadence des Oracles.

LA fourberie des Oracles eſtoit trop groſſiere pour n'eſtre pas enfin découverte par mille differentes avantures. Je conçoy qu'on reçût d'abord les Oracles avec avidité, & avec joye, parce qu'il n'eſtoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours preſts à répondre ſur tout ce qui cauſoit de l'inquiétude ou de la curioſité; je conçoy qu'on ne dût renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles eſtoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganiſme, s'ils n'euſſent pas eſté la plus impertinente choſe du monde; mais enfin à force d'experiences, il falut bien s'en deſabuſer.

Les Preſtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardieſſe avec laquelle ils abuſoient de leur faux Miniſtere. Ils croyoient avoir mis les choſes au point de n'avoir beſoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaiſanterie qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple, à un homme qui venoit demander au

Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche, ils luy repondoient agréablement, *Qu'il n'avoit qu'à posseder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe.* * Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de luy les moyens de se guerir de la Goutte, le Dieu luy apparut, & luy dit, *Qu'il s'abstinst de boire froid.* Polemon luy répondit, *Que ferois-tu donc, mon bel Amy, si tu avois à guerir un Bœuf?* Mais ce ne sont-là que des gentillesses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois, & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel, c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes, il faloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples, parées de la main mesme de leurs Maris, & chargées de présens pour payer le Dieu de ses peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la vûë de tout le monde, mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterains.

Pour moy j'ay peine à concevoir que de pareilles choses ayent pû estre pratiquées seulement une fois. Cependant Herodote nous assure qu'au huitieme & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babilone, estoit un Lit magnifique, où couchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thebes en Egypte, & quand la Prestresse de

* *Athénée.*

de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophetiſer, il faloit auparavant, qu'elle couchât ſeule dans le Temple où Apollon venoit l'inſpirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaiſſes tenebres du Paganiſme, & dans un temps où les Cérémonies Payennes n'eſtoient pas ſujettes à eſtre contredites, mais à la vûë des Chreſtiens le Saturne d'Alexandrie ne laiſſoit pas de faire venir les nuits dans ſon Temple telle femme qu'il luy plaiſoit de nommer par la bouche de Tirannus ſon Preſtre. Beaucoup de femmes avoient reçû cet honneur avec grand reſpect, & on ne ſe plaignoit point de Saturne, quoy qu'il ſoit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin qui ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y eſtoit rien paſſé que de fort humain, & dont Tirannus n'eût eſté aſſez capable. Elle en avertit ſon Mary, qui fit faire le Procez à Tirannus. Le malheureux avoüa tout, & Dieu ſçait quel ſcandale dans Alexandrie.

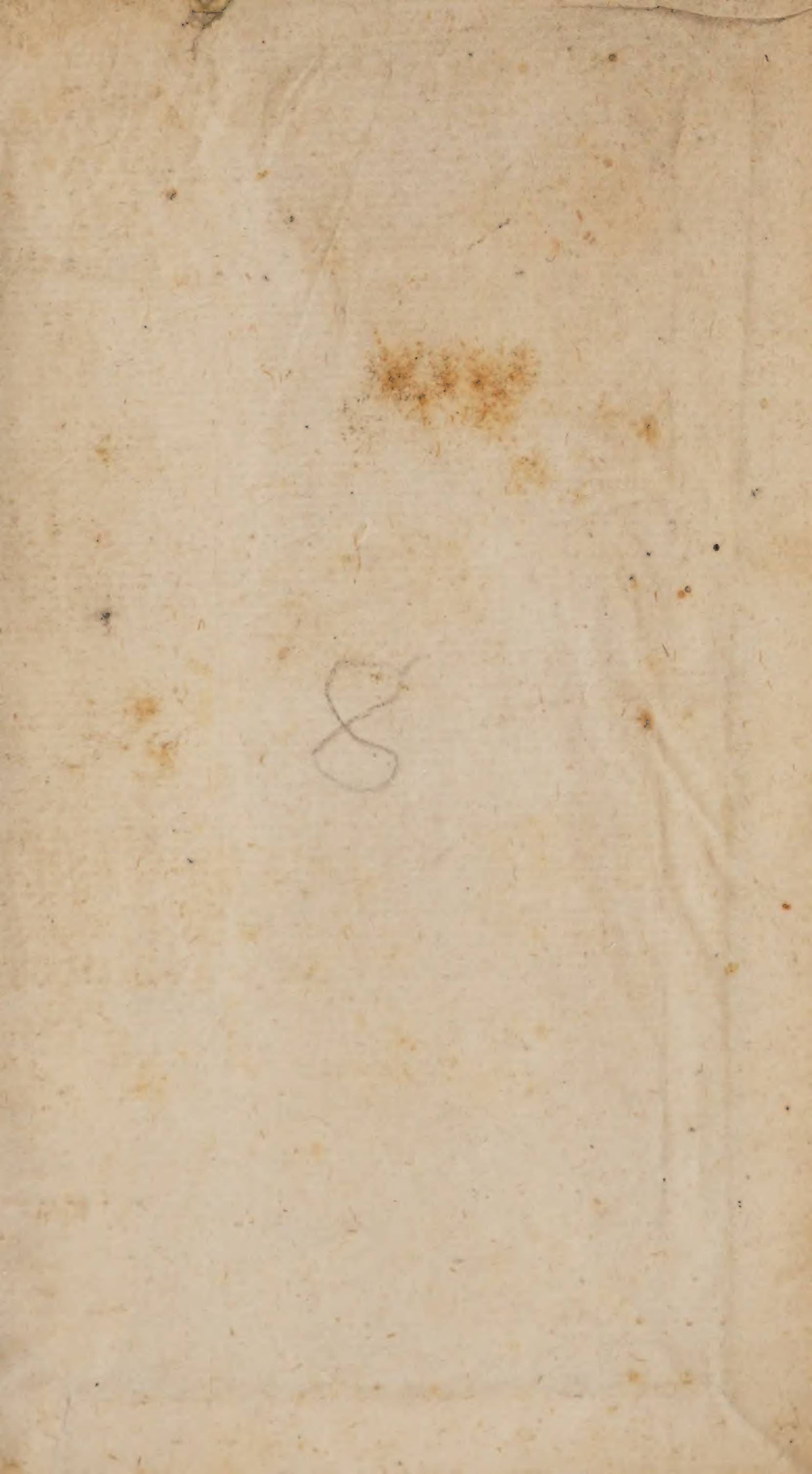
Les crimes des Preſtres, leur inſolence, divers évenemens qui avoient fait paroiſtre au jour leurs fourberies, l'obſcurité, l'incertitude & la fauſſeté de leurs réponſes, auroient donc enfin decredité les Oracles, & en auroient cauſé la ruïne entiere, quand meſme le Paganiſme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'eſt joint à cela des cauſes étrangeres

geres. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont mocquez des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrestiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

FIN.




8